
CORRESPONDANTS À L'ÉTRANGER - CORRESPONDENTS

Iris BERLATZKY, Historian in Charge of the Holocaust Oral History Training Workshop, Hebrew University, Jerusalem - Israel ; **Sidney BOLKOSKY**, Professor of History, University of Michigan-Dearborn - College of Arts, Sciences and Letters, Dearborn - U.S.A. ; **Carla GIACOMOZZI**, Stadtarchivarin der Stadtgemeinde Bozen - Italien ; **Henry GREENSPAN**, Consulting Psychologist and Lecturer in Social Science, Residential College - University of Michigan, Ann Arbor - U.S.A. ; **Judith HASSAN**, Director of Services for Holocaust survivors, refugees and their family based at Shalvata - Therapy Centre of Jewish Care, Founder of the Holocaust Survival Centre, London - Great Britain ; **Giuseppe PALEARI**, Hauptbibliothekar der Stadtbibliothek der Gemeinde Nova Milanese - Italien ; **Roger SIMON**, Professor, Department of Curriculum Teaching and Learning - Ontario Institute for Studies in Education - University of Toronto - Canada ; **Alexander VON PLATO**, Geschäftsführender Direktor des Institut für Geschichte und Biographie der Fernuniversität Hagen, Mithausgeber und Redakteur von «BIOS-Zeitschrift für Biographieforschung und Oral History», Sekretär der International Oral History Association - Deutschland ; **Jaques WALTER**, Maître de conférences, Centre de Recherche sur les Médias - Université de Metz - France.

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION - EDITORIAL OFFICE

Josette ZARKA (France) ; **Yannis THANASSEKOS** (Belgique) ; **Anne VAN LANDSCHOOT** (Belgique) ; **Carine BRACKE** (Secrétariat Fondation Auschwitz - Belgique).

VENTES ET ABONNEMENTS - SUBSCRIPTIONS AND SINGLE COPIES

Editions du Centre d'Etudes et de Documentation
Fondation Auschwitz, 65 rue des Tanneurs, 1000 Bruxelles - Belgique
Tél. : (02) 512 79 98 Fax : (02) 512 58 84

Abonnement annuel (2 numéros) - Annual rates (2 numbers) :
Frais de port inclus / including postage
Europe : 1230 FB (200 FF ; £20 ; DM 60) - Autres/Others : 1340FB (US \$34)

Ce numéro a été coordonné et réalisé par Anne Van Landschoot, Collaboratrice scientifique à la Fondation Auschwitz, et Carine Bracke, Assistante technique et administrative - *This number have been realized and coordinated by Anne Van Landschoot, Scientific Colleague at the Auschwitz Foundation and Carine Brake, Technical and Administrative Assistant.*

Les articles publiés dans le Cahier International sur le témoignage audiovisuel n'engagent que la responsabilité des auteurs - *The articles published in the International Journal on audio-visual Testimony are under the responsibility of the authors.*

ISSN = 0772-652X

© Centre d'Etudes et de Documentation - Fondation Auschwitz
Bruxelles 1998

Sommaire - Contents

Bref message du Président de la Fondation Auschwitz, BARON PAUL HALTER <i>Brief Message from the President of the Auschwitz Foundation</i>	5
GEOFFREY HARTMAN, YANNIS THANASSEKOS Pour une étude du témoignage audiovisuel des survivants des camps de concentration et d’extermination nazis	7
<i>For a Study of the Audiovisual Testimony of Survivors from the Nazi concentration and extermination Camps</i>	11
NATHAN BEYRAK The Contribution of Oral History to Historical Research	15
RÉGINE WAINTRATER Militantisme et recherche	21
SYDNEY BOLKOSKY Reflections on the «Education» of Child Victims of the Holocaust who survived	27
ALBERTA GOTTHARDT STRAGE The Utilisation of Audio-Visual Testimonies by Holocaust Survivors for Educational Purposes at Primary, Secondary, and Tertiary Levels in England	33
MANETTE MARTIN CHAUFFIER Déportés de Dieu	41
LORETTA WALZ Von Kaninchen zu Königinnen Die medizinischen Versuche an polnischen Frauen in Ravensbrück am Beispiel von drei Polinnen	47
<i>Résumé</i>	56
HENRY GREENSPAN Making a Story from what is not a Story: Constructing the Tellable in Recounting by Holocaust Survivors.	57

MICHEL ROSENFELDT	
Indexation des interviews audiovisuelles	65
ANITA TARSI	
«The urge to draw was greater than the need to document»	
The Experience of being an Artist in Ghetto Terezin	
through the Eyes of a Survivor	77
JAMES YOUNG	
Les témoignages audiovisuels de l’Holocauste	
Rendre à l’histoire les visages de la mémoire	83
JUDITH HASSAN	
Memory and Remembrance	
The Survivor of the Holocaust 50 years after Liberation	103
JOSETTE ZARKA	
Mémoire de l’injustifiable	
Le cri du Pourquoi	111
JOANNE WEINER RUDOF	
Shaping Public and Private Memory	
Holocaust Testimonies, Interviews and Documentaries	123
IZIDORO BLIKSTEIN	
Sémiotique de l’univers concentrationnaire	
dans l’oeuvre de Primo Levi	131
ROGER SIMON	
The Contribution of Holocaust Audio-Visual	
Testimony to Remembrance, Learning and Hope	141
JACQUES WALTER	
Dispositifs télévisuels et identités médiatiques des survivants	
«Vie et mort dans les camps nazis»	153
CARLA GIACOMOZZI, GIUSEPPE PALEARI	
«Geschichte und Erinnerung» und «... per non dimenticare»	
Erfahrungen von zwei Gemeinden Italiens	171
<i>Résumé</i>	<i>178</i>

**Bref message
du Président
de la Fondation Auschwitz,
Baron Paul Halter**

C'est avec beaucoup d'intérêt et de satisfaction que les Editions de la Fondation Auschwitz - Centre d'Etudes et de Documentation, accueillent en leur sein la publication d'un *Cahier International* consacré exclusivement à l'étude du témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis. Il s'agit d'une publication de stature internationale dotée d'un important comité de rédaction regroupant des chercheurs particulièrement investis dans ce domaine dont nous mesurons tous l'importance.

Je voudrais souligner ici l'autonomie de cette nouvelle publication dont la responsabilité et l'élaboration incombent entièrement à son comité de rédaction. Nous accomplissons par là le vif souhait exprimé par tous les conférenciers des deux Rencontres Internationales que nous avons organisées sur ce thème en septembre 1994 à Paris et en mai 1996 à Bruxelles.

Je ne peux donc que saluer positivement cette nouvelle initiative et souhaiter aux collaborateurs du *Cahier International* le plus vif succès pour cette entreprise.

**Brief Message
from the President of the
Auschwitz Foundation,
Baron Paul Halter***

It is with great interest and satisfaction that the Editions de la Fondation Auschwitz - Centre d'Etudes et de Documentation (Studies and Documentation Centre) welcome the publication under their auspices of a *Cahier International* dedicated exclusively to the study of the audiovisual testimony of victims of Nazi crimes and genocide. It is a publication of international stature with a large Editorial Board bringing together researchers who are particular specialists in the field and whose eminence we all recognise.

I would like to underline here the independence of this new publication for which responsibility and operation lie entirely with its Editorial Board. In bringing this about we are putting into action the strong wish expressed by all the speakers at the two International Meetings which we have organised on this subject in September 1994 in Paris and in May 1996 in Brussels.

I can therefore only greet this new initiative most positively and wish to all those who contribute to the *Cahier International* the greatest success in this enterprise.

* English Translation by M. Jo Morgan, whom we would like to thank very much.

GEOFFREY HARTMAN

Advisor

Fortunoff Video Archive for Holocaust

Testimonies

Yale University - USA

YANNIS THANASSEKOS

Directeur de la Fondation Auschwitz, Bruxelles

- Belgique

Pour une étude du témoignage audiovisuel des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis

En septembre 1994 et en mai 1996, la Fondation Auschwitz (Bruxelles) et la Fondation pour la Mémoire de la Déportation (Paris) organisaient les deux premières *Rencontres Internationales sur le témoignage audiovisuel des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis*. La première eut lieu à Paris, au Palais du Luxembourg, la seconde à Bruxelles, à la Communauté française de Belgique.

Bien que la réalisation d'interviews audiovisuelles des rescapés eût déjà connu d'importants développements dans plusieurs pays, notamment sous l'impulsion pionnière du *Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies* de l'Université de Yale, la tenue de ces deux Rencontres a inauguré une étape nouvelle : c'était, en effet, la première fois que des responsables au niveau international de pro-

grammes audiovisuels de cet ordre pouvaient se rencontrer pour échanger leurs informations et expériences, pour débattre de leurs projets et discuter des perspectives de leur travail. Des chercheurs venus de France, de Belgique, d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre, de Pologne, d'Israël, des États-Unis, d'Australie et du Brésil ont pu ainsi exposer de façon substantielle l'état d'avancement de leurs travaux, les thématiques explorées ainsi que les difficultés méthodologiques inhérentes à ce type de recherche.

La publication des Actes de ces deux Rencontres en 1995¹ et 1996² a permis de synthétiser les diverses problématiques que pose la «récolte» des matériaux audiovisuels sur le plan méthodologique et thématique. La deuxième Rencontre se clôtura notamment par l'adoption d'une Résolution char-

geant la Fondation Auschwitz d'explorer les voies et les moyens nécessaires à la constitution d'un Bureau international de coordination et à la mise sur pied de l'édition bi-annuelle d'un *Cahier International* consacré à l'étude du témoignage audiovisuel³.

Nous avons le plaisir de vous présenter ici le premier numéro de ce *Cahier*. Outre des contributions réalisées par des membres de son Comité de Rédaction⁴, celui-ci accueille des articles de nombreux autres collaborateurs qui, venus des disciplines les plus diverses, participent directement à l'élaboration de problématiques liées à notre projet. Nous tenons à cette occasion à remercier la très active Fondation Auschwitz de Bruxelles qui a bien voulu nous accueillir dans le cadre de ses Editions.

Nous sommes à présent au seuil d'un tournant décisif. Commencée avec des décalages plus ou moins marqués et poursuivie avec des rythmes et des intensités variables d'un pays à l'autre et selon les moyens disponibles, la récolte des témoignages audiovisuels approche progressivement de ses ultimes limites. Certes, il nous reste encore du travail à accomplir dans ce domaine, mais la quantité de matériaux accumulés jusqu'ici constitue déjà une base importante pour envisager désormais plus systématiquement les problèmes multiples que pose leur exploitation scientifique et pédagogique dans le moyen et le long terme.

Il va de soi que le *Cahier* nous permettra de compléter nos évaluations quantitatives relativement à la masse de documents audiovi-

suels récoltés et archivés dans les différents pays, mais son objectif central doit se situer, nous semble-t-il, à un autre niveau qui fait précisément face aux exigences de cette nouvelle période. En effet, par-delà l'échange d'informations et le souci d'une meilleure coordination des différents programmes, il s'agit désormais de soutenir une réflexion commune et approfondie sur l'étude même du témoignage audiovisuel en tant que support spécifique de la transmission de l'histoire et de la mémoire. La question est de taille puisque de cet effort de discussion et d'élaboration collectives, dépendront les orientations que nous adopterons aujourd'hui et demain dans la mise en oeuvre des matériaux recueillis. Certes, cette préoccupation était déjà présente lors des travaux de notre Deuxième Rencontre, mais désormais toutes les conditions semblent réunies pour l'aborder de front et tenter de la systématiser. La phase de la récolte et de l'archivage des matériaux fait place à celle de leur exploitation par les méthodes et les outils de la recherche scientifique.

De même que l'histoire n'a pu échapper au piège positiviste et s'émanciper de l'événementiel qu'en *problématisant* son rapport au «document» et au passé, la mémoire ne pourra éviter le traquenard que lui tend la gesticulation rituelle et retenir sa chute dans l'hagiographie qu'en formulant des problèmes rigoureux à son endroit même. Comme en histoire, ici aussi, dans le domaine d'une mémoire qui refuse son enfermement dans la prostration sacralisante, il est nécessaire d'établir quelques règles relatives

¹ Maurice CLING et Yannis THANASSEKOS (sd), *Ces visages qui nous parlent/These faces talk to us*, Bruxelles-Paris, 1995.

² Yannis THANASSEKOS et Anne VAN LANDSCHOOT (sd), *Du témoignage audiovisuel/From the audiovisual Testimony*, Bruxelles-Paris, 1966.

³ voir idem, p. 297-298.

⁴ Ce Comité est composé de chercheurs qui ont participé aux deux Rencontres Internationales, auxquels sont venus se joindre les professeurs James Young de l'Université de Massachusetts et Lawrence Langer, Professeur au Simons College à Boston.

au choix des matériaux à explorer et aux hypothèses de travail à mettre à l'épreuve.

Une telle approche ne prétend pas tout dire sur la mémoire. Il s'agit au contraire d'une *investigation tâtonnante*, incertaine, fragile dans ses résultats, mais qui aspire à produire quelques *effets de connaissance* sur «l'introuvable sens d'Auschwitz».

Sous ce rapport, les témoignages audiovisuels des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis occupent une place particulière parmi les matériaux de mémoire disponibles. Ils ont un double statut. Ils constituent à la fois un *dispositif de connaissance* en raison du fait qu'ils procèdent d'une *relation* productrice de sens (dispositif d'entretien), et un «document» de recherche dans la mesure où ils peuvent faire l'objet d'une analyse largement interdisciplinaire. Considérés comme un dispositif de connaissance, ils amplifient la complexité et les difficultés méthodologiques - et épistémologiques - propres aux enquêtes orales (méthodes d'entretien, empathie/distanciation, relation témoin-interviewer, problèmes déontologiques, etc.). En tant que documents mis à la disposition de la recherche scientifique, ils relèvent, bien qu'avec des spécificités et des difficultés propres, de la problématique générale des sources orales (archivage, conservation, conditions d'accès, définition des objectifs de recherche, traitement de données, etc.).

Alors que nous élaborons le projet de cette publication bi-annuelle, nous avons demandé aux différents responsables des programmes audiovisuels de nous communiquer des pistes et thématiques de recherches susceptibles de faire l'objet d'une étude systématique des témoignages audiovisuels. Vous trouverez à la fin de ce volume la liste de ces propositions, regroupées dans diverses rubriques par notre collègue Anne Van Landschoot.

A la lecture, on est frappé par la diversité et la fécondité des pistes évoquées ainsi que

par leur caractère éminemment interdisciplinaire. Une telle dimension garantit la pluralité et la richesse de nos interprétations. Mais, d'autre part, elle fait apparaître de nouvelles questions liées à la diversité des méthodologies en présence, eu égard au découpage et à la définition des «objets» que se donne chaque discipline. Une des questions importantes qui devrait, pensons-nous, être discutée par le biais du *Cahier*, est sans doute celle des problèmes et des difficultés que ne manquera pas de nous poser la transposition de ces méthodes et «objets» à l'étude des témoignages-documents audiovisuels. Il s'agit des difficultés inhérentes au caractère nouveau de ce type de matériaux et, surtout, à la nature même de l'expérience sur laquelle ils sont censés nous documenter.

Dès lors qu'elle entre dans le champ de la recherche, l'analyse du vécu concentrationnaire - expérience extrême par excellence - nous obligera sans doute à adapter de façon pertinente notre équipement méthodologique. Se confronter avec ce type de documents, c'est en quelque sorte mettre à l'épreuve d'Auschwitz - au sens paradigmatique du terme - tous nos jugements de valeurs, tous nos critères d'intelligibilité - y compris ceux de la validité de nos connaissances - toutes nos conceptions, perceptions et normes de pensée. Plus que toute autre documentation, celle-ci semble en effet constituer le terrain privilégié d'un test méthodologique crucial pour l'ensemble des disciplines en sciences humaines : ce test les contraint à une auto-réflexion critique sur les frontières qu'elles ont cru pouvoir établir entre elles ainsi que sur leurs fondements mêmes - comme celui, par exemple, de la distanciation et de la séparation entre «sujet» et «objet» de connaissance. Certes, la critique historique, l'histoire orale, l'analyse des récits de vie, les études autobiographiques, la psychosociologie, etc., nous fournissent déjà des outils non négligeables pour mener

à bien notre entreprise, mais s'agissant des documents audiovisuels de cet ordre, nous avons aussi à traiter de cette *présence par l'image* des survivants. En effet, la nécessité de produire, de conserver et de diffuser de telles sources audiovisuelles n'est pas seulement dictée par l'évolution accélérée des technologies, des modes de communication, de perception et des mentalités. Elle est due aussi au fait que ce type de sources nous restituent une dimension capitale de la mémoire : non pas tant celle de l'image du survivant (articulée à sa parole) que celle d'une *présence* comme déficit radical au néant de la destruction accomplie. Restituée par le document audiovisuel et composée dans un récit de vie, cette présence parmi nous peut et doit devenir lieu de réflexion. Que nous signifie-t-elle ? Comment la rattacher à l'événement et à la mémoire ? Que nous dit-elle hors narration et hors texte ?

L'image, la parole, les mots propres du survivant constituent, par-delà le langage ordinaire, un *univers de significations* dont nous n'avons pas encore fini d'explorer les potentialités pédagogiques. Comment structurer l'enseignement de cette expérience extrême par l'image et le langage ?

Sous ces rapports, nous devons être particulièrement attentifs à une question qui préoccupe grandement nombre de survivants relativement à notre travail. En effet, très souvent, ceux-ci s'inquiètent de «l'avenir» du document-témoignage qu'ils nous ont confié dans une relation fortement marquée d'intersubjectivité entre interviewé(e)s et interviewer(s). Certains d'entre-eux ont l'impression que nous les érigeons en «objets» d'étude et que nous disséquons leurs «dépositions» selon des méthodes et des règles largement extérieures à leurs intentions premières. C'est là une objection qui doit retenir toute notre attention, tant du point de vue de la forme que du contenu même de notre démarche. Il est vrai en effet

que, lorsque les résultats de ce type d'enquêtes entrent dans le circuit de la discussion et de la diffusion scientifiques, ils acquièrent une certaine autonomie dont l'exercice est susceptible, dans bien des cas, de heurter la sensibilité des acteurs-témoins. L'analyse et l'interprétation des témoignages risquent ainsi d'apparaître aux survivants comme un «corps» étranger, artificiellement greffé à leurs préoccupations et attentes. C'est un problème majeur qui doit faire l'objet d'une discussion suivie avec les rescapés eux-mêmes pour éviter tout malentendu et toute ambiguïté. La *vérité* comme *partage* constitue, nous semble-t-il, le pivot même de la relation qui préside à la réalisation de nos entretiens audiovisuels. Il faut qu'on puisse honorer ce «contrat de vérité» jusqu'aux limites extrêmes de nos analyses et interprétations. Nous touchons ici à des problèmes de déontologie et d'éthique scientifiques qui doivent baliser avec rigueur les chemins complexes de notre entreprise.

L'objectif du *Cahier International* se doit d'être non seulement le lieu par excellence d'une discussion collective des résultats de nos travaux sur les différents thèmes proposés mais aussi cet espace de réflexion éthique qui refuse de poser comme antinomique le rapport entre scientificité et fidélité à la mémoire. Nous espérons par là contribuer avec nos modestes moyens à la création d'une «communauté» d'expériences, d'un «milieu de mémoire» susceptible d'assurer le «passage du témoin» au seuil du XXIème siècle.

PS : Nous tenons ici à remercier et à féliciter notre collaboratrice, Anne Van Landschoot, qui a pu réaliser avec beaucoup de compétence ce numéro inaugural du *Cahier International sur le témoignage audiovisuel*. De même, nous adressons tous nos remerciements à Carine Bracke, qui a apporté son savoir-faire à la réalisation technique et au suivi administratif de ce *Cahier*.

GEOFFREY HARTMAN

Advisor

*Fortunoff Video Archive for Holocaust
Testimonies*

Yale University - USA

YANNIS THANASSEKOS

*Director of the Auschwitz Foundation,
Bruxelles - Belgium*

For a Study of the Audiovisual Testimony of Survivors from the Nazi concentration and extermination Camps*

In September 1994 and in May 1996, the Auschwitz Foundation (Brussels) and the Foundation for the Memory of the Deportation (Paris) organised the first two *International Meetings on audiovisual testimony of survivors from the Nazi concentration and extermination camps*. The first one took place in Paris at the Palais de Luxembourg and the second in Brussels under the auspices of the French speaking Community of Belgium.

Although there have already been important developments in several countries with respect to carrying out audiovisual interviews, in particular under the pioneering impetus of the *Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies* of Yale University,

these two Meetings marked a new stage : it was in fact the first time that persons responsible at international level for audiovisual programmes could meet to exchange information and their experiences, to discuss their plans and prospects for their work. Researchers from France, Belgium, Germany, Italy, United Kingdom, Poland, Israel, United States, Australia and Brazil were thus able to explain in detail the state of progress of their work, the subject matter explored and also the methodological difficulties inherent in this kind of research.

Publication of the Acts of these two Meetings in 1995⁵ and 1996⁶ allowed one to draw up a summary of the various groups of problems that arise from the «harvest»

* English Translation by M. Jo Morgan, whom we would like to thank very much.

derived from audiovisual material on the methodological and thematic level. The second Meeting ended with the adoption of a Resolution entrusting the Auschwitz Foundation with the task of exploring the ways and means necessary to set up an International Coordination Secretariat and to publish a biannual edition of a *Cahier International* dedicated to the study of audiovisual testimony⁷.

We have pleasure in enclosing herewith the first number of this *Cahier*. Apart from contributions made by its Editorial Board⁸, articles have also been received from many other fellow researchers who, coming from a multiplicity of disciplines, have taken part directly in drawing up the groups of questions linked to our project. We would like to seize the occasion to thank the ever active Auschwitz Foundation of Brussels which has been kind enough to include us in their Publications.

We are now approaching a decisive turning point. The collection of audiovisual testimonies, which began with greater or lesser time lags and which was undertaken at a rate and intensity that varied from one country to another and in accordance with the means available, is gradually reaching its outermost limits. Certainly, we still have work to do in this area, but the quantity of material that has been amassed up to the present already constitutes an important basis in order to consider in a more systematic fashion the many problems posed by its use for research and teaching purposes in the medium and long term.

It goes without saying that the *Cahier* will allow us to complement our quantitative assessments with relation to the mass of audiovisual documents collected and stored in archives in the various countries, but the main aim must, it seems to us, be situated on a different level which does precisely address the requirements of this new period. In fact, over and above the exchange of information and the desire for better coordination of the various programmes, we need to carry out henceforth an in-depth and joint discussion on the very study of audiovisual testimony as a specific means of transmission of history and memory.

The question is significant because this collective effort of discussion and drawing up guidelines will depend on the direction we embark upon today and tomorrow in the implementation of the collected material. Certainly this preoccupation already gave us food for thought during the discussions in our Second Meeting, but now all the conditions seem to be in place to tackle it head on and attempt to deal with it in a systematic fashion. The phase of collecting and archiving material now gives way to that of their exploitation by the methods and tools of scientific research.

In the same way that history has been unable to escape the positivist trap and free itself from the purely event descriptive method except by posing a problem of its relationship to the «document» and to the past, memory will be unable to avoid the snare proffered by ritual gesticulation and prevent its descent into hagiography except by

⁵ Maurice CLING and Yannis THANASSEKOS (ud), *Ces visages qui nous parlent/These faces talk to us*, Bruxelles-Paris 1995.

⁶ Yannis THANASSEKOS and Anne VAN LANDSCHOOT (ud), *Du témoignage audiovisuel/From the audiovisual Testimony*, Bruxelles-Paris, 1996.

⁷ See *ibid.*, p.297-298.

⁸ This Board consists of researchers who have taken part in the two International Meetings and also of Professor James Young of the University of Massachusetts and Professor Lawrence Langer, Professor of the Simons College, Boston.

formulating testing problems concerning its very essence. It holds true here also, as is the case for history, with regard to a memory that refuses to remain cloistered as an object of inviolable veneration, that it is necessary to draw up some rules concerning the choice of materials to explore and possible working methods to test.

Such an approach does not claim to say all that can be said about memory. On the contrary it is a *tentative investigation*, uncertain, frail in its results, but which hopes to glean and propagate some *knowledge* of the «unattainable meaning of Auschwitz».

From this angle, audiovisual testimonies of Nazi concentration and extermination camp survivors occupy a special position amongst the memory material available. They have a double role. They constitute at one and the same time a *knowledge device* since they derive from a *relationship* productive of meaning (*maintenance device*), and a research «document» to the extent that they may be the subject of a largely interdisciplinary analysis. Considered as a knowledge device, they amplify the methodological and epistemological complexity and difficulties that are particular to oral investigations (interviewing methods, empathy/distancing, witness-interviewer relationship, ethical problems, etc. As documents made available to scientific research they fall, albeit with their own specificities and difficulties, within the general problem complex of oral sources (archiving, preservation, access conditions, definition of research objectives, treatment of the data, etc.).

Whilst we were drawing up the draft of this biannual publication, we asked the various persons in charge of the audiovisual programmes to give us indications and research subjects that could form the object of a systematic study of audiovisual testimonies. You will find at the end of this volume the list of

such proposals grouped under various headings by our colleague Anne Van Landschoot.

On reading this list one is struck by the diversity and profusion of indications mentioned and by their very interdisciplinary character. Such a gamut will guarantee the plurality and richness of our interpretations. However, on the other hand, it does raise new questions linked to the diversity of methodologies we meet, with regard to the splitting up and definition of «objects» that is carried out within each discipline. One of the important questions which we think ought to be discussed in the pages of the *Cahier* is without doubt that of the problems and difficulties which will inevitably confront us with the transposition of these methods and «objects» to the study of the audiovisual testimony documents. It is a question of difficulties inherent to the novel character of this type of material and, above all, to the very nature of the experience which they are deemed to document for us.

Once we enter into the field of research, the analysis of what was lived out in the concentration camps - an extreme experience par excellence - will force us no doubt to adapt in a relevant manner our methodological equipment. To confront this type of documents is in some way to submit to the Auschwitz ordeal - in the paradigmatic sense of the term - all our value judgements, all our criteria of intelligibility - including those of the validity of our knowledge - all our conceptions, perceptions and our standard way of thinking. More than any other documentation, this seems to represent the ideal place for a methodological test that is crucial for all the human science disciplines: this test forces them into a critical self-examination of the boundaries that they have thought they could erect between each other and of their very basis - as for example of the distancing and the separation between the «subject» and the «object» of knowledge.

Certainly historical criticism, oral history, the analysis of life stories, autobiographical studies, psychosociology etc. already furnish us with by no means insignificant tools with which to carry out our enterprise, but in relation to audiovisual documents of this nature, we also have to deal with the *presence* of the survivors *in image form*. In fact, the need to produce, conserve and disseminate such audiovisual sources is not only dictated by the accelerated evolution of technology, methods of communication, perception and mentality. It is also due to the fact that this type of source gives back to us a major dimension of memory : not so much that of the image of the survivor (structured around his words) but rather as that of a *presence* as a radical challenge to the nothingness of the destruction that has taken place. Restored by the audiovisual document and composed in a life story, this presence amongst us can and must become a focus for reflection. What does it mean to us ? How do we attach it to the event and to memory ? What does it tell us outside the narration and outside the text ?

The image, speech, the very words of the survivor constitute, over and above ordinary language, a *world of meaning* whose teaching potential we have not yet finished exploring. How do we structure teaching this extreme experience by image and language ?

In this respect we should pay particular attention to a question that greatly preoccupies a number of survivors regarding our work. In effect, they very often worry about what is going to be the «future» of the document-testimony they entrusted to us in a relation that is strongly marked by intersubjectivity between interviewee and interviewer. Some of them have the impression that we are making them into «guinea pigs» for study purposes and that we are going to dissect their «depositions» following methods and rules that are far from their primary intentions. This is an objection that merits our full attention, both

from the point of view of form and of the content itself of our operation. It is indeed true that when the results of this kind of investigation get fed into the circuit of scientific discussion and dissemination, they acquire a certain autonomy and this can in many cases offend the sensibilities of the actor-witnesses. The analysis and interpretation of testimonies thus run the risk of appearing to the survivors as a foreign «body» artificially grafted onto their preoccupations and expectations. This is a major problem which must be the subject of a discussion to be carried out with the survivors themselves so as to avoid any misunderstanding or ambiguity.

Truth as a *sharing process* constitutes, it seems to us, the very heart of the relationship governing the carrying out of our audiovisual interviews. We must be able to honour our «contract with truth» up to the uttermost limits of our analyses and interpretations. Here we touch upon problems of scientific ethics which must trace out scrupulously the complex path of our endeavour.

The aim of the *Cahier International* must be not only to be the forum par excellence for a collective discussion of the results of our work on the various subjects proposed but also a space for ethical reflection which refuses to treat the relationship between scientific method and fidelity to memory as being oppositional. We hope thereby to contribute with our modest means to creating a «community» of experiences, a «meeting place for memory» that can ensure the «passage of the witness» to the threshold of the 21st century.

PS : We would like to thank our colleague, Anne Van Landschoot, for the competent realization of this inaugural number of the *International Journal on audio-visual Testimony*. We thank Carine Bracke who, with all her know-how, took care of the technical and administrative realization of this *Journal*.

NATHAN BEYRAK

Director Words & Images

The Jerusalem Literary Project - Israel

The Contribution of Oral History to Historical Research*

For the past fifteen years I have been active in documenting the Holocaust through videotaped interviews with survivors, rescuers and eyewitnesses, as interviewer, researcher and project director in various countries and frameworks : from a cooperation between the Fortunoff Archive for Holocaust Testimonies at Yale University and the Museum of the Jewish Diaspora in Israel, which involved into extended cooperation between the Fortunoff Archive and the United States Holocaust Memorial Museum, in Israel, Poland, Ukraine and Belarus ; independent Holocaust Memorial Museum projects in Poland, Lithuania and the Czech Republic ; to «Words and Images - the Jerusalem Literary project», which I ini-

tiated and established with the help of Prof. Geoffrey Hartman, in which we collect video interviews with the world's leading Jewish authors and thinkers, not necessarily Holocaust survivors, but in cases where they are, the interview is conducted in cooperation with the Fortunoff Archive.

I thus took part in over five hundred interviews ; I think that in the Israeli project alone, I was personally responsible for videotaping more than three thousand hours of testimony, so I may be considered to have a very through knowledge of the material.

When invited to address here the use of our interviews for historical research, I asked myself in what ways, indeed, has all this material which we have collected enriched

* Communication at the Conference : «Searching for Memory and Justice. The Holocaust and Apartheid», Yale University, February 8 - 10, 1998.

human knowledge ? What do we know or understand now that we did not know or understand before ? And specifically, what is the unique aspect of oral history that cannot be achieved by any other documentation procedure ?

There are, I think, several such aspects.

For many years, possibly whole decades after the Holocaust, the most common response among reflective and creative people was a kind of stunned silence. The prevailing feeling was that, perhaps for the first time in Human history, something of such enormity had occurred that there was no way for art or literature to meaningfully deal with it. The only feasible approach seemed to be through purely factual research, the reporting of the brutal facts and numbers as «dryly» and «objectively» as possible. In the last two decades or so, this silence has been broken. Literature and art on the Holocaust have been created - most of it vulgar, some extraordinary. But meanwhile, simultaneously yet quite separately, an alternative way to deal with the force of the event has emerged, one which has enriched historical research itself with that very dimension that would previously be left to literature and art.

As an interviewer listening to the witness's story - actually accompanying him or her, as far as possible, on the voyage to recover the past - I often find myself undergoing a very powerful emotional experience, the way you feel when you realize that you have gained a new and significant understanding of life, of the world. What characterizes these moments is a very concentrated - even, one could say, dramatic - authenticity, perhaps similar to the potency of experience when reading Ida Fink, for example (except that when reading Fink, Aharon Appelfeld, Imre Kertesz or Primo Levi, I'm somewhat more shielded, more distanced. Here I am very exposed). And I know that

I am not alone : similar reactions recur repeatedly among many who view the testimonies, not all of them, necessarily, readers of literature. I do think, therefore, that oral history, and specifically the videotaped testimony, has become the way for historical research to do what was traditionally the domain of writers and artists : namely to convey, to the fullest extent possible, that which was sometimes in danger of becoming lost among the numbers, names and dates ; the immediate, individual, raw human experience, before and apart from any attempt at intellectual analysis or some definitive interpretation.

Thus, for instance, we have a great deal of information on the deportations and are able to follow many of the transport trains to various camps and obtain an almost fully panoramic picture of this chapter of the Holocaust.

Oral documentation, however, does something more. It enters into the cattle-cars and brings us face to face - as far as this is possible - with the people inside. And it makes vivid the fact that, in the final analysis, it is impossible to properly study the deportations without examining the experience of the people being transported. For the transports were not just a pause, as it were, in the extermination process, a sort of time-out between leaving one stop and arriving at another, but an integral part of the methodical inflicting of torture, starvation and death.

Or, for instance : we have a great deal of written documentation about the Vilna Ghetto choir. In our project, we interviewed a woman who sang in that choir. She performs for the camera the songs which were written in the ghetto and reflected its life and folklore : while she does so, her eyes fall shut, and she says she sees sights she saw then, when she was singing in the Ghetto, describes them and tells us how that chance to sing was a shot of encour-

agement, an elixir of life, for her back then. I have no doubt that with the aid of her testimony, we know more about the Vilna Ghetto choir than we could have known in any other way.

In addition, however, to fleshing out historical research carried out by other tools, complementing and enhancing it, oral history also brings to light new areas in which there has been no actual research, or almost none. I am referring to those innumerable events that went unrecorded in any documents or photographs, and only the survivors' recent stories can testify to the very fact of their having occurred.

I will mention just a few examples of new material made accessible through testimonies videotaped by us. Researchers wishing to study these subjects will find valuable material on such topics as :

Children in the camps : it was previously assumed that children could not survive the camps. But we have taped members of two groups of children and several more individuals who passed while very young through Majdanek and Auschwitz, and, as a result, it's now possible to learn much about the experience of childhood in a concentration camp.

Or the Nazis' attempt to erase all traces of the massacres (which, of course, went undocumented) : we interviewed several people who had been forced to exhume and burn the corpses from the mass graves in the 9th Fort, Ponar, Babi-Yar, Kluga and elsewhere.

Anyone studying questions of survival in the ghettos, will find new, detailed information in the testimonies we have collected, including one story which somehow becomes indelibly etched in the memory of all who hear it, of the surrealistic scenes in the streets of the Lodz ghetto after the mass deportation of children and babies for extermina-

tion : the remaining older ghetto residents who had no jobs, tried to fight hunger by filling the abandoned baby carriages with earth in which they planted vegetables ; then the old people went strolling in the sun, in order to germinate these improvised, mobile vegetable gardens.

To the research on Jewish resistance, the testimonies we collected contribute, among other things, details of an attempt to poison all the S.S. staff in the Sobibor camp ; of two Jews who escaped from the Plaszow camp in 1943, reached Hungary and then, in early 1944, to Palestine ; and from the testimony of Mr. Gontzi, of which I will have to say more in a moment, one can learn a missing piece of information about how matches he had access to in the S.S. bacteriological laboratory in Auschwitz were passed, through a friend, to women working in the Union munitions factory, where, as already known, they were turned into explosives which were used to blow up the crematorium during the Sonderkommando revolt in 1944.

We have testimonies on the issue of the Jewish police, for instance on Jewish policemen from various camps who, towards the end of the war, arrived at Buchenwald, and were killed by inmates, either in revenge for their conduct in the previous camps, or in an attempt by local strongmen to eliminate potential rivals.

Even on extensively-studied issues such as the Warsaw ghetto, we still encounter surprises, for example the existence, up to October 1943, months after the suppression of the ghetto revolt, of a bunker beneath the ghetto ruins. We have interviewed two women, an Israeli and a Pole, who survived in that bunker.

As I said, these are only some isolated instances. Our interviews are already being put to good use, as more and more studies

based on them are being written. A few recent examples :

- *The Voice of Fiction and the Voice of History in Ida Fink's Writing* is a work written by Hadas Steuer, studying under Dr. Sidra Ezrahi at the Hebrew University in Jerusalem. It is based mainly on an interview with the gifted writer, who is a Holocaust survivor, conducted for «Words & Images : The Jerusalem Literary Project» in cooperation with the Fortunoff Archive ; The interviewer, Ada Pagis, was guided by the project's literary editor, Eleonora Lev. Ms. Steuer examines Ms. Fink's entire spectrum, from the documentary to the imaginative, on the basis of this extended, intimate interview, carefully prepared down to the finest detail and closely monitored while in progress, which enabled the writer to speak of her experience in the Holocaust and its effect on her creative work as she had never spoken before.

- *Revenge After the Holocaust*, thesis written by Hava Zexer under the guidance of Dr. Dina Porat in Tel Aviv University's Faculty of History. Ms. Zexer had volunteered as interviewer on our project in Israel - the one conducted jointly by the Fortunoff Archive and the Holocaust Memorial Museum. Her work is based to a large extent on a series of interviews held between 1989-97, in which we videotaped the detailed testimonies of some 15 survivors who had taken part in organized activities designed to take revenge of the Germans. I was determined to collect as many testimonies as possible on this issue, as for many years there had been a policy of silence on it, including attempts to actively prevent its coming to public light. Based on these testimonies, the work describes the desire for revenge driving many of the survivors during and after the war, the various practical plans

and organized activities to implement them, those few plans that were eventually carried out and the attitudes of members of the revenge organizations today : some of them are still frustrated over the failure of their plans, others think it's just as well.

- Levana Frenk's work on Jacques Weintraub was written as one of eleven chapters, each a biography of one of a key figure from among the members of the Jewish Youth Movements during the Holocaust. The book, *Third Person Singular*, edited by Dr. Avihu Ronen and Dr. Yehoiakin Kochavi has been published in Israel jointly by three research institutes, Moreshet, Lochamey Hagetaot and Yad Yaari. Ms. Frenk studied the story of Weintraub, leader of the Jewish underground in Nice, France, one of her most important sources being his widow, Leah Weintraub, who had been with him during the war and was interviewed in the Fortunoff Archive's joint documentation project with the Museum of the Jewish Diaspora in Tel Aviv. Ms. Frenk told me that without oral history her work would simply not have come into being, since Weintraub, in the nature of things, kept no records of his underground activities, indeed he did his utmost to cover his traces, concealed his identity by changing names etc. And he succeeded to the point where his story would have disappeared from History as though it had never happened. It was only on the basis of oral history that his persona could be reconstructed ; from this one point of origin it was possible to arrive at written sources to complete the story.

Of course, oral tradition as an aid to collective memory has always existed, so there is also room for amateur oral history projects. For the witness, the mere chance to tell his or her story is without doubt important, and some significant historical information

has presumably been collected in such projects as well, even in those enjoying glittering Hollywood connections. Nevertheless, we regard providing the witness with an opportunity to tell his or her Holocaust story as only a starting point, an essential but definitely not sufficient condition for a successful interview. In order to make the most of this opportunity, both from the human aspect and for drawing the maximum research benefit - and I believe that there is no contradiction between the two - several additional conditions must be met :

- that the interviewer or interviewers (we prefer to have a team of two) are suitable, well trained people, possessing both background knowledge relevant to the fate of the witness and a good general familiarity with the Holocaust period as a whole ;
- that the testimony be unrestricted in time or number of sessions. It should preferably be taped in more than one meeting, even in several : when the witness knows he or she has all the time needed, the quality of the interview is vastly improved.
- that the taping is done in a suitable place, which should be comfortable for the witness, and preferably away from home and everyday affairs, not in the presence of family members, which may sometimes be inconvenient in this context.
- since there is a limited number of interviews we can tape, the choice of a specific testimony is made base on a well-defined research need in an attempt to cover new ground, or to fill in areas already partially researched, to cross reference testimonies, to verify or disqualify previous information.

It is not, of course, always possible to fully meet all of those criteria, and some compromise is sometimes unavoidable. The

attempt to meet the conditions does, however, pay off, and the stricter we are the better interviews we obtain, with a corresponding richer contribution to Holocaust studies.

I would like to conclude with one example where we insisted and, as a result, were able to obtain a rare, extremely valuable interview. One of the issues we have recently gone back to is Slovak Jews deported at the beginning of 1942. The importance of delving deeper into that episode rests in the fact that those people arrived in Auschwitz relatively early, and some stayed in the camp for quite long, up to three and a half years. Not only did they witness the camp's evolution, but, as «old timers» in Auschwitz, some attained positions from which they were able to become familiar with different aspects of its operation. One of them is Mr. Imre Gontzi, now living in Haifa. In a preliminary conversation with him I realized that this is certainly one case which demands some special effort. An important chapter in Mr. Gontzi's testimony concerns his work in the S.S. bacteriological laboratory in Auschwitz and other medical facilities in the camp ; in order to interview him in a meaningful way, especially given the fact that there are very few survivors, if at all, who had such a job, a very specific professional medical knowledge was required.

Fortunately, I managed to recruit Prof. Shraga Segal, the Dean of Ben Gurion University's School of Medicine - whose medical speciality is bacteriology and immunology - as second volunteer interviewer alongside Anita Tarsi, my colleague in the Israeli project.

The interview was videotaped in four meetings and lasted a total of 13 hours. This, incidentally, is not an unusual length for us ; we have some interviews of more than 20 or 30 hours. As a result, we are now in possession of a testimony of rare quality

on the S.S. bacteriological laboratory in Auschwitz, the medical experiments there - the witness himself was a victim of such an experiment - on murder by injections, on the use of human flesh from Jews murdered in Birkenau, for the preparation of culture media for bacteria etc.

Looking back, it is hard to conceive of any serious collection of this testimony without the participation of Prof. Segal or a specialist of his stature, capable and worthy partner to the witness who knew the right questions to ask so he describes his recollections in the correct technical and medical terms. An interviewer who is not a professional in this particular field would have missed altogether - tragically - the wealth of details which help in lending Mr. Gontzi's testimony its extraordinary credibility. The use of precise terminology in the conversation between the witness and the specialist makes for a clarity which is sometimes even conveyed through certain gestures. For example, when describing his work the witness unintentionally gestured with his hands in a way customary in the laboratory procedure of preparing a culture medium for bacteria ; the interviewing physician noticed and noted this, and so Mr. Gontzi repeated the gesture ; the recorded exchange adds a whole dimension of powerful authenticity to the witness's testimony.

Talking to Prof. Segal, the witness was able to go into details of laboratory tests and types of bacteria and diseases. We learned from him, for instance, that diplococcus bacteria of the genus *micrococcus cataralis* very much resemble in shape the gonococcus bacteria, which cause gonorrhea. Here Mr. Gontzi testified to a small act of defiance and sabotage by the Jewish laboratory workers. When a throat swab from a hospitalized S.S. man would arrive at the laboratory, and it turned out that the infection was caused by a bacterium of the former variety, the labo-

ratory staff would take advantage of the resemblance between the two bacteria and report that they had found the S.S. man's infection to be of the latter variety. This would cause the S.S. man in question to be taken off duty for the duration of treatment.

A tiny, very human detail, ostensibly banal and insignificant, unless we recall that were Mr. Gontzi and his colleagues caught in the act, they would of course face certain death.

The impossible everyday life in the death factory was also made up of such details. And from such a detail - and from many thousands of others which we are recording, some apparently banal, some dramatic - we get a more complete picture of human fate in the Holocaust. As the hero of one of Aharon Appelfeld's stories says, when asked to describe his ordeal : «I remember everything, it is only the details I have lost». Perhaps one of the most important achievements of oral history is the restoration of the details.

RÉGINE WAINTRATER

Psychothérapeute

*Responsable du Groupe de recherches
psychologiques sur le témoignage audiovisuel
des rescapés de la Shoah, Paris - France*

Militantisme et recherche

Le chercheur qui se consacre à l'étude d'un objet aussi chargé que celui de la Shoah, se doit de s'interroger sans relâche sur les motifs de son choix, mais aussi sur les obstacles épistémologiques et éthiques qui jalonnent sa route.

C'est pourquoi, dans ce premier numéro, il m'a paru opportun, en préalable à toute analyse, de poser quelques-unes des questions qui se sont fait jour lors de mes recherches, et dont beaucoup sont destinées à rester sans réponse¹. Cet article ne se veut donc pas une somme résolutive, mais plutôt un bref état d'une réflexion en train de s'accomplir.

Les temps du témoignage

On peut distinguer trois grandes périodes dans la formation et l'évolution du témoignage de la Shoah. Ces périodes sont à comprendre comme des «temps» indicatifs, qui se chevauchent dans les témoignages.

- Le premier temps est celui des témoignages immédiats de l'après-guerre.
- Le second temps, plus littéraire, est celui de récits parus environ dix ans après le retour. A ces œuvres littéraires, se superposent des témoignages destinés à documenter le travail d'historiens ou de juristes, témoignages «à usage interne».

¹ Cf notamment R. Waintrater, «L'adolescent dans la Shoah», *Adolescence*, Paris, t. 15, 1997, et R. Waintrater, *La valeur psychique du témoignage dans la transmission de la Shoah*, Thèse de doctorat en psychologie, Université Lumière-Lyon 2, 1997 (non-publié).

• Le troisième temps correspond à la dernière décennie, et se caractérise par une floraison de formes diverses, recueils ou films, avec une nette prépondérance d'essais et de témoignages centrés sur la personne, qui reflètent le besoin éprouvé par toute une société de s'informer et de réfléchir sur la nature d'événements qui restent difficiles à comprendre. Notre corpus appartient à cette troisième période.

Le témoignage militant

Immédiatement après la guerre, et dans la décennie qui suivra, à chaque fois qu'un déporté prend la parole², il se réclame d'une idéologie militante : contribuer à l'édification de la vérité et à l'établissement de la justice. Cette période culmine par le procès Eichmann en 1961, qui en Israël, fera figure d'un «Nuremberg du peuple juif», selon l'expression de David Ben-Gourion.

Les témoins parlent devant des commissions, commissions d'enquête à caractère juridique ou commissions d'historiens. Ce faisant, ils prêtent serment, et jurent de ne dire que la vérité pour que justice soit rendue.

Le témoin ne s'autorise donc à prendre la parole à la première personne que pour servir la justice. Comme le souligne M. Pollak, la personne privée du témoin tend à disparaître derrière les faits dont il s'agit de restituer la vérité. Il s'agit, pour le témoin, d'une épreuve supplémentaire, qu'il s'inflige à lui-même au nom d'une exigence morale, et dans une optique militante.

C'est cette sorte de témoignage qui a donné naissance au récit de vie tel que nous le connaissons. Là encore, la parole militante demeure la seule raison avouable de la prise de parole, que ce soit au nom d'un idéal de constitution d'archives pour l'avenir, ou dans une optique plus politique, comme

celle, largement invoquée, de contrer les thèses négationnistes.

Pour cette raison, le témoin limite souvent l'accès à sa vie personnelle, et son récit se concentre sur la période incriminée : peu ou pas de détails sur la vie d'avant, un certain laconisme, une sobriété qui confine parfois à la sécheresse émotionnelle.

S'il se laisse peu aller à parler de lui-même, le témoin s'autorise davantage à parler des autres, puisqu'une des raisons proclamées de son récit est de témoigner pour les disparus. Il s'acquitte là d'une promesse souvent explicite faite aux disparus de témoigner, promesse qui devient une dette sacrée pour celui qui en aura réchappé. Dette collective, évoquée par tous les témoins, comme une sorte de formule rituelle, qui ponctue les récits : *«Je leur ai promis de raconter»*.

Le temps des associations

Avec la renaissance du témoignage, on constate l'apparition de nouvelles formes de recueil. Des associations se créent pour recueillir de façon méthodique le témoignage des survivants. Une des raisons évidentes de cette mobilisation est, bien sûr, que le temps a passé, et que les survivants disparaissent.

Le projet Fortunoff de l'Université de Yale, et plus tard, le projet Spielberg, s'inscrivent tous deux dans le même «Zeitgeist», qui culmine avec le film de Claude Lanzmann, *Shoah*.

Ces organismes de collecte mettent l'accent sur la volonté de recueillir des témoignages dans un but de constitution d'une mémoire «à usages multiples» encore indéterminés. L'idée de constituer des archives est là encore l'idée fédératrice, tant pour les personnes de l'équipe que pour les témoins, tous pris

² Sauf exception explicitement mentionnée, je me réfère toujours ici au cas de la France, d'où provient mon corpus.

par le sentiment d'une urgence réelle due au vieillissement des personnes.

Parallèlement à ces projets, on assiste à la création d'une multitude de groupes dont certains sont des émanations naturelles d'amicales d'anciens déportés, d'autres des groupements volontaires de personnes liées par une même démarche professionnelle (psychanalystes).

Ces groupes, qui se créent en général autour d'un événement significatif (conférence des enfants cachés, cinquantenaire de la libération des camps) répondent à un besoin de plus en plus pressant des témoins, mais surtout de la génération d'après, les enfants de survivants, et parfois la troisième génération, celle des petits-enfants.

Il est intéressant de constater que ces dernières années, si la dimension militante demeure, la dimension familiale et personnelle investit plus nettement le champ du témoignage qui, de témoignage public, devient un témoignage pour la famille, sorte de testament légué par les témoins.

Militantisme et recherche

Nous avons vu que les principaux groupes de collecte avaient souvent une double vocation scientifique et militante. Le militantisme consiste ici en l'idée d'une nécessité de la transmission des témoignages, dans le souci de préserver le souvenir de ce qui s'est passé pendant les persécutions nazies. Ce souci se décompose en plusieurs éléments distincts :

- souci de recueillir rapidement des témoignages directs, avant la disparition des derniers témoins.
- souci de constituer des archives à l'usage des chercheurs, usage qui à l'heure actuelle, n'est pas encore défini entièrement, faisant de ces témoignages des «bou-

teilles à la mer» pour les générations de chercheurs à venir.

La question se pose de savoir comment peuvent coïncider les deux options scientifique et militante, et quels sont les effets repérables de cette double vocation sur la constitution et l'évolution d'un tel objet de recherche.

Le premier effet de cette option militante a été d'imposer la conception historique du témoignage. Cet ancrage du témoignage dans l'histoire découle de sa vocation première, qui est de rendre compte «d'un événement qui par essence, possède une validité et des conséquences générales»³.

Pour ce qui est du témoignage de la Shoah, dès Nuremberg, historiens et juristes se retrouvent dans une même visée d'établissement des preuves. Ce qui a été amorcé là n'a fait que s'amplifier au cours des années qui ont suivi, avec l'entrée de cette période dans l'historiographie générale, et bien sûr, avec le développement du courant négationniste. Ici, le témoignage est envisagé comme un document qui jouera le rôle de preuve : constitué par la demande sociale qui le sous-tend, il s'inscrit ainsi dans une norme.

Un second effet de l'idéologie du document à instruire concerne l'orientation et la conduite des entretiens.

Tout d'abord, dans la forme des questions, par lesquelles celui qui conduit l'entretien s'attache à établir la vérité du récit. À l'aide de questions comme :

«C'était en quelle année ?»

ou bien,

«Avez-vous personnellement assisté à cela, ou vous l'a-t-on rapporté ?»

directement héritées de la double orientation historico-judiciaire, il s'agit d'abord pour

³ S. Felman, «A l'âge du témoignage, Shoah de Claude Lanzmann», in *Au sujet de Shoah*, Belin, 56, Paris, 1990.

lui de faire préciser certains points, en privilégiant l'aspect informatif du document en train de se faire.

Un tel type de questionnement définit une attente pour le témoin, qui lui aussi se situe dans la même lignée instructrice : témoin et témoignaire⁴, s'attachent à construire un témoignage destiné à servir l'établissement renouvelé de la preuve.

Quels sont les effets sur la recherche du partage explicite d'une idéologie commune ? :

Une double contrainte

Nous avons vu que c'est ce partage militant qui permet la prise de parole, en créant un lien antérieur à la situation testimoniale. Mais ce lien explicite, qui fonde la rencontre testimoniale peut devenir une entrave pour le chercheur, en le plaçant dans une situation de *double contrainte*.

Tout d'abord, par rapport à son savoir même : contrairement à d'autres situations de recherche, où le chercheur est détenteur d'un savoir qu'il garde pour lui ou ses pairs, on se trouve ici dans une situation de partage des connaissances qui modifie les rapports entre les deux parties.

La recherche est pour le témoin la garantie que sa parole ne tombera pas dans l'oubli, et qu'elle sera transmise aux générations à venir, par le biais des publications et de l'enseignement. C'est pourquoi, dans son discours explicite, il encourage le chercheur à poursuivre son travail, quand dans le même temps, il manifeste sa crainte de l'objectivation et

de la dépossession, notamment par une surveillance serrée de toute production qui a trait à la Shoah, et au statut du survivant. La configuration la plus classique étant, à cet égard, celle de colloques ou programmes médiatiques, auxquels les survivants participent, à titre d'intervenants ou dans le public, pour rappeler aux « experts » qu'ils ne sont pas les « sujets supposés savoir », et que la connaissance appartient en premier lieu au témoin⁵.

C'est alors que la prévalence de l'idée militante risque d'aboutir à une véritable inhibition de la pulsion heuristique, inhibition dont nous avons pu constater les effets dans les divers groupes de recueil et de recherche sur le sujet. Michaël Pollak fait état de cette difficulté à « objectiver » dans laquelle nous reconnaissons l'écho d'une certaine paralysie interprétative en face d'un objet de recherche trop chargé⁶.

Éthique et recherche

Quand elle ne barre pas définitivement l'accès à la recherche, la position idéologique vient souvent renforcer les résistances habituelles du chercheur. Dans le cas du traumatisme massif, celles-ci sont majorées par le sujet même ; nous retiendrons particulièrement la préoccupation éthique qui, présente dans toute recherche, occupe ici une place centrale dans l'élaboration d'une stratégie de recherche. Confronté à un objet si chargé, le chercheur oscillera entre la crainte et la curiosité. Tout d'abord la crainte de *retrau-*

⁴ Nous avons choisi d'appeler *témoignaire* celui qui recueille le témoignage, dans une tentative sémantiquement imparfaite de restituer quelque chose du mouvement du témoignage en train de se faire ; nous garderons le terme de *témoin* pour celui qui donne son témoignage.

⁵ On constate actuellement le même phénomène à propos du sida, et de la communauté homosexuelle. Les ouvrages parus s'appuient sur des entretiens conduits le plus souvent par des personnes qui partagent explicitement les idées militantes en vigueur dans ce domaine, et qui sont par là soumises aux difficultés qu'engendre la proximité du chercheur à son sujet, notamment la possibilité d'un discours scientifique sur les documents recueillis.

⁶ M. Pollak, *L'expérience concentrationnaire*, Métailié, Paris, 1991, p. 16.

matiser le témoin, crainte devant la violence inévitable que la recherche impose à l'objet.

Tout au long de son travail, le chercheur se trouve confronté à deux questions dont la formulation naïve ne doit pas dissimuler la portée :

«*Quels sont les effets du témoignage sur le témoin ?*»

et

«*Le témoignage est-il thérapeutique pour le témoin ?*»

Dans ce questionnement, on retrouve un écho de la crainte exprimée par les proches du témoin quant aux suites de la démarche testimoniale.

Alors que les témoins soulignent la difficulté qui accompagne le témoignage, les proches s'inquiètent davantage de la souffrance que s'inflige le témoin en se soumettant à la procédure testimoniale, arguant souvent de cette prétendue dangerosité pour s'opposer au désir de témoigner du témoin. La dangerosité est alors considérée comme venant de l'extérieur, au mépris de la réalité qui fait que le témoins ne sollicite jamais le témoin, mais que celui-ci doit s'adresser à l'institution de collecte, et donc formuler lui-même la demande d'être interviewé.

Deux procédures qui accompagnent le témoignage reflètent ce souci, même si leur établissement est justifié par des raisons concrètes. Ce sont la *décharge*, que l'on fait signer à chaque témoin avant le début du témoignage, et dans certains groupes de recueil, la *liste des services d'aide* qui lui est remise après.

En signant le formulaire de décharge, le témoin déclare avoir pris connaissance des conditions d'utilisation de son témoignage, et s'engage à renoncer à toutes poursuites éventuelles en cas de dommage physique ou psychique survenu à la suite de son témoignage (malaise, maladie, etc.).

La procédure de décharge est directement inspirée du modèle américain (le texte français en est d'ailleurs une adaptation fidèle), qui traduit une préoccupation tatillonne pour tout ce qui concerne les suites légales d'une action.

L'idée de dommages possibles est encore accentuée par le fait de remettre au témoin une liste de services d'écoute ou d'aide, dont il serait susceptible d'avoir besoin *après* avoir témoigné. Là encore, cette conception américaine du service met l'accent sur l'aspect pathologisant et potentiellement dangereux du témoignage, ainsi que sur l'idée d'une responsabilité de la communauté tout entière, représentée par le témoignaire. Le fait de distribuer cette liste a d'ailleurs constitué un point important de désaccord entre les initiateurs américains et le groupe français dont je faisais partie en tant que formatrice. Cette opposition entre une conception «compatissante» et une conception plus «autonomisante» du témoignage me semble refléter des attitudes culturelles foncièrement différentes.

La seconde crainte, exprimée par les deux parties, tourne autour de la *dépossession*. Il s'agit avant tout des questions de l'autorisation d'utilisation des entretiens et de la restitution, qui se sont posées de façon particulièrement aiguë. Devions-nous, comme pour une recherche clinique classique, informer les témoins et demander l'autorisation de travailler sur leurs témoignages, ce qui nous exposait automatiquement à la question de la restitution ? En réalité, le formulaire de décharge signé par les témoins avant le début de leur interview comprenait déjà une autorisation à utiliser le témoignage pour toute recherche dont nous nous portions garant. Rien ne prévoyait une restitution directe aux témoins. Nous pouvions donc nous en tenir là. Pourtant aucun de nous, quand il a voulu utiliser tel ou tel témoignage, n'a jugé cela suffisant. Nous avons tous éprouvé le

besoin de contacter personnellement les témoins concernés pour les avertir du fait que nous travaillions sur leur récit.

La demande de nombreux témoins d'une restitution directe constitue une contrainte supplémentaire pour le chercheur. Tous les chercheurs encourent des accusations d'avoir déformé ou mal interprété ce qui leur a été dit, et l'on sait que tout travail d'analyse souffle le froid sur la chaleur de l'expérience humaine. En ce qui concerne les survivants de la Shoah, la crainte d'être une nouvelle fois dépossédés fait écho à la dépossession radicale dont ils ont été les victimes.

Comme nous l'avons vu, le chercheur se retrouve d'emblée dans une situation de double contrainte, encouragé à travailler sur les témoignages, mais aussi mis en position de blesser le témoin ou de le spolier de son histoire. La réticence à analyser, puis à tirer des conclusions générales des témoignages prend alors la forme d'une vague culpabilité, du sentiment de trahir le témoin en pratiquant l'analyse «furtive» d'un récit confié «en toute innocence».

C'est ainsi que chercheur et témoin peuvent se trouver, chacun à leur tour, dans un rôle de persécuteur pour l'autre : le chercheur, quand il exerce son pouvoir d'expert, le témoin, quand il se pose en arbitre de ce que l'on peut penser ou dire. On peut alors parler d'une violence réciproque, dont paradoxalement, la recherche peut limiter les effets pervers.

La question de la *demande* est ici capitale : en effet, on se trouve confronté à une demande multiple, qui reflète le statut complexe du témoignage, à la fois objet de mémoire et objet de recherche.

La demande du témoin est à la fois demande de réparation, de reconnaissance et d'inscription dans l'histoire.

Celle du témoignaire est différente, suivant qu'il est lui-même engagé dans une recherche ou non. Le témoignaire n'est pas toujours amené à préciser sa demande, se contentant seulement de représenter un groupe de collecte mandataire ; sa demande se confond alors avec la demande groupale, empreinte d'une idéologie de réparation. Le témoignaire-chercheur n'échappe pas non plus à cet aspect militant de la demande, auquel se superpose une demande scientifique.

La question se pose, toujours renouvelée, de savoir à quels moments ces deux demandes peuvent devenir conflictuelles.

Conclusion

La réhabilitation de la parole individuelle va de pair avec l'idée, désormais répandue dans les différentes disciplines de sciences humaines, que le cas particulier est la meilleure illustration du général. La subjectivité retrouve droit de cité, précisément là où elle a été refusée à la victime.

Le témoignage de la Shoah et son étude permettra alors, dans une mesure, de combler les nombreuses lacunes que nous avons encore dans une connaissance non seulement historique, mais psychologique d'un tel événement, car comme l'écrit Georges Perec, «les statistiques ne parlent jamais»⁷.

C'est pourquoi, malgré les questions parfois insolubles qui se posent au chercheur, nous avons trouvé que seul l'exercice d'une authentique pulsion heuristique pouvait préserver la dignité des parties concernées par le témoignage, à condition de ne jamais réduire l'autre à l'intention que l'on a sur lui. Sauver le texte testimonial d'un respect qui peut devenir mortifère et mortifiant, revient à rendre au témoin sa qualité de sujet à part entière.

⁷ G. Perec, «Robert Antelme ou la vérité de la littérature», 1963, in *L.G., Une aventure des années soixante*, Seuil, Paris, 1992, p. 92.

SYDNEY BOLKOSKY

Professor of History

University of Michigan-Dearborn

College of Arts, Sciences and Letters, Dearborn

- USA

Reflections on the «Education» of Child Victims of the Holocaust who survived*

After the prolonged indifference to Holocaust survivor testimonies, to discuss them now at least needs recognition of critical observations. In this essay, I will not address some of the indispensable issues that demand attention from listeners of Holocaust testimonies. I will not, for example, write of the full silences in which so much occurs that they often seem more meaningful than words. I will not write about the failure of communication in «old language», when survivors use the same words we do but with totally different experiential contexts

that may be beyond our grasp. Nor will I speak to the obstacles survivors must confront when trying to communicate simultaneity of events-obstacles that may frustrate and silence them, returning us to the first and foremost difficulty again. These issues have been examined rigorously, if depressingly, by the most thoughtful of listeners and interpreters: Lawrence Langer, Geoffrey Hartman, Henry Greenspan, Joanne Rudof, Joan Ringelheim and I. Some survivors themselves like Charlotte Delbo and Primo Levi, have also grappled with these problems.

* This essay was delivered at the «Searching for Memory and Justice: The Holocaust and Apartheid» conference held at Yale University on February 8-10, 1998. It was part of the session entitled «Research Use of Video Holocaust Testimonies» held on February 10.

All survivor quotes are taken from the University of Michigan-Dearborn «Voice/Vision» Holocaust Survivor Oral History Project.

These particulars acknowledged, and recognizing that they are constant in any discussion of survivor narratives, I will proceed to yet another aspect of Holocaust oral histories.

Critics of research with survivor oral histories argue, with reasoned insistence, that for accurate history one must look to written documents, confirmable, clear, unchanging. Most of us here, I suspect, believe that these testimonies—whether one calls them interviews, conversations, dialogues, inquiries, or stories, may be the most logical entry points into any examination of the Holocaust. They are different, however, in obvious and subtle ways, from traditional research material. Written memoirs, e.g., like other documents, usually provide or evolve clearly toward some point(s) or theme(s). But a spoken narrative, when genuinely spontaneous, rarely will do that. At times, an interviewer may uncover a hidden thematic uniformity, one not at all obvious to a listener or a speaker. Such a discovered uniformity often appears artificial, created or composed by the listener. Most oral histories emerge as seemingly disconnected or randomized. I think this quality derives from one of the numerous difficulties a researcher might encounter: the essentially anecdotal nature of the testimonies. Anecdotal implies episodic memory, disjointed stories, each seeming isolated from the others, each without any apparent relationship to any of the others. I would like to address that anecdotal aspect of some of my own interviews, and offer some suggestions about a particular theme, the education of children during the Holocaust. I use the term «education» in the broadest sense, a bit sarcastically, perhaps, but deadly serious as these speakers were when they also mentioned it.

In 1940, Jewish boys in Subcarpathian Ruthenia would leave their homes in small

towns and villages to attend a yeshiva, a Jewish school, perhaps in Munkacz, or Chust, or Ungvar, or Sighet. They would go by bus or walk the 20-30 miles, be put up at the home of a relative or stranger, perhaps sleep on the floor, take one meal a day with a strange family, all for the sake of learning Talmud. A more religious region cannot be imagined: as one survivor told me, «religion was breathed in and out» by the residents. A «Reform» or modern Jew was a man who cut his beard two inches shorter than another and «a non-believer over there, over here he could become the rabbi in an Orthodox congregation.»

At least in the memories of many survivors, perhaps idealized, «study, charity, righteousness, piety and social conscience» determined virtually every action of the Jews in that part of the world. «It was wonderful,» one of them exclaimed, wonderful in spite of or because of the internal conflicts between rebbes - the Belzer rebbe driven from Munkacs, the conflicts with the Vishnitzer Hasidim in Sighet, not to mention the rebbes who cursed each other and modernists, some of whom, like the Munkacze or the Sotmar Rebbes, cursed, too, the incipient Zionists in various towns. «We lived together, we loved together, we fought together,» a Munkaczer told me, «a normal Jewish life.» One interviewee who adhered to that nearly legendary description of life presumably driven by «study, charity, righteousness, piety and social conscience,» even acknowledged an essential contradiction, recognizing those bitter animosities between factions. Yet his description, a paradox now, remained idealistic.

Here, then, was the education of children in that region. Those young boys, most impoverished, who had walked or rode to Ungvar or Chust or Munkacs, or Sighet from their homes in Volovo or Velky Berezny or Kapusany, were taken on trucks, along with

all the Jews of their towns and villages, to those same cities in 1944. Thus began a new education for them, an initiation into the world of night unlike the starry ones Elie Wiesel had remembered from Sighet. They did not go to those cities to attend yeshivot this time, but to brick factories, and fenced in fields or neighborhoods - to makeshift ghettos. Each of those cities, so central to Jewish life and learning, shared another phenomenon: the railroad. The train went to Chust, Munkacz, Ungvar, Beregkasz and Kossice, where it stopped while the Hungarian Gendarmes ceded authority to the German SS as the train entered Poland on its way to the railroad district of Opeln, through Tarnow, Krakow, to the station of Auschwitz. If the victims did not learn about the scheduled itineraries and administrative procedures of the railway bureaucrats, they learned about the connection between the boxcars and terror, a rudimentary, pedagogical lesson that may have reverberated far beyond those awful moments. Narratives about these events, like the experiences themselves, often pour out in jarring and fragmented bursts. They have nothing whatsoever to do with the previous education, but education is what they convey.

One survivor, Saul R., for example, a *yeshivah bocher* whose story brims with intimidating variety, learned from his hiding and camp experiences that change meant disaster:

«You learned right away that if you volunteered [for one of those labor details] you weren't coming back - I don't know how many volunteered and never came back. They disappeared. You knew they died. So I never volunteered for those labor details, to go to a different camp. I just knew it. You knew from experience that any change was always for the worse, you just knew it.»

All those who were moved from his camp or left his hiding places died and to the day

of our interview any change depressed and unsettled him. Life itself had become a reflective representation of a boxcar sojourn and he *knew* the outcome of volunteering because he had *learned* it from day to day. *Experientia docet*, experience teaches. Such an education - in survival, death, and terror - clearly affected Saul R. When I later asked him about his fear of change he replied: [Long pause] «This [his depression] is from Auschwitz. I know it. It was a lesson I learned there. Things always get worse.» Those memories which prompt such depression, may be touched off by some current association that produces a recollection of the mysterious tumult of events which haunt him in the worst possible ways. That, too, we must consider bound to his education.

Here is part of the education of Erna G., a six-year-old child hidden by a Ukrainian farmer in a barn. After escaping various *Aktionen*, she and her parents and sister fled the ghetto and her father struck some sort of bargain with the farmer. Listen to what she learned, the sort of knowledge she possessed by the time she was seven:

«How do I even begin to describe what it was like to be imprisoned in a small corner of a barn for 2 1/2 years? How do you push yourself against a bale of hay, so that you feel better? So that it would give you protection against the outside world? And how can I explain the paralyzing fear that doesn't allow you to think or feel anything human? Or see anything else around you?»

We couldn't even speak out loud for fear that somebody would hear us [...]. During the day, naturally, we wouldn't even whisper. At night we were afraid that somebody might stand against the wall and listen. We learned to use a pail for a toilet [...]. I wanted to cry [...] but I knew I shouldn't cry [...]. And during the day, we would sit and groom our-

selves as monkeys do in the zoo [...]. All day long we would clean each others' lice off. Especially in the hair. Once they get in, it's very difficult to get them out.»

«Paralyzing fear» became her teacher. Notice how it is natural, to her, that she did not speak during the day. Clearly this was a lesson learned early. They «learned» to use a new toilet (a pail) and «knew» about not crying. Her education included animal behavior, the grooming like monkeys and she offers a brief lesson in the behavior and effect of lice - natural history and biology.

And here are comments from Ruth W., a nine year old in Auschwitz :

«When Mengele would come in we knew not to look into his eyes. So we only looked at the shiny belt buckle and the boots he wore. Because if he caught you looking him in the eye, he might select you and you would be gone [...]. And when you walked, here was someone getting beaten, there was someone kneeling on their knees holding up bricks. And you didn't even look because if they [the SS] saw you looking, you might be kneeling right next to them in the next minute.»

These, too, represent the education of children : she «knew» to avoid Mengele's look ; learned quickly where to look and understood, at age nine, why she had to behave this way and what the consequences of lapsed concentration might be. Holocaust education existed as peculiarly practical, candid and necessary. Each of these survivors has presented us with an education that was technical with a vengeance, described precisely, concretely, with specific purpose and without ambiguity : no talking or you might be discovered and killed ; no volunteering or you would be sent away and killed ; no change or you would suffer and be killed ; no looking in the eye or you might be selected and killed ; no compassion or concern for others or you might be tor-

tered and killed. Each isolated anecdote offers a different facet of this alien phenomenon. They had very little in common and are a literal world away life before them.

The language in many of these examples seems to spring from the realm of education - a pursuit that may seem incongruous when speaking of children in such imminent danger during the Holocaust. Yet there it is : pragmatic, specific and exact. To stay alive, it appears, a child needed to learn fundamental lessons quickly. Such childhood educational experiences have a specific context but the dynamics endure forever. They each embody an education in degradation and death, in unimaginable loss and sorrow. I think that despite the singular, denotative nature of the testimonies, no other source material on the Holocaust communicates such an educational ensemble.

Before the Holocaust, part of a child's religious education included learning *The Kinot*, the lamentations recited on the Jewish holiday of Tisha Bi-Av, memorializing the destruction of the temple. In this saddest of books read on the saddest of days, are excruciatingly detailed descriptions of Jewish tribulations from the time of the Babylonian captivity. Marton A., recalling his life and education before the war, described it this way :

«My father, in 1943, took me to synagogue and he made it his business to read to me *Kinot*, how much the Jews suffered when they went into Rome. I cried - I really did. [...] many times I think my father tried to tell me how much the Jewish people suffered and a year later he was shot for no reason. And how many others ?

On Tisha Bi-Av was very important for my father to read the liturgy about what happened when the Jews were taken prisoner or defeated. I didn't understand, then. The lamentations. Until finally I cried. I imagine he felt he accomplished his

purpose, finally, [he thought] I knew what the Jewish people suffered. That was one year before they took us away.»

Reconciling suffering with piety and righteousness seems impossible here. To this man, all Jewish suffering becomes like his father's : «for no reason.» As a child, the lamentations confused and frightened him in what he perceived as pointless suffering, a pointless and painful educational experience. His father wanted him to «understand,» and finally assumed that «I knew» about Jewish suffering. For him, the *Kinot* remains a confusing part of his Jewish curriculum - for he did not know what it meant then. And not knowing why, he wept. Nor does he know now the reason for the murder of the Jews. But he no longer weeps.

After the Holocaust, many children found themselves alive with two conflicting educations : one from before and one from during. Which would direct their lives after 1945 ? Could the two be separated ? I think they could not, the one haunts the other, «pollutes» it, to borrow a term from Lawrence Langer. From that world supposedly dominated by «study, charity, righteousness, piety and social conscience,» burst forth a world ruled by animal alertness, acute observation, suspicion, fear and terror. No pleasant memory of family or home, of love and warmth, is possible for survivors, especially child survivors, without it being intersected by these others.

Even as they seem to have constructed new lives, become human beings again, with new joys and new sorrows and with children to teach and love, the tapes reveal a more complex reality. One interviewee, asked how he had created so normal a life replied wryly, «what makes you think it's normal ?» It remains a virtue of the tapes that they exceed any other sources to graphically or aurally reveal that the survivor has begun again - while also unmasking with bitter clarity the

ambivalences accompanying that. Just as with every question or issue raised in these oral histories, observations are valid one by one. Most importantly, I think these testimonies, or those done most conscientiously, present us with clear warnings about facile or anodyne palliatives. And this must begin to influence, transform Holocaust research - in literature, psychology, and history ; whether in Israel, the U.S. or in Germany.

Pragmatic education does not normally include silence and terror. My children did not have to worry about the practical lessons of mass murder or the direct meaning of the *Kinot* or of the terror of hiding in misery. But where else will scholars and students learn about the specific nature of what children were taught or taught themselves during the Holocaust ? Each of those «lessons» is specific, unique, of course, yet sharing common attributes : fear or terror which has lingered somewhere in the adult ; bewilderment about the rationale behind such education, yet a perfect erudition by rote ; and silence during and after the experience. Raul Hilberg's advice to prospective Holocaust researchers at a conference in 1996 was simply : «turn the pages.» He meant turn every one, every page of every document. There is no equivalent advice for oral history. Retrieving the «full story» seems impossible. We simply cannot get every memory, every association, every story, every word, every deep meaning. That hinders our own education or understanding.

If we cannot hope to «understand» the horrors that befell Jewish children and adults during the Holocaust, we can know about them and place them in historical context. And I think we can know of the sort of education I have described here - unpleasant and painful - only through the oral histories, one at a time, hyper-attentively listening and trying to hear what is not said as well as what is spoken.

ALBERTA GOTTHARDT STRAGE

Founding Chairman

British Video Archive for Holocaust

Testimonies - Great Britain

The Utilisation of Audio-Visual Testimonies by Holocaust Survivors for Educational Purposes at Primary, Secondary, and Tertiary Levels in England.

It is with great disappointment I have discovered that in England there is currently no use made of audio-visual testimonies in the teaching of the Holocaust.

After a series of discussions with the leading institutions in England involved in training teachers to be competent in teaching courses on the Holocaust as an integral part of a national core curriculum, I am dismayed to learn that there is virtually no inclusion of audio visual testimonies in their programmes.

This paper will discuss :

- Reasons audio-visual testimonies of survivors are not used today in educational programmes.
- Potential areas of utilisation for audio-visual testimony.

- Pedagogical issues and concerns with audio-visual testimony for educational use.

- Future impact of audio-visual testimony.

Reasons Audio-Visual Testimonies Of Survivors Are Not Used Today in Educational Programmes.

First and foremost, the creators of the educational packs which have been sent to the majority of schools throughout England, together with the organisers of the educational seminars for the training of teachers, have arranged to utilise the resource of the survivors themselves in the classroom. Therefore at present they have not needed to incorporate their audio-visual testimonies into the programme.

Secondly, in England the introduction of educational programmes at the primary level is virtually non-existent.

Thirdly, the use of audio-visual testimonies at the tertiary level for research has not been utilised in preference to the written or audio testimonies.

Fourthly, problems of physical accessibility and lack of knowledge of their existence negate the efficient use of the audio-visual testimony. A description of the methods of recording, preserving and retrieving the testimonies of the British Video Archive of Holocaust Testimonies [BVAHT] will illustrate the problem.

At the request of the Fortunoff Video Library at Yale University, the British Video Archive of Holocaust Testimonies was created. All of the testimonies, both the preservation masters and duplicating tapes, are permanently stored under optimum temperature controlled conditions at the National Sound Archive of the British Library under the supervision of the curator Robert Perks. A duplicate set of permanent masters and duplicating tapes is simultaneously kept at the Fortunoff Library at Yale University under similar conditions. A complete listing of the testimonies is kept together with the tapes. However, there is no bibliographic database similar to the Research Libraries Information Network in the United States at the present which includes the testimonies recorded by the BVAHT. In theory intellectual access should be available anywhere in the world including England from the cataloguing of the testimonies at the Yale Library. In practice this is usually not requested. According to Rob Perks during the years the BVAHT has been under his jurisdiction, little to no requests for viewing have been received.

If access is desired, a strict protocol established by the British Library must be followed. Similarly to the Yale Library system,

permission to view is not permission to publish. A dual copyright system involving both the BVAHT and Yale University is in operation. Although our primary interest was to protect the rights of the survivor, most survivors have granted access to their tapes for educational purposes. Perhaps now is the time to review the situation to make both physical and intellectual access less cumbersome.

Potential Areas Of Utilisation For Audio-Visual Testimonies

According to Trudy Gold, who is the Director of Educational Programmes at the Spiro Institute, Janice Lopatkin, Director of the Holocaust Educational Trust [HET], and Paula Kitching, Director of Education and Training at HET, the potential for utilisation of the audio visual testimonies is enormous.

Oral testimonies have effective uses in museums, as background to photographic exhibitions, as complementary to physical artefacts on display, to enhance historical information, to enhance educational programmes for the blind, etc. Yet as Trudy Gold believes as a result of her experiences with the English school system, audio-visual presentation is the medium of our age. In all facets of life, we are continually bombarded by the audio-visual image in television, in the cinema, in documentaries.

The introduction of audio vision to oral testimony can be compared to the introduction of «talkies» into the era of silent films. Similarly, as silent film is being kept for posterity, so too must the sound testimonies be preserved and utilised where appropriate. However, for educational purposes the most effective teaching method certainly will involve the use of audio-visual testimony.

Undoubtedly the presence of a survivor in both a teacher training seminar and the classroom itself is the most impressive

method of transmitting the experience from a statistical comprehensive study into the individualisation and particularity of the human traumas of the Holocaust. However, as we are all extremely aware, time is running out. The survivor community is diminishing year by year. Soon there will be no survivors left to visit schools, speak, reply to questions, impart their unique experience, and provide the essential human elements of the Holocaust experience. Therefore, the audio-visual testimonies will become increasingly significant for educational purposes.

In the near future the only means of complementing the curriculum by personalising and individualising the experience will be only by the utilisation of survivor testimonies. It is revealing to note that although the only existing educational pack prepared for teaching the Holocaust at present does not utilise audio-visual testimonies, there is no doubt that future packs will certainly contain sources based on the audio-visual testimonies from available archives.

The Spiro Institute specialises in teaching the teachers who then return to their schools and teach other teachers and students. The teacher training courses include local education seminars and INSET courses, as it is called, as the course is then inset into the core curriculum. The Spiro Institute, which is the leading forum for training teachers involved in teaching the Holocaust, has already expressed the need to develop a series of five to ten twenty minute films. As the average class session is of 40-45 minutes in length, and five minutes is required for settling in at the beginning and an additional five minutes for concluding the session, ten minutes for questions, the optimum time for a film on a particular topic, such as pre-war life, hidden children, kinder transport, ghetto life, camps, liberation, children, resistance, etc., seems to be twenty minutes. These films could be either newly cre-

ated testimonies from survivors alive today who have not already testimonies made from cutting and clipping from original testimonies, such as those in the BVAHT.

At present the national core curriculum in England has incorporated the study of the Holocaust into its syllabus. Ninety per cent of the courses on the Holocaust are taught under the heading of history. In the GCSE syllabus there is an option under theology of major religions which include Judaism. Each of these areas of the curriculum could benefit from the introduction of audio-visual testimony.

Paula Kitching has commented that from her experience she believes that the use of audio-visual documents is more effective with students of low academic abilities. These students seem to be more attuned to the emotional and psychological aspects of the survivor's experience perhaps because of their own particular emotional or special needs. Therefore, audio-visual source material appears to be less threatening than the written word to someone whose literary skills are limited. Consequently, the use of audio-visual testimonies will become an excellent way of learning for the less academically endowed students.

Judith Hassan, the Director of Services for Holocaust Survivors, refugees and their families based at Shalvata, the therapy centre of Jewish Care in London, and the founder of the Holocaust Survival Centre, has initiated the use of testimony as a means of successful therapy for survivors of the Holocaust who have been unable to be treated successfully by other services in the past.

A potential further area of utilisation hopefully will be the incorporation of audio-visual testimony in the permanent Exhibition dedicated to the Holocaust soon to be inaugurated at the Imperial War Museum [IWM] in London. Although no final decisions

have been made at this time by the authorities of the IWM, initial discussions have indicated a desire to include testimonies. Whether sound or audio-visual testimonies will be included is yet to be decided. The hope of those involved with audio-visual recording is that the decision will be made to incorporate audio-visual testimony in the manner utilised by the U.S. Holocaust Museum in Washington, D.C.

Another area of utilisation of audio-visual testimonies could be incorporated into the operation of the Holocaust Educational Trust [HET]. The HET is the organisation which has retained all the background papers in relation to the original recordings of the British Video Archive of Holocaust Testimony. Therefore, all the information from the pre-interview questionnaire, the written material as annotated by the scribe during the actual recording of the audio-visual testimony, and any other background information concerning the survivor, the signed copyright forms, etc. are all kept in the offices of the HET in central London. A comprehensive database incorporating all the information stored at the HET would be useful for facilitating access to the BVAHT collection. Plans to create a comprehensive database are currently being developed.

Additional future areas of utilisation of audio-visual testimonies for further educational purposes might include :

- Formal insertion into the core curriculum courses when there are few or no more survivors to lend their physical presence ;
- Future documentary films ;
- Inclusion in future commercial undertakings, such as Schindler's List ;
- Research on the impact of the Holocaust on second and third generations ;
- Introduction into teacher training courses ;

- Creation of a world-wide database of all audio-visual testimonies ;
- CD ROM formats ;
- World Wide Web pages.

Therefore, although audio-visual testimonies have not yet been utilised for educational purposes in England, the prospect for the future is most promising. It is anticipated that when there are few or no survivors left it will become imperative to use audio-visual testimony to fill the gap. As an educational tool there is no doubt that the visual images give significant impact and bring alive the experience in a manner in which audio tapes cannot.

Pedagogical Issues And Concerns With Audio-Visual Testimonies For Educational Utilisation

We must now rigorously examine the issues which must be addressed in order to organise the multifaceted, complex and exceedingly difficult material which presents itself in the audio-visual testimonies in order to create a meaningful pedagogical contribution.

Stephen Smith, the Founding Director of Beth Shalom, the Holocaust Memorial Centre in Nottingham, England, believes audio-visual testimony enhances educational programs significantly... However, he has exceedingly serious concerns about the manner in which testimony could be employed with negative effect to the cause of educators. He believes that «memory can soon become a myth, if the rigours of historical analysis, the development of sound pedagogical principles and an assessment of expectations among the survivor community and the teaching fraternity are not applied.» He is also quite justifiably concerned with the fact that «one does not know what has not been told.» As he has postulated wisely, the exact nature of educational enrichment must be determined in

the future in conjunction with the survivor, the teacher and the student population.

Paula Kitching is concerned with educators being able to distinguish and evaluate certain aspects of the survivors' testimony from what is regarded as present historical truth. For example, how does one deal with a statement of a survivor that does not seem to reflect historical fact? Could this be a memory failure after fifty or more years? Could it be an aberration or exception to accepted knowledge? How should an educator make use of this material? How should one evaluate particular aspects of the testimonies that deviate from the norm? What is truth? Is truth perhaps relative? If so, are there no absolute truths?

The most difficult aspect of the development of the Holocaust educational process is that the event itself tends to break down the normal categories of understanding. Rarely have victims of a campaign been able to document their experiences in an intelligent and learned manner. Usually accounts are written by the victors. In the United States twenty years ago a study demonstrated that virtually no reference to the experience of the survivors was included in textbooks. Perhaps the inclusion of audio-visual testimony in a modest, albeit direct and passionate way, will offer an insight of understanding into what is not able to be understood.

An assessment study of four secondary schools in the United States whose Holocaust educational programmes were considered outstanding highlighted the situation in which the facts, statistics and description can lose their human dimensions. In this case the audio-visual testimony can allow the student to identify with a human being who actually lived through the trauma, horror, fears, anger, depression, sense of desperation and loss. History often distorts the truth. An audio-visual testimon-

ny by a victim who is a survivor of the twentieth century's most horrific event adds an element of perception that would otherwise be lacking.

It seems if one describes Auschwitz with statistics, we as humans have difficulty in relating or dealing with the experience. However, if the audio-visual testimony personalises and individualises the event, the student and teacher is to some degree able to internalise the horror.

However, we must be acutely aware that the survivors' testimony is not only limited by the survivors' partial view of what happened, but often the testimony can be biased or subjected by their own perceived guilt. Professor Yehuda Bauer noted in *The Holocaust In Historical Perspective* his concern that the Holocaust might be placed on a pedestal and then be declared so unique as to be beyond comprehension. Perhaps the presence of audio-visual testimony can in some manner enhance comprehension of what is in the first instance utterly incomprehensible.

Yet subjectivity of testimony has its limits. Therefore in order to deal objectively one study proposed paradoxically one has to incorporate powerful subjective effects and responses needed from both teachers and students which are often elicited from the audio-visual testimony.

One author of an assessment report on Holocaust education again in the United States believes that a goal in Holocaust education should be to achieve empathy in the student. Thus, if a testimony can enable students and teacher to enter that world however briefly and to be emotionally and intellectually shattered by entering that world, that is a fundamental achievement to be desired.

A problem with which the world may have to wrestle in the future will be the prob-

lem of manipulating testimony. Paula Kitching warns that the deniers of the Holocaust will be awaiting the time when there are no human survivors to contest their point of view. How easy or possible will it then be for a revisionist, for example, to access statements from various audio-visual testimonies, create a case for his point of view, and when challenged on the veracity of his statement, simply point to the source of the testimony to state that one can clearly see the information was gleaned from the audio-visual testimony ?

It is important to note the survival of the person giving testimony is relative to many other factors. The testimony often examines the guilt, frustration, and fears of the survival experience fifty or more years after the event. On one occasion the survivor chose to leave her testimony as the only inheritance she was able to leave her beloved daughter, and on the condition the testimony was not to be revealed until after her own death. The testimony became the daughter's most treasured possession, and permitted her a perspective into her mother's life which only became apparent after her death. The audio-visual testimony becomes a link from the past through the present that extends continually into the future. The testimony becomes a mode of passage to ever widening circles of non-witnesses. The education of second, third and subsequent generations becomes possible with the viewing of the audio-visual testimony long after the survivor has ceased to exist.

Another assessor of the American experience of teaching the Holocaust believes that audio-visual testimony is only partly concerned with the past. It has much to do with the present and how one lives one's life in the future. The audio visual testimony then becomes a reminder of how to remain human under conditions of incom-

parable oppression, and it underscores the vulnerability of the human condition.

In some classroom situations in the United States some students were able to direct and focus their feelings into creative and meaningful experiences. Some students were able to generalise from a specific historical situation of the Holocaust to their own lives and contemporary events. Some began to question authority of teachers, parents, and their peers. Some students thought that they had become more aware of the moral implications for personal decisions and thoughts about «what would I have done in similar situations ? Some felt the study of the Holocaust served as an aid to Christian-Jewish dialogue and led to the breakdown of barrier.

Another educator commented that if the Holocaust is taught as the ultimate climax of a gradual process of dehumanisation, then an audio-visual testimony is able to provide the proof of the ultimate failure of the process. The actual photograph of the face, together with the stream of thought, the reflections and perspectives of a human being who managed to overcome the process and survived is a most powerful and effective teaching mechanism.

Future Impact of Audio Visual Testimony

A professional educator once commented that approximately three-quarters of the world's population have been born since the end of World War II. As time goes on, naturally this percentage will enlarge. From whom and what will they learn of the Holocaust ? The archives of the audio-visual collections may be crucial in providing a personal perspective once the survivors no longer exist or are unavailable for participation in school programmes.

It becomes apparent that audio-visual testimony is fundamental to teaching the

Holocaust. One author of the American assessment study stated that no other teaching can compare in insight to hearing from someone who lived through the experience being studied.

Survivors who have already given testimony are now concerned with what has been done with their testimony. From a reluctance to bear witness has developed a fervent desire to participate in the education of the future from their experiences in the past and their limited time in the present. Although the original goal in requesting testimony was to create an archive, which has and is being done, there is a sense of urgency that the testimonies should be used for significant educational purposes.

It is interesting to reflect that our first histories of ancient civilisations were in the oral tradition. Perhaps now is the time to grant audio-visual testimonies their rightful place within the educational programmes on teaching the Holocaust in the public and private schools of England. May we have the wisdom, integrity and professionalism to create significant educational programs from the world wide audio-visual archives to ensure the development of meaningful study of the Holocaust.

This will be the challenge for the millennium.

BIBLIOGRAPHY

Methodology in the Academic Teaching of the Holocaust, edited by Zev GARBER with Alan BERGER and Richard LIEBOWITZ, Studies in Judaism, University Press of America, Lanham, New York, London, 1988.

The Treatment of the Holocaust in U.S. History Textbooks, Glenn S. PATE, prescribed at the 2nd National Invitational Conference on «Teaching about the Nazi Holocaust and Genocide», Virginia, October 8, 1979.

American Youth and the Holocaust. A Study of 4 Major Curricula, Anti-Defamation League of B'nai B'rith, 1988.

MANETTE MARTIN-CHAUFFIER

Présidente de la Commission Audiovisuelle

Fondation pour la Mémoire de la Déportation,

Paris - France

Déportés de Dieu

L'une est juive. Le second, fervent catholique. Le troisième, protestant, deviendra pasteur à son retour de déportation.

Vous allez lire ici leurs trois témoignages : ils attestent tous une foi absolue, lumineuse, sublime. A la limite du mysticisme.

Tous sont convaincus que c'est leur foi qui les a sauvés. Que Dieu lui-même qui leur a envoyé cette épreuve qu'ils devaient, de ce fait, accepter sans révolte et même - le cas extrême - trouver justifiée, est aussi celui qui les a épargnés : leur destin n'était pas dans les mains des S.S. mais dans celles de leur Dieu...

On imagine la force morale qu'une conviction aussi solide donnait à ceux qui, dans les circonstances horribles que l'on connaît, avaient la chance de la posséder.

Premier témoignage

Edith Davidovici

Née en 1925. Fille d'un professeur de Talmud à la Synagogue de la rue Cadet et d'une mère brodeuse.

Après la défaite, se replie d'abord à Vichy où elle se marie puis à Lyon. La milice vient chercher toute la famille et l'emmène à la Gestapo. Montluc. Drancy.

Elle n'a pas 20 ans. Un orchestre qui joue des valse de Vienne les accueille à Auschwitz. Au bout de cinq mois, elle comprend qu'elle est enceinte. Arrive à le dissimuler et accouche le jour de Noël, à 6 heures du matin, d'un garçon de 4 kilos que la gynécologue roumaine qui l'a aidée tue. Elle repart travailler aussitôt. Ravensbrück.

Neustadt. Retour par la Belgique. Elle retrouve ses parents à Paris. Son mari ne revient pas.

En 1947, elle se remarie avec un déporté comme elle. Ils ont cinq enfants et vingt-cinq petits enfants. Trois arrière-petits-enfants.

Voici ce qui dans les paroles d'Edith Davidovici témoigne de sa foi :

«A Auschwitz, nous sommes désignées ma belle-soeur et moi pour un Kommando qui faisait, avec des pelles et des pioches, les routes. En allant au travail, nous avons vu dans un trou des objets religieux juifs visiblement abandonnés par ceux qui étaient passés à la chambre à gaz. Mon père m'enseignait à la synagogue. Je connaissais quelques prières par coeur. Nous avons une vie d'animal de travail, de bête de somme.

Le fait de ne pas manger 'cascher' me perturbait. Ça me dégouttait mais je mangeais quand même. Une jeune Hongroise jeûnait le lundi et le jeudi, les jours où l'on lit la Thora.

En trois mois, elle était devenue 'musulmane'. Nous aussi on a perdu quinze kilos. Je dis à ma belle-soeur : 'il faut faire quelque chose. Vendredi nous allumerons une bougie de Sabbat. Moralement ça nous fera tellement de bien que physiquement ça ira mieux aussi.'

Je sentais que pour le moral c'était nécessaire, on était avilies. Il fallait nous sortir de cette fange.

Alors nous décidons d'échanger du pain contre une bougie. Je me rends au block des Allemandes. Je parlais allemand. Je marchande et j'obtiens une bougie contre une tranche de pain.

Je reviens. Je serrais ma bougie dans ma main de toutes mes forces : c'est pour nous, un symbole de sainteté. Je l'ai cachée

sur mon ventre. Je la vois encore aujourd'hui. Nous l'avons coupée en deux.

Le vendredi nous n'avons pas senti la faim comme les autres jours. Moralement nous étions fortifiées.

Espoir toute la journée. J'en ai encore des frissons. Après l'appel très court ce jour là, nous allumons notre bougie sur le poêle des kapos et nous montons sur nos 'Koyas'.

J'entendais les chants de mon père au moment des repas. Je voyais ma mère allumer les bougies. C'était sublime. Nous commençons à faire nos prières. Plusieurs femmes sont venues autour de nous. Elles disent 'eh oui ! Ma grand-mère le faisait'.

Les bougies se sont éteintes. Nous nous sommes endormies. Nous n'avions pas faim.»

* * *

«Au cinquième mois, j'ai compris que j'étais enceinte. Un jour nous devons passer nues devant un docteur S.S. C'était le soir de Yom Kippour. Ma belle-soeur et moi nous avons jeûné, prié.

Nous attendons dans un block, nues. Le médecin S.S., un gros jovial, arrive.

J'étais tellement impliquée dans mes prières que j'entendais la voix de mon père. Je demande à Dieu de me sauver. Je n'avais pas peur. Le médecin me dit : 'mais tu es enceinte toi. Regarde ton ventre.' Je réponds : 'non, mais ici je gonfle.' 'Si tu es enceinte, dis-le, car tu auras la belle vie : du pain blanc, de la confiture.' Je nie toujours.

'Bien. Puisque tu es sûre de n'être pas enceinte, passe.'

Ma belle-soeur et moi sommes passées.

Le miracle de Yom Kippour s'était produit.»

* * *

«Nous arrivons à Neustadt.

Un jour, affamée, j'essaie de reprendre une timbale de soupe. Un kapo me donne des coups de trique.

Je perds connaissance une journée entière. On a cru que j'étais morte.

A mon réveil, il n'y avait plus personne dans le block. Je me lève en chancelant. Je vois au loin un attroupement devant un baraquement. Je m'y dirige en ramassant mes forces. Je suis faible. Je tombe. Tout le monde m'a marché dessus. C'est la fin. Je me protège la figure, par coquetterie. On m'écrase. C'était un block de ravitaillement et nous n'étions plus des hommes.

Je fais la prière de la fin de la vie *Ecoule, Israël*. Je m'accroche alors au pantalon d'un homme et grâce à ça je me retrouve debout. Sauvée.»

* * *

«Nous vivions dans l'angoisse. Chaque seconde, nous devons faire attention de rester en vie. On vivait en vase clos. Ce qui m'a retenu de me jeter sur les barbelés, c'est ma croyance en Dieu. Il était caché mais je savais qu'il était là. C'était ancré en moi et c'est ça qui m'a retenu.

C'est la foi qui nous a sauvées. Il n'y a que ça. Rien d'autre. Je n'en pouvais plus. Je pesais 25 kilos. Et puis je pensais à Dieu et je retrouvais mes forces. Il fallait croire que Dieu allait nous sauver. Il n'y avait pas d'autre solution.»

«Une fois rentrée je me suis demandé pourquoi j'avais perdu mon enfant, pourquoi j'avais été désignée, pourquoi j'avais été choisie.

Un rabbin me dit : 'Dieu vous a désignée car il savait que vous reviendriez pour témoigner.'

J'ai compris le message. Les Juifs ont toujours eu des malheurs.

Il y a une haine et une jalousie entre les gens. Dès que ça va bien, il y a de la haine. Il a fallu ce malheur pour remettre les gens en place autant dans la religion que dans la morale.

A chaque épreuve que Dieu nous donne, il faut se remettre en question et surmonter l'épreuve. Il faut être religieux. Avoir la foi. Nos malheurs sont dus à nos fautes. Le plus grand péché, c'est la médisance : celui qui parle, celui qui écoute, c'est parer.

La médisance c'est ça qui a fait les malheurs des Juifs. Vous connaissez l'histoire de Rabbi Aguiva. Il avait 24.000 étudiants, très jaloux, très envieux. Dieu a envoyé un fléau. Et les 24.000 étudiants sont morts.

Le manque de compréhension entre les gens fait beaucoup de tort. Et c'est pour ça que nous, les Juifs, on a eu tous ces malheurs.»

Deuxième témoignage *Monsieur André Rogerie*

Il est né dans la nuit de Noël 1921. Son père meurt des suites de la Grande Guerre. Famille catholique, bourgeoise, sans fortune. Sa mère, admirable, élève difficilement ses cinq enfants. Patriote élevé dans la méfiance de l'Allemagne. Son frère aîné engagé à 18 ans est tué sur le front. Désespéré par la défaite.

Pensionnaire au lycée St-Louis pour préparer Saint-Cyr. Scandalisé par le port de l'étoile jaune. S'engage dans la résistance et cherche à rejoindre Londres ou l'Afrique du Nord. Arrêté à la frontière espagnole. Citadelle de Bayonne, puis Bordeaux, Compiègne. Départ pour l'Allemagne le 4 octobre 1943. Buchenwald puis un périple infernal : Dora, Maidanek, Auschwitz

Birkenau où il est tatoué, Nordhausen puis à nouveau Dora et Harzungen.

A son retour entre à Saint-Cyr. Choisit l'arme du génie. Premier poste : Koblenz en occupation. Indochine. Revient en France. Termine sa vie professionnelle comme général.

Voici, extraits de son témoignage, les passages dictés par sa foi.

DORA

«Je suis blessé par une poutre à l'orteil. Etant condamné quelques jours à ne pas bouger, je reste à garder les affaires des autres. Un ami séminariste me prête l'Évangile qu'il avait par miracle sauvé. Il me le prêtait quand il allait au travail et je lisais l'Évangile caché derrière une poutre pour me soutenir le moral. J'avais reçu une éducation catholique. L'exemple de ma mère m'avait conforté dans ma foi en Dieu. J'acceptais ce qui m'arrivait.

Un camarade meurt de pneumonie.

Mort d'un deuxième camarade.

Le camarade Bourgogne qui sert d'interprète va à l'infirmerie. Il y meurt. Du groupe des 5 de décembre nous restions 2.

Ma foi en Dieu m'aidait à accepter. Je priais tout le temps. Je fais un vœu - comme on en faisait à cette époque - j'ai dit à la Sainte Vierge 'si je rentre j'irai à Lourdes.' J'avais profondément la foi. Et cette foi en Dieu, ces prières que je faisais sans arrêt, m'ont été d'un continuel secours, m'ont permis d'accepter, de ne pas me révolter.»

MAÏDANEK

«Tous les gens venus de Dora étaient dans ce block pour mourir. On ne sortait pas. Il n'y avait pas d'appel. C'était un block où l'on attendait de mourir : la mort à tous les instants. J'étais avec un jeune brestois,

Galland, qui pleurait beaucoup. Un Français mourant, Aubert, me dit 'tu iras embrasser mon petit neveu.' Je lui réponds : 'est-ce que tu crois en Dieu. Tu penses à l'éternité.' 'Oui, autrefois' me répond-il. 'On va faire une prière ensemble.' Et il est mort.

AUSCHWITZ-BIRKENAU

«Dans mon block, il y avait un prêtre, l'abbé Rozet. La nuit de Noël 1944, c'était le soir de l'anniversaire de mes 23 ans. Nous avons fait des crêpes et joué au bridge. A Auschwitz ! Le 7 janvier 45, nous apprenons l'évacuation du camp devant l'avancée russe. Destination inconnue. Alors je suis allé trouver l'abbé Rozet et je lui ai dit : 'L'abbé donnez-moi l'absolution.' Et dans l'entrée du block 4, le brave abbé me donne l'absolution. Nous ne nous sommes jamais revus et le départ à pied des 1.000 premiers déportés dont j'étais a eu lieu.»

HARZUNGEN

«Quand j'avais quitté Auschwitz, l'abbé Rozet m'avait donné l'absolution : nous allions peut-être mourir. A Harzungen un camarade, Jean de Semaison, me dit : 'je connais un prêtre dans le camp. Si tu veux je t'apporte une hostie et tu pourras communier.' Le jour de Pâques, le premier avril cette année là, il m'apporte dans un papier une hostie grosse comme une tête d'épingle qu'il me donne. J'avais perdu mes lunettes et je l'ai laissée tomber, ma petite hostie ! Il m'en redonne une autre. Ça n'était pas très catholique mais je pense que, dans ces circonstances, Dieu permet des accommodements et c'est ainsi que j'ai communié tout seul le jour de Pâques 1945.

Contrairement à Dachau, il était interdit de pratiquer une religion quelle qu'elle soit. C'était impensable dans les camps

où je suis passé. Et si l'on avait appris qu'un prêtre distribuait des hosties, il aurait été certainement pendu et ceux qui avaient reçu l'hostie aussi.

Il y a une chose que les Allemands ne nous ont jamais pris, c'est l'esprit. Nous sommes restés fidèles et droits dans l'adversité.»

Troisième témoignage *Aimé Bonifas*

Né en 1920 en Algérie. Orphelin de mère, il est élevé par ses tantes à Nîmes. Très sensible à la guerre d'Espagne. Scandalisé par le statut des Juifs. Fait son droit. S'engage dans *l'Union Chrétienne des Jeunes Gens*, entre à l'École Nationale Des Cadres d'Uriage. Réfractaire au S.T.O., commence des études de théologie. Tente de rejoindre les Forces Françaises Libres par l'Espagne. Arrêté le 16 juillet 1943. Compiègne, Buchenwald, différents kommandos - Laura, Wieda, Osterhagen, puis Ellrich. Témoin du drame de la grange de Gardelegen.

Il rentre conforté dans sa vocation de pasteur. De 1956 à 1968, pasteur de l'Église Réformée de Pau, puis de Perpignan. Revient à Nîmes en 1974.

A son retour de déportation, écrit ses souvenirs sur des cahiers. Depuis la fin de la guerre, il retourne régulièrement en R.D.A : vingt fois.

Voici l'histoire survenue à Laura qu'il raconte et qui témoigne de la profondeur de sa foi :

«Nous apprenons l'attentat contre Hitler du 20 juillet qui rend l'atmosphère nerveuse : les soutiens du régime s'inquiètent.

Un Luxembourgeois fait quelques réflexions qui déplaisent. Il nous dit le soir en rentrant de son kommando : 'ils m'ont pris en grippe.' On a essayé de lui

remonter le moral. Ils l'ont tué le lendemain à coups de crosse et de bâton.

Cela sentait mauvais, très mauvais pour nous les Français. En août, un petit Russe, très habile, vient voler le groupe des huit camarades français que nous formions. Il nous pique les petites réserves que nous avions mises de côté. C'était un petit Russe ukrainien qui servait à la pédérastie des kapos.

Nous l'avons attrapé et un peu battu, encouragés à l'action par un kapo. Nous allons visiter sa paillasse sous laquelle nous trouvons les provisions qu'il nous avait volées.

Pour se venger, il monte de toutes pièces une histoire contre les Français : qu'en fait, en fouillant nos matelas, il avait trouvé des couteaux. Nous accumulions des armes pour nous révolter. Un soir, appel. Nous, les huit, on est condamnés à recevoir chacun dix coups de schlague. Les fesses à l'air, penché sur un tabouret. Ce n'est pas agréable. Je n'ai rien dit jusqu'à dix. Mais, mon copain chargé d'exécuter la punition est jugé trop doux. Le kapo le remplace et me donne cinq coups formidables. J'arrive à ne pas hurler. Brisé de fatigue. Les sept autres y passent.

Mais, en fait, ce n'était que le hors d'œuvre car nous étions - ce que nous ignorions - condamnés au 'travail de punition.' Chacun de nous devait charrier un énorme tronc d'arbre de l'endroit où il était entreposé dans le camp jusqu'à la scierie. 'Chaque homme, un tronc.' Et après un premier trajet, sans les coups de schlague, il fallait recommencer. Nous avons fait chacun quatre aller-retour avec l'énergie du désespoir. Puis - dernière partie de la punition - nous avons été enfermés dans la scierie pour scier ce bois jusqu'à la nuit.

En fait, nous avons appris que les Russes avaient, pour venger le petit Russe, déci-

dé de nous faire un mauvais sort. Ils avaient l'intention de nous attendre à la sortie de la scierie pour nous tuer à coups de pic.

Nous avons commencé à scier, brisés de douleur et de désespoir : mourir sous la haine des autres, cela nie le sens de la vie. C'est épouvantable. Angoisse terrible.

Le temps passe et tout à coup, dans une espèce de conscience due à ma seule foi, j'ai réalisé que je n'étais pas le seul maître de mon destin. Je me suis mis à prier à haute voix : 'Seigneur que ta volonté soit faite !'

Un camarade catholique s'associe à moi. Les six autres suivent. Et brusquement, nous étions tous apaisés. Nous pouvions voir venir cette mort horrible sans crainte. Une grande sérénité nous était à tous accordée.

Et puis la porte s'est ouverte. Le kapo a dit : 'vous pouvez regagner votre block.'

Personne ne nous attendait dehors.

Nos camarades avaient eu la bonté de nous garder la soupe.

Et moi, dois-je crier au miracle ?»

LORETTA WALZ

*Regisseurin und Begründerin des Projekts
«Widerstand leben- Frauenbiografien» -
Deutschland*

Von Kaninchen zu Königinnen

Die medizinischen Versuche an polnischen Frauen in Ravensbrück am Beispiel von drei Polinnen

Vorbemerkung

Das Projekt «Widerstand leben - Frauenbiografien» wurde 1979 gegründet. Seitdem wurden über 70 lebensgeschichtliche Videointerviews mit Überlebenden der drei Frauenkonzentrationslager Moringen, Lichtenburg und Ravensbrück aufgezeichnet.

Bevor 1993 die ersten Interviews mit polnischen Frauen aufgenommen werden konnten, die Opfer der medizinischen Experimente in Ravensbrück geworden waren, war in fast allen Interviews mit Ravensbrückerinnen die Rede von den sogenannten «Versuchskaninchen». Die meisten Interviewpartnerinnen antworteten auf die Frage, was für sie die schlimmste Erinnerung an Ravensbrück

wäre, daß dies die medizinischen Versuche an den Polinnen sei.

Neben dem Hunger, Krankheiten und der völligen Entmenschlichung im Lager zeigte sich für die Frauen gerade in diesen Experimenten die ganze Brutalität des faschistischen Systems: Der direkte Angriff auf den Körper der Frauen, gegen ihren Willen und zum Nutzen der Pharmaindustrie und der deutschen Offiziere. Dies war für alle ein furchtbares Erlebnis. Doch die Experimente zur Erforschung der entzündungshemmenden Sulfonamide waren nicht die einzigen Versuche mit Häftlingen. In fast allen KZ's gab es Versuchsreihen und auch in Ravensbrück weitere Experimente von Sterilisationsmethoden bis hin zu Möglichkeiten neuer Geburtsmethoden.

Meinen Interviewpartnerinnen ist es zu verdanken, daß Einzelheiten über die Versuche in Ravensbrück nicht in Vergessenheit geraten. Daß sie bereit waren, über das Furchtbarste zu sprechen, das sie je erlebt haben, ist ganz besonders bemerkenswert. Ich möchte den Frauen an dieser Stelle dafür danken.

Die Interviewpartnerinnen

Stanislawa Bafia wurde 1924 geboren. Nach dem Tod ihrer Mutter zieht sie zu ihrem Onkel nach Zamosc. Bei Kriegsbeginn, 1939, besucht sie das Gymnasium.

Maria Plater-Skassa, geboren 1913 in Warschau. Ihre Eltern trennten sich zwei Jahre nach ihrer Geburt. Maria bleibt bei ihrer Mutter und studiert Pharmazie. Zum Zeitpunkt des deutschen Einmarsches in Polen arbeitet sie als Leiterin eines Labors in der Nähe von Brest.

Wladyslawa Marczewska ist 1910 im östlichen Teil Kleinpolens geboren. In Lublin hat sie 1938 ihr Jurastudium beendet und im gleichen Jahr Stanislaw Marczewski geheiratet.

Vorgeschichte

Weil nach der deutschen Besetzung Polens nur noch deutsche Kultur und Sprache erlaubt waren, hält der Onkel von Stanislaw Bafia in seiner Pfarrei geheime Lernzirkel ab, in denen verbotene polnische Schriften gelesen und diskutiert wurden.

Stanislawa erinnert sich :

«Diese geheimen Schulungen waren verboten. Darauf stand die Todesstrafe. Man durfte kein Radio hören. Den Radioempfänger mußte man abgeben. Alle

Cafés waren den Deutschen vorbehalten. Die weiterführenden Schulen wurden geschlossen, Kinos und Theater zuge-macht»¹.

Anfang 1941 wollte die Gestapo Stanislawas Onkel verhaften ; er war nicht Zuhause und so nahmen sie die 16jährige Stanislawa mit.

Auch der Onkel und der Cousin von Maria arbeiteten in einer polnischen Untergrundbewegung im Kreis Terespol.

«Sie überzeugten mich, daß ich mitmachen sollte. Übrigens brauchten sie nicht viel zu reden, um mich zu überzeugen. Erzogen war ich sehr im patriotischen Sinne. Es quälte mich, daß ich nichts tue. Ich freute mich sehr darauf und legte einen Schwur ab. Also wurde ich Verbindungs-frau - Kurier.»

Am 12. Juni 1941 wurde Maria verhaftet.

Fast zur selben Zeit wird auch Wladyslawa in ihrer Wohnung verhaftet : Ihr Mann wurde gesucht und da er nicht Zuhause war, kam sie in Gestapohaft.

In den Gestapokellern von Zamosc und im Schloß von Lublin - dem damaligen Gestapogefängnis - wurden die Frauen grausam gefoltert. In Verhören sollten sie Namen nennen und den Aufenthalt ihrer Familie verraten. Diese Behandlung war Teil des nationalsozialistischen Programms der deutschen Besiedelung von Ostpolen : Die polnische Intelligenz sollte ausgerottet werden.

Nach mehreren Monaten in der Gestapohaft wurden die Frauen nach Deutschland deportiert. Hier sollten sie für ein Jahr Zwangsarbeit in den Rüstungsbetrieben leisten und anschließend erschossen werden.

¹ Alle Zitate sind aus Interviews von Loretta Walz mit Stanislaw Bafia, Maria Plater und Wladyslawa Marczewska entnommen, die im Juli 1993 in Warschau aufgezeichnet wurden. Die Interviewreihe wurde gefördert vom Ministerium für Arbeit, Soziales, Gesundheit und Frauen des Landes Brandenburg. Die Interviews wurden von Krystyna Usarek und Inge Gerlinghoff übersetzt.

Ankunft in Ravensbrück

Stanislawa erzählt :

«Und im September, am 20. oder 22. September 1941 kam ich mit einem Sondertransport nach Ravensbrück.»

Wladyslawa erinnert sich an ihren Transport ins Lager :

«Wir freuten uns fast schon darauf, weil Gefängnis und Gestapo schrecklich waren. Wir glaubten, daß es im Lager besser sein muß. Wir dachten, es könnte gar nicht schlimmer werden. Wir sollten nach Ravensbrück geschickt werden. Wir waren zufrieden, daß es kein Lager in Polen ist, denn wir glaubten damals, daß die Lager in Polen schlimmer sind als die in Deutschland. Zum Beispiel Auschwitz, ich glaube dort hätte ich nicht überlebt.»

Maria wußte :

«Nach einem Jahr sollten wir erschossen werden. In diesem Jahr sollten wir schwer arbeiten. Wir waren in den Baracken und haben schwer gearbeitet. Zum Beispiel sollten wir Steine mit einem Wagen transportieren, große Steinblöcke, Felsblöcke oder Kies auf den Wagen packen und dann ziehen.»

Dennoch fanden die drei Frauen das Lager relativ erträglich, weil es keine Verhöre und keine Folter mehr gab.

«Das dauerte aber nicht lange, nicht mal ein Jahr. Später hat man das Stroh in den Matratzen nicht mehr gewechselt, Bettwäsche nicht gewechselt, denn es gab nicht genügend Bettwäsche zum Wechseln. Es gab nicht genügend Häftlingskleidung, es gab nicht genügend Essen, immer kleiner wurden die Essensrationen und es mangelte an allem in Lager», erinnert sich Stanislawa.

«Wir waren dort einen ganzen Winter lang, erzählt Wladyslawa, und im Frühling 1942 kam zu uns eine Aufseherin mit

einer Liste. Sie ging in die verschiedenen Blocks und rief eine Gruppe von polnischen Frauen auf. Etwas später haben wir Schüsse gehört. Für uns war klar, daß diese Frauen erschossen wurden. Das war die erste Exekution.»

Maria :

«Zur Erschießung wurden immer ein paar Frauen genommen. Das war während des Appells. Morgens rief man ihre Nummern auf, sie gingen in einen Bunker und abends wurden sie hinter die Mauer gebracht und erschossen.»

Die medizinischen Versuche beginnen

Wladyslawa erzählt weiter :

«Eines Tages kam der Befehl, daß die polnischen Häftlinge aus Lublin sich auf den Hof stellen sollen. Wir gehen raus und denken, es wird eine Massensexekution sein. Aber was solls [...] wir gehen. Wir stehen auf dem Platz vor der Kommandantur und dann erschienen mehrere Männer in Uniformen. Wir denken, das sind wohl die, die uns erledigen.»

«Sie befehlen uns unsere Arme auszustrecken und unsere Beine zu entblößen. Sie gehen zwischen den Reihen durch und schauen auf unsere Hände, Arme und Beine», ergänzt Stanislawa.

«Das waren die Gesandten der Ärzte, die später Experimente an uns machten», sagt Wladyslawa dazu

Maria erzählt :

«Die Operationen begannen. Davor gab's noch die Erschießungen. Jeden Tag nahm man ein paar Frauen aus unserem Transport zur Erschießung. Ich muß noch dazufügen, daß nicht weit von Ravensbrück, ich weiß nicht genau wie weit, denn ich hab ja das Lager nie verlassen, ein Sanatorium für deutsche Offiziere war, in Hohenlychen. Auf dem Territorium

dieses Sanatoriums war ein sehr bekannter Arzt, Doktor Gebhardt.»

Dr. Karl Gebhardt war der Leiter der Heilanstalt Hohenlychen, ein ca. 12 km von Ravensbrück entfernt gelegenes ehemaliges Lungensanatorium.

Gebhardt - führender SS-Arzt - war aus zwei Gründen in Mißgunst Hitlers geraten : Erstens war der stellvertretende Reichsprotektor für Böhmen und Mähren, Reinhard Heydrich, nach einem Attentat tschechischer Widerstandskämpfer nicht an der Wirkung der Handgranate gestorben. Er starb an einer Sepsis, die durch kleine Teile seiner Mercedes-Benz Ledersitze in seinem Körper verursacht worden war. Hitler war der Meinung, sein führender Mediziner hätte Heydrich retten können und habe versagt.

Zweitens war die Kriegschirurgie nach dem Überfall auf die Sowjetunion - mit vielen verwundeten Soldaten und Offizieren - nicht in der Lage, den Verletzten an der Front wirkungsvolle Heilmittel zu bieten.

Der so in Zugzwang geratene Gebhardt wollte nun seinen Ruf retten und bekam den Auftrag, kriegschirurgische Versuchsreihen zu starten. Dafür sollte er unter anderem Häftlinge des Frauenkonzentrationslagers Ravensbrück verwenden. Er bekam die ehrgeizige Lagerärztin Herta Oberhäuser zur Seite. Die Oberhäuser wußte von den Transporten aus Lublin ins Lager. Sie entschied, aus dieser Gruppe das Material für die Menschenversuche zu nehmen.

Mit Hilfe der Pharmakonzerne, die ein großes Interesse an neuen entzündungshemmenden Arzneien hatten, wurden die medizinischen Experimente gestartet und in Hohenlychen durch Gebhardt ausgewertet.

Im Sommer 1942 begannen die Operationen an den polnischen Häftlingen.

Stanislawa berichtet :

«Einige von uns wollten sich diesen Operationen unterziehen und dann freikommen, weil sie glaubten, daß das eintreffen wird was man ihnen sagte. Und die Anderen sagten : Wie ? Ich soll als Krüppel zurückkehren, ich bin jetzt jung, mein Körper ist schön und was wird mit mir danach werden ?»

Und weiter :

«Ich persönlich wurde von der Arbeit geholt. Ich habe damals in der Schneiderei gearbeitet. Wir haben Anoraks genäht, aber das ist weniger interessant.

Wie waren zuerst in einen großen Raum, wir waren vielleicht 12 Frauen. Drei Tage lang hat man mich betäubt bevor man mich operiert hat. Man betäubte zum Beispiel fünf Personen und operiert wurden nur drei, weil irgendein Anruf aus Hohenlychen kam und Gebhardt dort hin mußte. Erst am dritten Tag wurde ich operiert. Ich war von diesen Ausdünstungen in der Zelle und der Narkose furchtbar erschöpft. Später kam Oberhäuser und nahm mich wieder in den Operationssaal. Man entfernte den Gips, das Knie war schrecklich angeschwollen, als wollte es den Gips sprengen. Aus dem was sie redeten verstand ich, daß es eigentlich hätte eine normale Operation sein sollen, aber es war eine Vergiftung entstanden, eine Infektion. Die Wunde mußte noch einmal aufgeschnitten werden, weil sie eiterte. Man wechselte den Verband, nahm den Gips herunter und danach kam ich zu meinen Kameradinnen.»

Maria erzählt von ihrer Operation :

«Mich nahm man im November 1942 zur Operation. Ich hatte die Nachtschicht hinter mir, war sehr müde, legte mich schlafen. Kaum war ich eingeschlafen, kam die Blockälteste und sagte mir, daß ich

mich im Revier melden sollte, ich und noch ein paar andere Polinnen.

Vor den Operationen lagen wir in den Betten, zwei Tage lang. Man untersuchte uns, maß die Temperatur. Man wollte wissen ob wir nicht krank sind. Wir mußten völlig gesund sein. Wir waren glücklich, konnten uns ausschlafen. Wir hatten ein sauberes Bettuch, es war alles sehr schön.»

Weiter erzählt sie :

«Als wir ins Krankenhaus kamen, ins Revierkrankenhaus, da war da noch Dr. Oberhäuser. Die große Hilfe des Dr. Gebhardt. Und noch andere Gehilfen wie Schidlausky und Rosenthal. Aber für uns war zuständig Dr. Oberhäuser. Sie untersuchte uns. Dann war da noch Dr. Monschka, eine Polin, die uns durchleuchtete, damit wir wirklich gesund sind und uns für die Operation eignen.»

Alle Frauen erzählen, daß sie natürlich damals nicht wußten, was mit ihnen geschehen soll. Bei jeder Spritze fürchteten sie, daß es eine Todesspritze sei. Die Operationen wurden im Kranken-Revier des Lagers vorgenommen.

Maria erzählt :

«Zur Operation wurde ich auf einem Wagen gebracht, vor dem Operationsaal, da gab man mir eine Spritze und während die Spritze noch hinaus gezogen wurde, schlief ich schon ein. Ich erwachte erst danach in dem Raum, mit schrecklichen Schmerzen, schrecklichen Schmerzen in meinem Fuß, ein furchtbarer, reißender Schmerz, bis zur Bewußtlosigkeit. Ich begann mein Bein anzuschauen, aber ich konnte nichts sehen. Ich bekam Fieber, verlor das Bewußtsein, ich wußte nicht, was mit mir geschieht. So vergingen zwei bis drei Tage. Ich begann wieder mein Bein anzuschauen, es war geschwollen bis zur Hüfte, wie ein dicker Baumstamm.

Gelb mit so blauen Flecken versehen. Dann kam Oberhäuser und sagte : es ist gut, fertig.

An die zweite Operation kann ich mich schlecht erinnern. Das könnte so Ende Dezember gewesen sein, nach Weihnachten. Ich hatte an der Wade einen Schnitt, hier diese breite Narbe ist davon und da sammelte sich Eiter und deshalb ist daneben noch ein Schnitt, damit der Eiter hinausfließen konnte.»

Nach den Operationen wurden die Polinnen in einem geschlossenen Raum innerhalb des Reviers untergebracht, zu dem niemand Zutritt haben sollte. Dennoch gelang es den Häftlingskrankenschwestern, heimlich Kontakt zu den Operierten aufzunehmen.

Wladyslawa erinnert sich :

«Die deutschen Häftlingskrankenschwestern waren sehr nett zu uns. Sie wollten durch ihr Mitgefühl unser Befinden bessern. Als ich aufwachte, war ich im Krankenzimmer des Reviers und verspürte einen schrecklichen Schmerz im Bein. Ich wollte sehen was da los ist mit meinem Bein, aber es ging nicht. Die Krankenschwester wurde gerufen und gab mir eine Spritze. Ich schlief sofort ein und das war gut so. Am nächsten Tag waren die Schmerzen schon geringer.»

Sie erinnert sich weiter :

«Die Beine waren bandagiert. Ich hatte also eine Knochenoperation. Der Knochen wurde weggeschnitten an dem rechten Bein hier und an dem anderen Bein auch. Die Wunden waren aber noch nicht infiziert. Später - nach zwei Wochen - wurde ich noch einmal geholt und sie öffneten wieder die Wunde. Und hier wurde ich mit Staphylokokken infiziert. Ich weiß nicht, ob das Zufall war oder nicht. Dann bekam ich schrecklich hohes Fieber und das Bein war so angeschwollen, daß ich mich gewundert habe, wie

so viel Fleisch auf dem Knochen sein kann. Nachdem die Wunde geheilt war, hat man mir diese Stelle wieder geöffnet und ein Stück vom Schienbein entfernt.»

Maria :

«Den Verbandswechsel nahm man einmal in der Woche vor und das war sehr schmerzhaft. Die ersten Verbandswechsel geschahen unter Narkose.»

Später erst erfuhren die Frauen, daß an diesen Experimenten angeblich die IG-Farben Industrie ein Interesse gehabt hat. Wladyslawa :

«Und sie haben tatsächlich ein Medikament gefunden, das entzündungshemmend wirkt - und das ist bis heute gebräuchlich, und zwar Sulfonamide.»

In Ravensbrück wurden 71 Polinnen operiert. Neben den Experimenten mit den entzündungshemmenden Sulfonamiden wurden auch Muskeln, Nerven und Knochen transplantiert. Den Frauen wurden Fremdkörper in die Wunden eingenäht, zum Beispiel Schmutz, Holz, Leder und Bombensplitter. Man wollte ausprobieren, wie diese typischen Verletzungen von Soldaten an der Front behandelt werden können.

Die erfolgreichen Behandlungsmethoden wurden dann in Hohenlychen an verwundeten Offizieren angewendet.

Der größte Teil der operierten Frauen überlebte die Experimente nicht. Mit ihren unverheilten Wunden wurden die Überlebenden zurück auf ihren Block gebracht. Sie wurden in den Arbeitskommandos zu schweren Arbeiten eingesetzt. Erst als man merkte, daß die deutlich sichtbaren Wunden und Narben für eine große Aufregung unter den Häftlingen im Lager sorgten, kamen die operierten Frauen in einen gesonderten Block und mußten «Innendienst» machen. Stanislawka erzählt :

«Ich weiß nicht wie lange ich noch in dem Revier war. Auf jeden Fall ziemlich lange. Später ging ich an Krücken und dann war ich nur noch im Block. Dort haben wir Strümpfe gestrickt für die Soldaten an der Front. Niemand konnte im Lager ohne Arbeit bleiben.»

Die Zeuginnen sollten liquidiert werden

Nach den Operationen gab es immer wieder Erschießungen von Polinnen, denn keine der Zeuginnen sollte überleben. Die Angst unter den operierten Frauen wuchs. Das Ende des Krieges nahte und das wußten auch die Frauen im Lager. Detonationen waren zu hören und die Gerüchte über den Verlauf des Krieges verbreiteten sich schnell.

«Man nannte uns 'Kaninchen', und so heißen wir bis heute : 'Kaninchen'. Auf polnisch heißt das 'Kroliki'», sagt Maria.

Sie erzählt auch, daß zu dieser Zeit die Polinnen einen Entschluß faßten :

«Der erste Protest fand statt, als wir auf Krücken und auf Stöcke gestützt zum Kommandanten gingen und fragten, weswegen wir eigentlich operiert werden. Wir waren Politische, unter uns waren keine Kriminellen. Ich glaube, es wurde noch eine Ukrainerin operiert, aber ich weiß nicht wieso. Auf jeden Fall, in unserer Gruppe waren nur Polinnen und nur politische Häftlinge.»

«Wir werden ja von irgendeinem Recht geschützt, sagten wir. Sie haben kein Recht, solche Sachen durchzuführen, aber das blieb ohne Echo. Wir kehrten ohne Erfolg zurück.»

Dieser erste Protest, der schlimme Strafen zur Folge hatte, führte aber zu einem wachsenden Selbstbewußtsein der jungen Frauen und zu neuer Kraft, um ihr Überleben zu kämpfen. Einige wehrten sich dagegen, zu den Operationen zu gehen. Mit Gewalt

wurden sie dann aus den Blocks geholt und im Bunker des Zellenbaus operiert. Anise Vinay-Postell, eine französische Widerstandskämpferin, erinnert sich :

«Die operierten Frauen waren sehr pfiffig, denn ihnen ist es gelungen, einen Fotoapparat zu organisieren. Und hinten im Lager konnten sie fotografieren. [...] Sie haben die Beine von drei Mädchen aufgenommen, weil sie alle der Meinung waren, daß sie noch vor dem Ende des Krieges hingerichtet werden. Der Film ist meiner Freundin anvertraut worden, damit sie ihn aufbewahrt. Sie wollten ihn nicht im Block der Polinnen lassen. Und ganz am Ende, als wir von den Schweden befreit worden sind, hatte sie immer noch diesen Film in der Hand und wir haben ihn aus dem Lager gebracht²».

Auf allen Wegen versuchten die Polinnen Informationen aus dem Lager zu schmuggeln. In Briefen, die sie nach Hause schreiben durften, schrieben sie heimlich mit Urin Namenslisten und Berichte über die Experimente. Sie hofften, daß die Nachrichten mit dem Bügeleisen sichtbar gemacht werden konnten. In dieser Zeit entstand das Spiel mit den polnischen Worten : Aus «Kroliki» (Kaninchen) wurde «Krolowie» (König). Aus den Kaninchen wurden Königinnen. Dennoch wuchs die Gefahr, daß alle Zeuginnen der Experimente liquidiert werden sollten.

Wladyslawa :

«Da haben wir von anderen Häftlingen gehört, daß man uns mit einem Transport wegbringen will.»

Und Stanislaw dazu :

«Und als eines Abends die Liste kam, daß wir uns melden sollen, wußten wir sofort, worum es geht. Wir haben fest-

gestellt daß die SS-Kantine eine Zusatzportion Essen und Alkohol bekam. Das war immer so, wenn eine Erschießung bevorstand. Und dann sagten die Russinnen und auch andere : Das ist das Ende des Krieges. Vielleicht versucht ihr euch zu retten, vielleicht können wir euch helfen, damit man euch nicht erschießt.»

Die Rettung der Kaninchen

An den Rettungsversuch erinnert sich auch Anise Vinay-Postell :

«Wir haben im Lager mitbekommen, wie sich diese jungen polnischen Frauen für ihre letzte Nacht vorbereiteten. Sie haben sich ihre schönsten Sachen angezogen. Die Wäsche aus der Plünderung von Warschau kam in Lastwagen ins Lager und sie konnten sich etwas organisieren. Sie haben sich schöne Nachthemden angezogen - wir haben überall etwas zu essen gesucht, Zigaretten besorgt und sie haben Kirchenlieder gesungen, sie waren alle sehr gläubig und im Grunde genommen haben sie ihre letzte Nacht angebrochen. Alle sagten, 'das ist doch unmöglich, man muß doch etwas machen um sie zu retten.' Das war auch die Meinung der sowjetischen Frauen. Und ihnen ist es gelungen, Kontakt aufzunehmen mit den Frauen, die Positionen im Lager hatten als Krankenschwestern, Blockälteste etc. Und sie haben entschieden, diese Mädchen zu verstecken, aber das war nicht so einfach. Denn das schwierigste war, sie überhaupt davon zu überzeugen, daß sie sich verstecken sollten. Sie waren bereit zum Sterben, sie waren schon vertraut mit dieser Idee - und zurückzukommen, sich unter Kohlen zu verstecken, den Kampf wieder aufzunehmen in einem Moment, wo sie

² Interview von Loretta Walz mit Anise Vinay-Postell, Paris 1992.

schon aufgegeben haben, das war sehr schwierig und sehr langwierig.»

Wladyslawa :

«Sie sagten zu uns, ihr könnt doch nicht warten, bis man mit euch was anstellt. Eine von ihnen arbeitete in einem kleinen Kraftwerk in Ravensbrück. Sie sagte, sie kann den Strom ausschalten, so daß es dunkel wird und wir fliehen können. Jede sollte sich ein Versteck suchen in anderen Blocks, wo sie jemand kennt. Sie sagte : 'Ich bin sicher, alle werden euch helfen.'»

Stanislawa erinnert sich an diese Nacht :

«Die Russinnen, die mit der Elektrizität befaßt waren, haben während des Zählappells den Strom ausgeschaltet, und als die SS-Männer zu unserem Block kamen, um uns zu holen - es war so gegen 4 Uhr morgens - es war Februar, es war noch ganz dunkel - da entstand ein Durcheinander, ein Kampf, weil das Licht ausgegangen ist. Einige Kolonnen schrien Arbeitsappell, Arbeitsappell und Steine fielen auf die Aufseherinnen und die SS-Männer. Und es entstand ein großes Durcheinander. Und sie zogen sich zurück und die anderen Operierten, die im Block blieben, sagten, daß wir nicht freiwillig zur Exekution gehen werden.»

«Dann kam die Jagd auf die Kaninchen, sagt Maria, man wollte auf jeden Fall alle herausfischen, gefilzt hieß das, um die Zeuginnen zu vernichten. Wir verteilten uns in die einzelnen Blocks. Eines Tages sind meine Freundin und ich an Leichen vorbeigekommen, die man auf die Erde geworfen hatte. Wir haben gesehen, daß sie noch ihre Lagernummern an der Kleidung hatten. Man wollte sie dann später ins Krematorium bringen. Wir trennten die Nummern ab und nähten sie an unsere Kleidung. Daraufhin hat meine Mutter die Nachricht erhalten, daß ich an Herz-

versagen oder so was ähnlichem gestorben sei.»

Die fieberhafte Suche nach den «Kaninchen» ging weiter. Einmal fand die SS eine Gruppe inmitten anderer Häftlinge und trieb sie an der Lagermauer zusammen.

Noch heute freut sich Wladyslawa über den Einfall einer Kameradin, die sie aus dieser gefährlichen Situation rettete :

«Eine Polin ist auf eine gute Idee gekommen : Als sie ihre Frauen vom Appell führte, sagte sie plötzlich : 'Dort gibts Brot' und zeigte auf unsere Gruppe : 'dort gibts Brot'. Eine ganze Menge Frauen stürzten in diese Richtung. Es entstand so ein Durcheinander, das niemand verfolgen oder kontrollieren konnte [...] gar nichts... das war eine tolle Idee.»

Stanislawa gelang der Flucht mit einer Freundin :

«Wir versteckten uns in einem Block, in dem Kranke lagen, die an Bauchtyphus erkrankt waren. Das war ein Block, der die ganze Zeit geschlossen war. Keiner von den SS Männern ging dort hinein, sie hatten Angst sich anzustecken. Am nächsten Tag kamen wir in einen anderen Block für normal Kranke. Es starb dort eine Norwegerin und noch eine andere Frau. Die Krankenschwestern haben die Verstorbenen nicht gemeldet. Wir sind also an die Stelle dieser Frauen gekommen.»

Maria kommt aufgrund ihrer falschen Nummer auf einen Transport ins Nebenlager Malchow, Wladyslawa nach Neustadt-Gleve in ein Arbeitslager und Stanislawa kommt mit einem Evakuierungstransport aus Ravensbrück heraus. So erleben sie alle außerhalb des Lagers die Befreiung durch die Rote Armee.

Abgemagert, krank und halbverhungert werden sie in Krankenhäusern der Alliierten so weit wieder hergestellt, daß sie sich auf

die komplizierte Heimreise machen konnten.

Maria kam mit einer Freundin zusammen nach Polen zurück :

«Sie hatte keine Familie mehr, niemanden. Sie war mit mir bis zum Schluß im Lager gewesen. Ich kam nach Terespol. Dort war meine Mutter. Es war natürlich eine große Freude.»

Stanislawa fand Zuhause niemanden mehr vor :

«Das Gebiet von Zamosc war ausgesiedelt. Meine ganze Familie, meine Geschwister, sind aus ihren Häusern geworfen worden. Alles hat man ihnen weggenommen. Das Haus ist verbrannt worden. Ich hatte also niemanden, zu dem ich zurückkehren konnte.

Und so bin ich bei meiner Lagermutter in Zakopane geblieben. Dort habe ich das Abitur gemacht und begann in Krakow zu studieren.»

Wladyslawa war auf dem Fürstenberger Bahnhof, als ihr Mann sie durch einen Zufall fand. Sofort nach dem Ende des Krieges war er auf die Suche nach ihr gegangen.

Leben mit der Erinnerung

Im Dezember 1946 bekam Maria die Einladung zum Nürnberger Prozeß. Zu dessen Vorbereitung wurden die Frauen in Gdansk untersucht und Fotos ihrer Operationsnarben gemacht. Erst hier erfuhren die Frauen von polnischen Ärzten, für welche medizinischen Versuche man sie mißbraucht hatte.

«Ich sagte als erste aus. Ich erzählte von diesen Operationen, sie schauten sich mein Bein an. Ich mußte den Gebhardt identifizieren, sollte sagen wie er aussieht. Er saß auf der Anklagebank. Auch Fischer, Oberhäuser, Rosental. Ich hab sie alle erkannt. Ich berührte fast alle Aspekte der Operation. Außerdem hatte ich alles

noch gut in Erinnerung, damals 1946, jetzt sind schon 50 Jahre vergangen.»

Gebhardt wurde zum Tode verurteilt. Im Juni 1948 wurde das Urteil vollstreckt.

Herta Oberhäuser wurde zu 20 Jahren Haft verurteilt. Nach sieben Jahren wurde sie entlassen und eröffnete eine Praxis als Ärztin bei Plön in Holstein. Erst nach Protesten ehemaliger Häftlinge wurde ihr die Akrobation entzogen. Sie wanderte aus nach Amerika.

Auf die Frage, wie sie ihre Erlebnisse verarbeiten konnte, antwortet Stanislawa :

«Die ganze Verhaftung, all das, hat mir meine Freude, meine Offenheit, zumindest sehr viel von meiner Lebensfreude geraubt. Und natürlich meine Gesundheit. Vieles von der optimistische Welt-sicht, von dem Vertrauen in die Welt, in die Menschen. Eigentlich kann ich bis heute nicht beten. Andererseits zugleich ist in mir der Glaube geblieben, das es trotz des vielen Bösen auch Menschen auf der Welt gibt - und auch im Lager - die in solchen schwierigen Situationen gut sind. Ich muß sagen, ohne die Hilfe der ganzen internationalen Lagergemeinschaft wären wir nicht am Leben geblieben.»

Maria arbeitete bis zu ihrer Pensionierung als Laborantin in Warschau. Die Folgen der Operationen haben ihr bis heute große gesundheitliche Schwierigkeiten bereitet :

«Seit 4 Jahren kann ich das Haus nicht mehr verlassen. Die Hüfte tut mir sehr weh. Die Ärzte kamen hierher, sehr gute Orthopäden haben mich untersucht und haben gesagt, da hilft nichts mehr. Sie haben gesagt, keine Operation könne helfen, nur Schmerzmittel.»

Wladyslawa erzählt, daß die Opfer der Experimente nie eine Wiedergutmachung erhalten haben. Die polnische Regierung zahlte ihnen eine kleine Rente, von der sie

heute nicht einmal eine Kartoffel kaufen können.

«Nach dem Krieg haben wir von der IG-Farben gefordert, daß sie uns in gesundheitlicher Hinsicht helfen müßten. Man sagte uns, es gibt keine IG-Farben-Werke mehr und nichts ist daraus geworden.»

Die an den Polinnen erforschten Sulfonamide sind heute weltweit auf dem Markt.

Résumé :

Ces cobayes qui sont devenus des reines

Les expériences médicales effectuées sur les femmes polonaises à Ravensbrück à travers l'exemple de 3 anciennes détenues polonaises

Le projet « Vivre la résistance - Biographie de femmes » fut mis en place en 1979. Depuis, plus de 70 cassettes vidéos retraçant la vie des survivantes des camps de concentration pour femmes de Moringen, Lichtenburg et Ravensbrück ont été enregistrées.

Avant que les premières interviews des Polonaises, victimes des expérimentations médicales à Ravensbrück, aient pu être filmées, les survivantes de Ravensbrück faisaient pratiquement toujours allusion à ce que l'on appelait « les cobayes ».

A la question de savoir quel était le souvenir le plus traumatisant qu'elles avaient de Ravensbrück, la plupart des interviewées

répondaient : les expérimentations médicales sur les Polonaises.

Selon elles, au delà de la sous-alimentation, des maladies et de la déshumanisation, ces expérimentations révélèrent la brutalité du système fasciste dans toute son intégralité : c'était l'atteinte directe aux corps des femmes, contre leur volonté, au profit de l'industrie pharmaceutique et des officiers allemands.

Pour toutes, ce fut une des expériences les plus effroyables.

Cependant, les expériences destinées aux recherches sur le produit désinflammatoire Sulfamide ne furent pas les seules expérimentations réalisées sur les détenues. Dans presque tous les camps, il y avait des séries d'expérimentations. De même, à Ravensbrück, on procédait à des expériences pour trouver de nouvelles méthodes de stérilisation ou pour accoucher.

C'est grâce aux interviews des Polonaises SB, MP et WB que les détails de ces expérimentations au profit de la recherche sur la sulfamide ne tomberont pas dans l'oubli.

Il est particulièrement remarquable de constater que ces femmes furent prêtes à parler d'une des expériences les plus abominables qu'elles aient pu endurer.

En 1995, un film relatif à ce sujet, fut achevé. Vous pouvez l'obtenir en vous adressant à Loretta Walz Videoproduktion à Berlin. « On nous appelait les cobayes » - RFA - 1995.

HENRY GREENSPAN
*Consulting Psychologist and
 Lecturer in Social Science
 Residential College
 University of Michigan - USA*

Making a Story from what is not a Story :

Constructing the Tellable in Recounting by Holocaust Survivors*

At a recent talk I was asked to comment on the differences between the work I do, as an interviewer of survivors, and interviewing for testimony collections such as the Survivors of the Shoah Project that Steven Spielberg initiated in 1994. For a while I treaded water, trying to explain contrasts that were evident but not easily summarized. Suddenly, a colleague came to my aid. «The Shoah project wants to interview 50,000 different survivors once,» she reflected. «Hank wants to interview the same survivor 50,000 times.»

As will become clear, I do not follow a quantitative method. Still, to begin with a pure assertion of quantity, even when

invoked with ironic exaggeration, seems right. Perhaps reflecting a psychologist's bias, my work emphasizes immersion, the returns and revisions that later conversations allow, taking the time that sustained talk takes¹. I have been far less concerned with the things some say come *out* of survivors' testimony - lessons or legacies, teachings or tolerance - than I have been preoccupied with the question of how we, as listeners, can enter *in* to what survivors have to convey. For me, that has also meant trying to understand the ways survivors are able to retell their memories at all. Leon, a survivor of Auschwitz and numerous smaller camps, insisted : «It is *not* a story. It has to

*Adapted from a presentation for «Holocaust Oral Histories : Controversies and Concerns,» United States Holocaust Memorial Museum, Washington, DC, October 16, 1997.

be *made* a story. And with all the frustration that implies. Because at best, you compromise. You compromise.» My focus has been on how survivors do «make stories» from what is «not a story,» and on the compromises such stories always entail².

Let us, then, immerse ourselves in some details. Leon's reflection about the making of stories was itself the result of extended conversation about a particular story he had told, and that story has its own intriguing story. Leon repeated it to me in each of three different interviews I conducted with him over a two-month period in 1979. It was apparent at each retelling that Leon was not aware that he had told me the episode before, and this was the only memory he repeated in this way. In a fourth interview, I specifically asked him about the story's significance, as I had also begun to do at its third retelling.

In fact, there was a lot to talk about. For, besides repeating the story itself, Leon repeatedly asserted that this horrific episode was precisely the kind of Holocaust experience that he usually does not remember, let alone retell. So here we have a situation in which a man repetitively remembers what he says he almost never does remember yet does not remember that he keeps remembering it. What, then, makes recounting this

story so compelling and, perhaps, *also* so horrifying? What, in short, is going on?

Leon's Story

As suggested, the first time Leon remembered this story, he was speaking more generally about the challenges of memory. He reflected:

«The memory is selective, no question. And the selection is probably toward suppressing traumatic events and concentrating on others that have some human or redeeming quality. It's funny - about fifteen years ago someone visited who was in one of the camps with me. In this camp we were unloading supplies for the SS. And we were talking like it was the good old days! For example, we were once in a freight care and there were broken cases of wine. The wine was still in the bottles. We drank some when the SS couldn't see us. And when a case wasn't broken, we made sure it was broken! And the few instances like that - we made them into the good old days!

And after a while we caught ourselves. What tricks the memory plays! It slides over all the unredeemed trauma, and suffering, and pain. And we didn't mention the time when we buried our friend who was shot. He went with us to the Jewish

¹ The advantages and consequences of doing several interviews with the same survivor are discussed in detail in Henry Greenspan, *On Listening to Holocaust Survivors: Recounting and Life History*, Westport, CT: Praeger Publishers, 1998 (forthcoming). This book summarizes the process of interviewing and reinterviewing the same core group of survivors over twenty years.

In my work, I have come to avoid the word «testimony» and speak of survivors' «recounting» or «retelling» instead. Perhaps reflecting its use in judicial or religious contexts - declarations of witness or of faith - «testimony» tends to suggest a formal and finished quality of remembrance that does not well describe either the process or the results of survivors' telling and retelling over time. In different terms, I view «testimony» as a rather specialized subset of survivors' recounting more generally.

² Although the «story» is used almost as often «testimony» to describe survivors' recounting, I have argued that this term, too, is misleading. See *On Listening to Holocaust Survivors* as well as Henry Greenspan, «Lives as Texts: Symptoms as Modes of Recounting in the Life Histories of Holocaust Survivors,» in *Storied Lives: The Cultural Politics of Self-Understanding*, ed. George Rosenwald and Richard Ochberg, Yale University Press, New Haven, CT, 1992, pp. 145-164. «Leon» is a pseudonym.

cemetery to turn over the gravestones and carry them back. Because whenever there was no other work, they took us in trucks to the cemetery. And we broke up the stones with sledgehammers, because we were paving a muddy road, a muddy field in the camp, with those stones. And we were always going to the cemetery to perform this work. And once they caught one of our fellows in a minor infraction. He had stolen a loaf of bread to give to his sister who was starving in another camp. Sometimes she was marched by our camp. First they beat him up. Lieberman was his name, Lieberman. Then they told this fellow to come with us to the cemetery. They shot him right there. A young fellow. And we buried him right at the cemetery where we were taking the stones. And somehow or other while discussing this time with the other fellow who was visiting, we never mentioned it. We just mentioned those other, better times.»

Leon thus situates the story of Lieberman within another story about remembering itself, and the point of that story is clear: Memory is selective. It selects *in* what is «human» or «redemptive,» like the sabotage of the wine bottles. It selects *out* what is unredeemed and traumatic, like the story of Lieberman that Leon remembers here.

The second time Leon retold the Lieberman story, it was again framed by his more general reflections about memory, now more directly about the sharing of memories with others. He noted:

«You only go into it when you feel somebody really wants to know. Somebody cares. That will prompt you to open up. Although still to a limited degree. You won't open up the floodgates. And dare to let it completely take you over. You only do it to a limited extent.

But it can just come up - I was talking with someone who was interviewing me, some years ago. And I was really trying to remember. And I remembered a scene - I was in a little camp, and one of the Jewish fellows was caught stealing a loaf of bread. Because his sister was in a starvation camp nearby. So he tried to smuggle it to her. And they caught him and beat him up severely. And we thought that this was the end. But then they took us out to the Jewish cemetery. Whenever there wasn't enough work in the camp, they took us out to the cemetery. To overturn the Jewish monuments, the grave-markers, and bring them back to the camp. To break them up and pave the muddy roads. And they asked this fellow to come along. And the SS corporal, who drove the truck, he asked this fellow to walk ahead of him. And he pulled out his Luger and he shot him. And we buried him in the Jewish cemetery.

And the funny thing was, I vaguely recollected this incident. Oh, I think I mentioned it once before to somebody. But now I remembered the name of the corporal, the SS corporal, Schwetke. And I remembered the name of the Jewish boy, Lieberman. See, before the war, I had an excellent memory. Perfect recall. But after the war, something happened. I have no memory at all. I carry notes in every pocket. Names - it all has to be written down. Even visiting relatives. But here I came up with this memory. And I could see the scene - all of a sudden this lithe, young, 19-year-old boy, full of life - what was his first name? Paul. Paul Lieberman. He just lay there with his head shattered. And we digging the hole, wondering who is going to be next.»

Perhaps confirming what he says happened to his memory, Leon thus remembered having remembered the shooting of Lieberman

in an interview some years ago, but he did not remember having remembered it with me only ten days earlier (although I may be the person to whom he had «mentioned it once before»). The episode itself is still presented as traumatic - the kind of memory that can «open the floodgates» and «completely take you over.» But there is the suggestion that with the right kind of listener some leeway, at least, is created. And there is also something - says this man who had to break up Jewish gravestones, this man with notes and names in every pocket - about being able to remember names.

There is no need to repeat Leon's third retelling. What *is* worth citing - because it develops the theme of names - is the beginning of his own reflection about why this incident, terrifying as it was, became one of those he remembers. Leon noted :

«This had a traumatic impact on me. Because here I was working with a fellow who was beaten up, and we thought the punishment was behind him. One moment he's living and breathing, and the next moment we're burying him with a hole in the back of his skull [...].

This Schwetke was a truck driver and not known for any special brutality. We got to know the SS. This was a very small camp, and we were there for over a year. We knew them by name. We knew their traits.

But to see both the victim and the executioner, to have acquaintanceship with both - acquaintanceship in the sense you knew what made them tick - it must have made an impression on me sufficient that I retained it.»

At least up to the point of the shooting, then (Leon will say more about what happened after), both executioner and victim are known and named. And we might wonder : Does this, in fact, provide the memory something «human,» even some

«redeeming quality,» and therefore, despite what Leon says, actually make it *less* traumatic than his other memories of the destruction ? Is that why the Lieberman story is repetitively retold ? Or, on the other hand, does the acquaintanceship Leon describes only *increase* the horror of what unfolds ? And is that why the story compels repetition ? Or, in some more complex way, are both assertions true ?

Atrocity as Tragedy

Perhaps what is most striking about the Lieberman story is how *untypical* it is of the Holocaust more generally. Rather than the degradation and extermination of a people, here we have a single victim executed, in Leon's phrase, because of an «infraction.» Indeed, Lieberman's infraction - sequestering bread for his starving sister - was an act of valor and resistance. While such acts were not rare during the destruction, they were generally irrelevant to the fate of victims - all were doomed in any case. Equally untypical, as Leon notes, is to know the name, not only of the victim, but even of the executioner - even to feel he is a kind of «acquaintance,» as he was of Lieberman's as well. And, almost bizarre, Lieberman is buried in a Jewish cemetery - the very cemetery that is itself being unearthed, pulverized, and scattered on the muddy roads.

Here, then, we have a «crime,» a punishment, a named victim, and a named executioner, all held together by a coherent unfolding of context, action, and response. The Lieberman story, in other words, clearly *is* a story : within its terms, a story of a familiar kind. Reflecting on the differences between tragedy and atrocity, Lawrence Langer has suggested distinctions which also help us here³. Tragedy requires some controlled image of the number dead - not the pits and heaps and ravines of bodies, dead and dying, that characterize atrocity. In

tragedy, even terrible events are still within some version of acceptable human fate - which is exactly what atrocity's arbitrary «wasting» of people aims to attack. In tragedy, victims are still identifiably living and human; not atrocity's doomed, defeated, or «walking dead.» This is what allows us to feel sympathy for tragedy's victims, in contrast with the dread, disgust, or numbed malaise that atrocity evokes. By these criteria, then, while immersed in an ocean of atrocity, the Lieberman story more closely resembles tragedy: the failed but heroic resistance of an attractive young man - «lithe» and «full of life» as Leon remembers - cut down by his oppressor. Such stories not only allow retelling; they virtually compel it.

All this, then, on the side of what makes the Lieberman story tellable; and, of course, hearable as well. In discussing it, Leon agreed that this memory did differ from many of his others, particularly his later memories of Auschwitz. He noted:

«People hadn't become ciphers yet. They were still, up to that moment, human beings. With a name, with a personality. And when they were gone, their image was retained. But the mass disappearing into the gas chambers - they're just a mass of people going - like in a slaughterhouse.»

He likewise agreed that having specific names and bounded circumstances made recounting more likely. It was precisely while reflecting upon the Lieberman story that Leon exclaimed more generally about retelling:

«It's like trying to describe a nightmare. How do you describe a nightmare? Something shapeless, amorphous [...]. It is *not* a story. It has to be *made* a story. In

order to convey it. And with all the frustration that implies.»

In fact, a certain amount of frustration was developing for Leon even as he spoke. This was because he absolutely did *not* agree with my suggestion that this episode, however tellable, was any less traumatic. And so he tried to convey better the nightmare from which it was retrieved.

«Yeah. Yeah. Yeah. You see a cause and effect relationship - a crime and a punishment. But, see, this is a good example of how hard it is to convey. You pose the question. I owe you an explanation. There are a few elements you couldn't have known.

You see, in a perverted sort of way, the SS were proud of this camp. We had become their expert workers. They used to show us off! That used to say, in German, they never saw *Juden work* in such a fashion. Despite the killing all around us, we imagined this was a little island of security. And the Lieberman incident destroyed the whole thing.

You see, this was the moment of truth. Lieberman was a favorite. Even to them, to the Germans, he was a favorite. He had smiling black eyes, with so much life in them. All of a sudden we see no one's life is worth a damn. The very Germans you thought took this almost paternal interest in you - they would kill you with as much thought as it takes to step on a cockroach. And so our pipe-dream was shattered right there. It was suddenly and dramatically shattered, along with Lieberman's skull.»

Leon then described the «shattering» from the inside - one of the most vivid descrip-

¹³ Lawrence Langer, *The Age of Atrocity*, Beacon Press, Boston, 1978, pp. xi-xiv. Cf. the interesting discussion by Ernest Keen, «Paranoia and Cataclysmic Narratives» in *Narrative Psychology: The Storied Nature of Human Conduct*, ed. Theodore Sarbin, Praeger Publishers, Westport, CT, 1986, pp. 174-190.

tions of engulfing terror that I have heard in twenty years of conversations with survivors. And it is clear that this, and not Lieberman's burial, is the real end of this story : an end but not an *ending* ; the cessation of the story but not its conclusion. Because, as Leon said, this end really had nothing to do with the universe - narrative and otherwise - retold to that point.

«It was a feverish feeling. A feverish feeling. A terrible intensity [...]. When Lieberman was shot - the moment before there was sun - even in a cemetery you were conscious of the world around you - but with this execution, the whole thing came to a standstill. It is like - the only reality left over here is death. Death - and we performing - like a mystic ritual. I wasn't aware of *anything* around me.

There would have been six of us. Six left. Six automatons digging the hole [...]. And even the SS man Schwetke, he ceased to be real. All of a sudden, he has left this known-to-you universe. And become something else. In one moment, the universe became - what was real was only the turmoil within you. The rest was gone. The rest ceased to exist [...].

This is probably what makes it so unbelievable. This pure landscape of death - it appears to be devoid of the human element. Of the redeeming feature of a human emotion [...]. Even sound, even sound would be out of place. There is no sound actually. There is no sound. There is no sound.»

Conclusion

Leon's story of Lieberman is similar to other narratives that emerge in survivors' recounting, both written and spoken. These accounts may also be retold more than once, or their special status may be indicated by their appearing fully-formed within reflections that seemed to be about something

else. They likewise tend to focus on a single person - often a favorite of the prisoners and even of the guards - who undertakes an act of resistance. The act fails, the resister is executed, and the despair that follows is always much greater than the story initially suggests. Rather, it is as though the deaths that these memories retell condense all the other losses that the recounter has known - of hopeful illusion, of the «known-to-you universe,» of tragedy and responsiveness and stories themselves⁴.

Like so much else in survivors' recounting, then, these stories point in two directions at once. On one side, although leading to so much loss, they are themselves a provisional restoration. They salvage a tellable story itself, a name and a fate, an opportunity to emotionally respond and especially to grieve. In their retelling, if not within the terror at the time, the «human element» is redeemed.

That redemption, however, is partial, provisional, and always precarious. And it is exactly survivors' insistent repetition of such stories, as though trying again and again to convey what the stories alone *cannot* convey, that should be taken as a warning : a warning not to take the «made story» for the whole story ; the tragedy recounted for the atrocity endured ; a memorial or a museum or a fragment of testimony - like a name on a note in a pocket - for a soundless landscape of unstoried extermination.

⁴ Within survivors' written recounting, examples of such stories include Elie Wiesel's much cited account of the «pipel,» the «sad angel» who was «loved by all» (*Night*, trans. Stella Rodway, Hill & Wang, New York, 1960) and Leon Wells' account of Marek in his memoir of the Janowska camp. Wells' memory of Marek is particularly close to the Lieberman story. Marek was a young inmate, favored by both guards and other prisoners, whose execution proved that *no one* had protection. «Marek is our symbol [...],» Wells wrote, «Even if the lieutenant likes us, promises us a 'long life,' takes care that we get enough food, our end will be the same as Marek's - sudden death [...]. We must not try to comfort ourselves with hope again [*The Death Brigade*, The Holocaust Library, New York, 1978, p. 161].»

Within women's memoirs of Birkenau, the story of the resistance and execution of Mala Zimetbaum is retold many times. Lena Berg reflected on how, even in the midst of mass killing, this single fate took on such significance.

«Every community has its legend, its myth [...] Mala's death shocked the camp to the core. She had been our golden dream, a single ray of light in our dark lives. Prisoners who might momentarily be taken to the gas chamber, who lived in the shadow of the crematoria through which millions of human beings had gone up in smoke, wept bitterly when Mala was killed. One death moves the imagination more powerfully than millions ; one death is a drama throbbing with emotion ; a million, only dry-as-ashes statistics. [in Alexander DONAT, *The Holocaust Kingdom*, The Holocaust Library, New York, 1978, p. 311.]»

Although it is, of course, a memoir «one-generation-removed,» Art Spiegelman's *Maus* also contains a story of resistance and execution that has a unique capacity to evoke emotional response - in this case, many years later. The only episode from his father's recounting that Art retells twice, and for which he twice depicts and confirms Vladek's tearful reaction («It *still* makes me cry !»), is the story of the hanging of the «black market Jews» in Sosnowiec [*Maus*, Pantheon, New York, 1986, pp. 84 and 132-3].

MICHEL ROSENFELDT
Collaborateur scientifique
Fondation Auschwitz - Belgique

Indexation des interviews audiovisuelles

Compte-rendu du travail réalisé depuis la Deuxième Rencontre Audiovisuelle Internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis

Lors de la Deuxième Rencontre Audiovisuelle Internationale que la Fondation Auschwitz avait organisée les 9, 10 et 11 mai 1996 à Bruxelles, deux de nos collaborateurs scientifiques, Anne Van Landschoot et Olivier Quinaux, avaient présenté, dans le rapport provisoire n°3¹ - que chaque intervenant avait alors reçu - une grille d'indexation accompagnée de notes explicatives sur l'élaboration de celle-ci.

L'utilisation pratique de cette grille d'indexation avait également fait l'objet d'une communication commune de ces deux chercheurs dans les Actes relatifs à ce Colloque². Afin de faciliter la compréhension de l'exposé qui suit, je vous invite à prendre connaissance du rapport et de la communication en question.

1. Genèse et objectif de la grille d'indexation

L'objectif de cette grille d'indexation est de faciliter, grâce au time-code, l'accès de nos archives audiovisuelles aux personnes qui réalisent un travail scientifique et qui s'intéressent aux thèmes que nous développons dans le cadre de nos interviews. Ce time-code permet de diriger directement l'utilisateur de la grille d'indexation vers les parties du témoignage qui traitent des questions qui font l'objet de son étude.

À l'époque où elle avait été élaborée, la grille d'indexation était un outil de travail provisoire qui n'avait été testé que sur une vingtaine d'interviews. Depuis lors, une trentaine de témoignages supplémentaires ont été

indexés, ce qui correspond à un tiers du nombre total de nos interviews et à une durée de 187 heures d'enregistrement pour un total de 661 heures.

Le fait que seulement un tiers de nos interviews ait été indexé est dû au fait que ce travail d'indexation prend un temps considérable. J'analyse ci-dessous les raisons qui sont pour moi à l'origine de ce faible rendement.

2. Les difficultés pour lesquelles notre travail d'indexation prend beaucoup de temps

La première et la plus évidente des raisons qui fait que l'indexation d'une interview dure longtemps est une conséquence directe de la durée particulièrement longue des interviews. La durée moyenne de nos témoignages est actuellement de 4 h 51¹. Je vous invite à ce sujet à lire les communications que Monsieur Yannis Thanassekos et moi-même avons présentées lors de la Deuxième Rencontre Audiovisuelle Internationale³.

La deuxième raison est liée à la structure même de nos interviews qui, comme nous l'avons expliqué lors de notre Deuxième Rencontre Internationale, sont devenues de véritables récits de vie. Pour indexer de façon exhaustive une interview qui détaille

en profondeur la vie du témoin de son enfance à aujourd'hui, il est évident que la grille d'indexation que nous devons utiliser doit, elle aussi, être très étendue.

De plus, dès lors que notre programme audiovisuel s'est ouvert à toutes les catégories de rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis aux origines socio-culturelles et nationales les plus variées, seule une grille d'indexation très détaillée était à même de rendre compte d'une telle diversité des vécus ainsi que des engagements politiques et philosophiques des témoins interviewés.

La quatrième raison est liée à la composition même de notre grille d'indexation qui se subdivise en deux parties et cinq catégories. La première partie de la grille est composée de la catégorie A intitulée : «Le témoignage - Les témoins». Elle permet au chercheur de se représenter l'expérience concentrationnaire vécue par le témoin, ainsi que des éléments importants qui précèdent et suivent celle-ci.

La deuxième partie de la grille d'indexation est composée des catégories B, C, D et E qui correspondent à quatre index. J'y reviendrai ci-dessous.

La catégorie A, qui couvre les douze premières pages de la grille, concerne le témoignage proprement dit de l'interviewé. Elle constitue la partie thématique de la grille

¹ Anne VAN LANDSCHOOT et Olivier QUINAUX, *Rapport provisoire 3*, rapport présenté lors de la Deuxième Rencontre Audiovisuelle Internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis, Bruxelles - 9, 10 et 11 mai 1996.

² Anne VAN LANDSCHOOT et Olivier QUINAUX, «Accès aux sources : mise au point d'une grille d'indexation» in *Du témoignage audiovisuel / From the audiovisual Testimony*, Actes de la Deuxième Rencontre Audiovisuelle Internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis, Bruxelles - 9, 10 et 11 mai 1996, Bruxelles 1996, pp. 213-214.

³ Yannis THANASSEKOS, «Du témoignage au récit de vie» in *Du témoignage audiovisuel/From the audiovisual Testimony*, Op. cit., pp. 51-56 ; Michel ROSENFELDT, «Exposé des rapports quantitatifs et qualitatifs sur les interviews réalisées depuis la Première Rencontre Internationale», in *ibid.*, pp. 55-56.

d'indexation. Elle comprend huit chapitres, eux-mêmes subdivisés en soixante sections. Cette première partie correspond, déjà à elle seule, à un énorme travail d'indexation, et cela pour deux raisons. Premièrement parce que le récit du témoin n'est pas toujours chronologique. En effet, il n'est pas rare que le témoin «saute», lors de la narration, de l'avant-guerre à l'après-guerre au gré de ses souvenirs qui n'obéissent pas nécessairement à une logique chronologique. Deuxièmement parce qu'il n'est pas rare que dans le cadre, par exemple, d'un récit concernant les rapports entre détenus (section 10 du chapitre V), le témoin aborde aussi dans ses explications et descriptions relatifs à ce thème, des exemples concernant le travail des déportés (section 2 du chapitre V), des détails sur les règlements (section 4 du chapitre V) et sur la surveillance (section 3 du chapitre V), et de conclure cette partie de son témoignage par des considérations sur le récit des événements (section 3 du chapitre VIII) et sur l'importance de l'engagement pour la mémoire (section 4 du chapitre VIII). Cet exemple est loin d'être une exception, les huit chapitres et les soixante sections s'interpénètrent souvent dans le témoignage du rescapé, et cela d'autant plus que les sections ne concernent pas seulement des faits matériels tels que la subsistance (section 5 du chapitre V) et le travail (section 2 du chapitre V), mais aussi des considérations personnelles du témoin telles que son état d'esprit (section 4 du chapitre II, section 4 du chapitre IV, section 17 du chapitre V, section 3 du chapitre VI et section 5 du chapitre VII), ou la conscience des conséquences du nazisme (section 1 de la deuxième partie du chapitre 1 : Le début du fascisme et du nazisme). Cette interpénétration des chapitres et des sections oblige l'indexeur à arrêter sans cesse la bande vidéo et à revenir continuellement en arrière pour noter dans la grille tous les time-codes correspondant

aux différentes sections reprises dans le récit du témoin.

La cinquième raison est liée au fait que la deuxième partie de notre grille d'indexation (les catégories B, C, D, et E) se superpose étroitement à la première. Cette deuxième partie comprend quatre index : la liste des questions et des interventions des intervieweurs, la liste des lieux cités par le témoin, la liste des noms des personnes cités, et, enfin, une dernière liste que nous avons ajoutée par la suite et dont je parlerai ci-dessous dans le chapitre des modifications que je propose de faire pour rendre notre grille encore plus exhaustive : celle des noms de collectivités cités, à savoir les usines, les partis politiques, les mouvements, etc. Remplir correctement ces quatre index nécessite d'autant plus de temps que non seulement l'indexeur doit capter et retranscrire beaucoup d'informations pratiquement simultanément, mais qu'en plus il doit le faire en tenant compte des changements relatifs aux chapitres et sections de la première partie.

La sixième raison est liée aux difficultés de compréhension relatifs aux témoignages que les survivants font dans une langue qu'ils ne maîtrisent pas, ce qui, lorsqu'ils citent des noms de personnes et de lieux dont la consonance est difficile pour nous, accroît le travail de l'intervieweur en l'obligeant à faire des recherches géographiques et patronymiques les concernant. Des outils de travail indispensables à ce sujet sont des cartes géographiques détaillées de l'Europe de l'Est, de même que les lexiques répertoriant les noms des camps de concentration, des prisons et des forteresses nazis et des différents Kommandos. En outre, les recherches patronymiques nécessitent l'utilisation d'anthologies spécialisées relatives à la Résistance belge et étrangère et des ouvrages tels que les Mémoires de la déportation écrits par des historiens comme par

exemple, Klarsfeld et Steinberg pour la déportation des Juifs de France et de Belgique. Souvent le travail d'indexation proprement dit doit être arrêté pour réaliser ces recherches.

Enfin, la septième raison est liée aux limites du travail que peut fournir l'indexeur. En effet, l'indexation réclame, pour les raisons que j'ai expliquées précédemment, une attention soutenue de la part de la personne qui indexe et il va de soi que celle-ci ne peut travailler ainsi durant des heures sans s'arrêter. Cette personne risquerait, si elle ne se ménageait pas des pauses régulières au cours de l'indexation, de se fatiguer rapidement et de faire dès lors trop d'erreurs d'inattention.

3. Les aménagements de la grille d'indexation

L'utilisation de la grille d'indexation et la pratique que j'en ai acquise en indexant aussi bien des interviews de déportés juifs résistants ou non que de prisonniers politiques non-juifs, m'ont amené à proposer les modifications ci-dessous :

CATEGORIE A

I. MODIFICATIONS ET RAJOUTS RELATIFS AU CHAPITRE 1 : «AVANT»

Les origines

Etant donné que beaucoup des personnes que nous interviewons étaient, avant guerre, de nationalités étrangères et que leurs parents avaient émigré d'un autre pays, je propose d'ajouter pour cette subdivision une section qui répertorie les time-codes des parties de l'interview où il est question des pérégrinations de la famille du témoin, section qui concerne non seulement les parents du témoin, mais aussi ses grands-parents, ses oncles et tantes et leurs enfants. En effet, une partie importante de l'interview

concernant l'avant-guerre est consacrée aux mouvements migratoires des familles qui, surtout chez les témoins juifs, peuvent prendre des détours importants, comme vous pouvez aisément l'imaginer.

Ensuite, je propose de joindre à la section relative aux études et à la profession du témoin (section 3), une rubrique relative à ses loisirs et à ses activités culturelles. Cette rubrique constitue souvent un pendant indispensable à la section relative à l'engagement politique du témoin (section 4) pour ce qui est des connaissances et des rencontres qui s'avéreront par la suite importantes pour ce dernier dans le cadre de ses activités dans la résistance et, par la suite, lors de sa déportation.

Le début du fascisme et du nazisme/la guerre/l'occupation

Je propose d'abord d'ajouter à cette subdivision une section qui répertorie les time-codes des parties de l'interview où il est question de l'exode du témoin et de ses proches. Cette section reprendrait aussi bien les péripéties de cet exode que les relations du témoin et de ses proches avec la population du pays d'accueil, les circonstances du retour et les pillages éventuels des biens familiaux. La rubrique concernant les contacts avec la population du pays d'accueil est très importante car elle permet de répertorier les moments de l'interview où il est question de la solidarité ou de l'absence de celle-ci entre les uns et les autres, et aussi du rejet que souvent les Belges ont subi en France de la part des Français suite à la capitulation de l'armée belge le 28 mai 1940. Enfin, il ne faut pas oublier que pour certains, cet exode a duré plusieurs mois, voire plus d'une année, des familles s'étant réfugiées dans des villes ou villages du sud de la France où elles avaient trouvé à se loger et même du travail pour subsister.

Il convient aussi d'ajouter une section répertoriant les réactions et l'état d'esprit du

témoin et de son entourage par rapport à la défaite de 1940, ainsi que sur sa perception de la guerre et de son issue. Cette section me semble très importante pour aider le chercheur intéressé par les motivations des futurs résistants.

J'ajoute également une section reprenant les time-codes relatifs aux réactions du témoin et de son entourage par rapport aux ordonnances antisémites allemandes. La persécution des Juifs étant l'élément central de nos interviews audiovisuelles, il est important que le chercheur puisse faciliter ses investigations grâce à une section consacrée à l'état d'esprit, d'une part des Juifs qui se sont fait inscrire dans le fichier des Juifs et ont accepté par la suite de porter l'étoile jaune et, d'autre part, aux réactions des non-Juifs par rapport à toutes ces mesures discriminatoires.

Je propose enfin d'ajouter une section où il est question de ce que le témoin et son entourage savaient au début de l'occupation sur le sort réservé aux prisonniers politiques et aux Juifs, et s'ils connaissaient l'existence de Breendonk et de la caserne Dossin par exemple. Cette section complètera efficacement celle de cette même subdivision relative à la conscience des conséquences du nazisme (section 1).

II. MODIFICATIONS ET RAJOUTS RELATIFS AU CHAPITRE II : L'ARRESTATION

Ce chapitre comprend, outre les circonstances de l'arrestation du témoin, les interrogatoires qu'il a éventuellement subis et ses premières détentions avant sa déportation (chapitre III), ainsi que son arrivée dans le premier camp (chapitre IV). Une première constatation que je tiens d'abord à faire est que les premières détentions du témoin avant son arrivée dans le premier camp peuvent, d'une part, durer des mois - et même quelquefois plus d'une année - et peuvent, d'autre part, se dérouler non seulement en

Belgique, mais aussi par la suite dans des prisons en Allemagne ou ailleurs. Ce qui fait que le chapitre III relatif au transport vers l'Allemagne et qui suit celui de l'arrestation, est parfois chevauché par la section 2 du chapitre II, les premières détentions pouvant être interrompues par un transport vers l'Allemagne ou ailleurs. Dès lors, je propose que figure dans la section 2 relative aux premières détentions, non seulement les incarcérations du témoin dans les prisons avant sa déportation mais aussi son parcours carcéral dans les différentes prisons en Allemagne ou ailleurs avant son arrivée dans le premier camp. Ces premières détentions peuvent prendre une partie importante de l'interview du fait qu'elles constituent un moment d'attente vers l'inconnu qui cristallise toutes les peurs du témoin. Dans ces différentes prisons, je constate également que le vécu du témoin est trop important et diversifié pour que seule la section 2 en rende compte. Par contre, je remarque que d'un point de vue méthodologique, toutes les sections du chapitre V relatives au quotidien dans le(s) camps/prison(s) s'appliquent déjà aux premières détentions du témoin, et, par conséquent, je propose que, pour cette partie également, l'indexeur les utilise telles quelles, et cela même s'il doit «sauter» les deux chapitres suivants. Il est important de comprendre que ces «sauts» dans la grille sont fréquents car si le récit obéit à une structure plus ou moins chronologique, il n'en est pas nécessairement de même pour la grille. Ces «sauts» n'ont aucune conséquence sur le travail du chercheur qui utilise la grille car ils n'entraînent aucune perte d'information. Peu importe en effet, du point de vue du chercheur, que le travail que le témoin a réalisé à la prison de Saint-Gilles, par exemple, soit indexé à la section 2 du chapitre V, relative au travail. Il en va de même pour les questions relatives à la surveillance, aux règlements ou aux rapports entre détenus,

qui constituent aussi une part importante du vécu du rescapé lors de ses premières détentions et qui peuvent être également indexées dans les sections correspondantes du chapitre V.

Concernant le chapitre II, il faudrait aussi ajouter une section à part pour les transferts de prison à prison qui ne reprendrait pas celui du transport vers l'Allemagne du chapitre III, ni ceux de camp en camp de la section 21 du chapitre V.

Je propose enfin de joindre à ce chapitre II, une section qui répertorie les différentes parties de l'interview où il est question des rapports entre détenus et des relations avec l'extérieur (réception de colis, visites familiales, contacts Croix-Rouge), laquelle se distinguerait de la section 10 du chapitre V du fait qu'ici on s'intéresse plus particulièrement à indexer tout ce qui concerne le statut *Nacht und Nebel*. Souvent cet isolement, qui pouvait durer des mois, a été une des expériences les plus cruelles pour les rescapés qui y avaient été astreints. D'où l'importance pour les chercheurs intéressés d'avoir directement accès à cette information grâce à cette section.

III. AMÉNAGEMENT RELATIF AU CHAPITRE IV : L'ARRIVÉE AU PREMIER CAMP

Je pense que pour ce chapitre, il faut ajouter une section à part où il doit être question de la quarantaine. Celle-ci est suffisamment importante en ce qui concerne l'adaptation du témoin à l'univers concentrationnaire pour qu'une section entière lui soit réservée. Cette section doit comprendre également une rubrique consacrée aux parties de l'interview qui traitent de l'apprentissage par le rescapé des règlements, de la hiérarchie, de l'organisation interne et de la réalité des camps, toutes choses que le témoin apprend surtout durant sa quarantaine. Dès lors, il ne resterait plus dans la section 2 relative à la première confrontation avec les camps que

les éléments suivants : la descente du train, le trajet vers le camp, les impressions lors de l'entrée dans le camp, le déshabillage, la tonte des cheveux et le rasage de tous les poils du corps - épisode en général très douloureux tant du point de vue moral que physique - ainsi que la confiscation des objets personnels, le tatouage du matricule et les premiers échanges d'informations avec les autres déportés plus anciens qui assistent à tous ces événements.

IV. MODIFICATIONS ET RAJOUTS RELATIFS AU CHAPITRE V : LE QUOTIDIEN DANS LE(S) CAMP(S)/PRISON(S)

Ce chapitre qui est le plus long de la grille d'indexation dans la mesure où il correspond à la thématique centrale de notre programme audiovisuel, n'est pas suffisamment exhaustif. Beaucoup d'aspects importants relatifs à la vie concentrationnaire ne sont pas repris dans les 22 sections qui le constituent. Une première section importante qui doit figurer dans ce chapitre est celle qui doit répertorier les parties de l'interview où il est question des maladies et des épidémies dont étaient victimes les déportés à cause du manque d'hygiène et de la sous-alimentation. Dans cette section doivent aussi figurer toutes les parties de l'interview où il est question du «Revier» (les infirmeries des camps) et de la présence ou non de médecins et d'infirmiers, de médicaments, des sélections, des expériences médicales et des règlements internes à ces «infirmeries». En ce qui concerne les épidémies, initialement cette rubrique faisait partie de la section 6 relative à l'hygiène, mais je pense qu'il serait plus efficace de la joindre à cette nouvelle section et, ce faisant, de la coupler avec le Revier plutôt qu'avec l'hygiène qui doit, elle, rester dans une section à part et concerner uniquement l'hygiène corporelle et alimentaire. Pour ce qui est relatif aux souffrances occasionnées par la maladie, je propose que cette rubrique fasse également partie de cette

nouvelle section et non plus de la section 7 relative à la souffrance physique du témoin.

Les appels du matin et du soir ne doivent pas, à mon avis, faire partie de la section 4 relative aux règlements mais, du fait de leur importance, il faut les regrouper dans une section à part.

Ensuite, je pense qu'il faut consacrer toute une section à la faim, la soif, le froid et la chaleur. Ce sont en général les quatre causes principales de souffrances physiques des déportés, à l'exception bien entendu de celles occasionnées par les mauvais traitements. Dès lors, la section 7 relative à la souffrance physique ne concernerait plus que les douleurs et les souffrances du témoin dus aux mauvais traitements. Ces derniers étaient malheureusement suffisamment fréquents pour qu'on les fasse figurer dans une section à part. Quant aux souffrances physiques et morales occasionnées par la maladie, elles font désormais partie, je tiens à le rappeler, de la nouvelle section consacrée aux maladies, épidémies et au «Revier».

En ce qui concerne la section 7, je propose d'y ajouter une rubrique relative aux punitions infligées aux déportés : coups, tortures, cachots, etc.

Il serait également important d'ajouter une section à part qui répertorie les parties de l'interview où il est question des rumeurs qui circulaient dans le camp. Jusqu'à présent, cette rubrique faisait partie de la section 15 relative à la circulation de l'information sur la guerre, le génocide, les autres déportés, l'occupation, la libération. Je pense qu'il est important de permettre aux chercheurs intéressés d'avoir directement accès par des time-codes directs aux récits et aux anecdotes que le témoin a entendus et qui l'ont marqué. Il suffit, en effet, de relire Bettelheim pour se rendre compte de l'importance de ceux-ci pour le moral et donc la survie des déportés. Certainement, beaucoup de recherches à venir y seront consacrées.

Je propose également d'ajouter une section reprenant les transferts du déporté de baraquement à baraquement et de Kommando à Kommando à l'intérieur des différents camps par lesquels il est passé lors de son périple concentrationnaire. Cette section permet aux chercheurs de mieux situer dans le temps et l'espace les différents événements se rapportant à la vie du témoin à l'intérieur des camps qu'il a connus. Il suffit pour cela qu'ils comparent les time-codes correspondant à ces différentes sections.

Pour donner une vue plus large sur les mouvements de population dans les camps, thème qui fera certainement l'objet de recherches futures, je propose aussi d'ajouter une section relative aux arrivées et départs de convois de déportés dont le témoin se souvient.

Ensuite, il est également important que figure dans ce chapitre une section qui reprendrait les parties de l'interview qui traitent des pratiques religieuses qui pouvaient avoir cours en cachette parmi les déportés croyants. Pour beaucoup en effet, leur croyance religieuse et les pratiques qui en découlaient ont été un facteur essentiel pour garder le moral et donc, pour leur survie.

Pour compléter l'aspect précédent, il faut également ajouter une section à part où il est question des activités culturelles, artistiques et pédagogiques que les déportés organisaient parfois sous le manteau. Jusqu'à présent c'était la section 12 qui était chargée, entre autres, de cette question. Mais du fait de l'importance de cette rubrique, il faut lui consacrer une section entière. En effet, dans plusieurs de nos interviews, il est question d'exposés ou de discussions - qui avaient un caractère ludique ou pédagogique - que des déportés organisaient en se réunissant discrètement après leurs heures de travail. Parfois ce sont même des pièces de théâtre qui étaient montées par les déportés avec

l'accord des Allemands. Dans cet univers absurde et sans lois, tout était possible.

Pour ce qui est de la section 12 relative à l'auto-organisation des détenus, celle-ci reprend - comme cela avait déjà été expliqué dans les notes explicatives - toutes les parties de l'interview où il est question des moyens que les déportés utilisaient pour essayer d'alléger leur vie quotidienne. Cela va des trafics de tout genre à la solidarité - ou son absence - face à l'adversité, dans le cadre du travail ou ailleurs. Cette section ne doit pas être confondue avec la rubrique de la section 13 qui s'intéresse, elle, plus particulièrement aux protections à caractères politiques dont pouvaient bénéficier le témoin.

Enfin, pour terminer ce chapitre, j'ai pris l'initiative d'ajouter encore deux sections : une qui répertorie les contacts des déportés avec leur famille (lettres, colis) et une dernière consacrée à la présence ou à l'absence de la Croix-Rouge dans les camps où le témoin a été déporté. J'ai en effet remarqué que ce sont là deux aspects de la vie concentrationnaire qui intéressent de plus en plus les chercheurs.

V. MODIFICATIONS ET RAJOUTS RELATIFS AU CHAPITRE VI : LA LIBÉRATION

Pour être exhaustif, il manque à ce chapitre plusieurs sections. Une section doit être ajoutée qui renvoie aux parties de l'interview relatives aux comportements des soldats alliés et des autorités militaires vis-à-vis des déportés et des gardiens lors de la libération des camps. Une autre section doit être consacrée aux premiers échanges de correspondance dans les jours et semaines qui suivent la libération du camp entre le déporté et sa famille. Ce moment de l'interview où le témoin rétablit un contact avec sa famille pour la première fois depuis longtemps est toujours chargé d'émotion parce que le témoin retrouve à cette occasion son identité familiale. Une section de ce

chapitre doit également s'intéresser aux contacts du témoin et de son entourage avec les civils allemands qui vivent à proximité du camp libéré. Et enfin une dernière section doit déjà être consacrée dans ce chapitre-ci aux soins médicaux prodigués au témoin dès la libération du camp et à son séjour éventuel dans un centre médical ou un sanatorium avant son retour chez lui.

VI. MODIFICATIONS ET RAJOUTS RELATIFS AU CHAPITRE VII : LE RETOUR

Pour ce chapitre-ci, je propose d'abord de déplacer vers le chapitre précédent la section 3 relative aux soins et séjour en centre médical et sanatorium. Ensuite, pour compléter la section 2 qui est consacrée aux contacts du témoin avec d'autres rescapés, j'ai ajouté une autre section qui répertorie, elle, les contacts et les échanges d'information entre le rescapé et les civils des différents pays traversés lors de son retour. En effet, dans toutes nos interviews nous posons des questions au témoin sur les réactions des civils par rapport à son état et si ces derniers posaient des questions au témoin à ce sujet. Nous demandons, d'autre part, si le témoin répondait à ces questions facilement ou s'il ne le faisait pas de peur de ne pas être cru, problématique que l'on retrouve souvent dans nos témoignages.

Une section de ce chapitre doit également concerner les pérégrinations du témoin et de sa famille proche, pendant les années qui ont suivi la guerre. En effet, pour beaucoup de rescapés juifs de la Shoah, il serait impropre de parler d'un retour proprement dit à la maison, comme cela a été le cas pour les autres déportés non-Juifs. Les Juifs qui habitaient avant guerre en Europe centrale et orientale ne sont pas généralement retournés dans leur pays d'origine qui n'était plus pour eux qu'un cimetière. Ils ont souvent émigré vers d'autres régions du monde

moins marquées par l'antisémitisme et par les mauvais souvenirs du génocide.

VII. MODIFICATIONS ET RAJOUTS RELATIFS AU CHAPITRE VIII : L'APRÈS-DÉPORTATION

Ici aussi, pour être exhaustif, je propose d'ajouter plusieurs sections.

Une première section doit répertorier les moments de l'interview où il est question des séquelles physiques et psychologiques du témoin. Ces séquelles occupent toujours une place importante dans l'après-déportation. Des recherches futures y seront d'ailleurs certainement consacrées.

Ensuite, une section doit également être consacrée aux démarches administratives que le témoin a dû entreprendre pour être reconnu comme prisonnier politique et déporté. Les tracasseries administratives relatives à ces démarches jettent souvent une lumière crue sur l'absence de reconnaissance morale par la Société civile et politique des activités du témoin dans la résistance. Pour faire le pendant à cette section, une autre doit reprendre les time-codes où il est question des démarches administratives que le témoin a dû également entreprendre chez les médecins-conseils pour que soit fixé à son juste niveau son taux d'invalidité lié à ses séquelles physiques et psychologiques. C'est, nous le savons, à partir de ce taux que se faisait le calcul des indemnités que le rescapé pouvait espérer recevoir. Les tracasseries administratives afférentes à ces démarches médicales jettent également une lumière crue sur l'absence de reconnaissance morale de ce qu'a subi le témoin lors de son périple concentrationnaire. Dans cette section, doit également figurer une rubrique relative aux démarches que les Juifs ont dû entreprendre vis-à-vis de l'Allemagne pour obtenir de leur part une «réparation» financière pour tout ce qu'ils ont subi pendant la guerre.

Dans ce chapitre, doit également figurer une section qui s'intéresse aux soins médicaux et au(x) séjour(s) du témoin dans un centre médical ou un sanatorium. Souvent, en effet, le rescapé a des séquelles graves qui l'obligent après son retour de déportation à être suivi médicalement et, dans beaucoup de cas, à l'être dans un centre spécialisé.

Une section doit également être ajoutée qui répertorie les time-codes où il est question des démarches que le témoin a entrepris pour retrouver les membres de sa famille qui auraient éventuellement survécu à la machine d'extermination nazie. Certainement, dans l'avenir, beaucoup de recherches intéressantes seront consacrées à ce thème.

Pour les autres sections figurant déjà dans ce chapitre de la grille, je tiens à faire les remarques suivantes. D'abord, en ce qui concerne la section 1 relative au travail, à la vie familiale et aux loisirs du témoin après la libération, je crois qu'il faut la compléter par toutes les informations qui concernent les études que le témoin aurait éventuellement entreprises après guerre. C'est important car beaucoup de témoins ont repris des études qu'ils avaient dû abandonner à cause de la guerre et que cet aspect-ci de leur vie d'après-guerre constitue une sorte de revanche par rapport au projet d'extermination auquel ils ont été confrontés.

En ce qui concerne la section 6 où il est question du sentiment de culpabilité du témoin parce qu'il a survécu alors que tant d'autres ne sont pas revenus, il faut y indexer également les reproches - et quelquefois même l'animosité - de la famille proche du témoin et de son entourage par rapport au fait qu'il a survécu et pas son frère ou sa mère. La suspicion sur l'attitude et le comportement du rescapé qui lui aurait permis de survivre alors que les autres sont morts fait également partie de cette section.

VIII. MODIFICATION RELATIVE À LA DEUXIÈME PARTIE DE NOTRE GRILLE D'INDEXATION : LES INDEX

Lorsque nous avons présenté notre grille d'indexation lors de la Deuxième Rencontre Audiovisuelle Internationale, la deuxième partie de celle-ci était composée de trois index correspondant aux catégories B, C et D, à savoir l'index des questions et des interventions de l'intervieweur (catégorie B), l'index des lieux cités (catégorie C) et l'index des personnes citées (catégorie D). Très vite, nous nous sommes rendu compte qu'il manquait un index important qui pourrait également intéresser beaucoup de chercheurs : celui des noms de collectivités cités, reprenant les noms des usines, des mouvements et partis politiques ainsi que de toutes les organisations citées pendant l'interview. Grâce à cet index, le chercheur qui réalise par exemple une étude historique sur la SS a la possibilité, grâce aux time-codes correspondants, d'accéder directement aux parties de l'interview où le témoin parle des SS, de leur comportement, de leur hiérarchie et de ce qu'il a perçu de leur organisation interne.

Pour ce qui est des trois autres index, je n'ai apporté aucun changement ni ajout. Je tiens seulement à préciser que pour l'index des questions et interventions de l'intervieweur, j'ai constaté que malgré le fait que nos interviews soient semi-directives, le nombre de questions que l'intervieweur pose au témoin est très élevé. Cela est dû au fait que souvent l'intervieweur doit recentrer et relancer le récit du témoin quand celui-ci se perd dans ses souvenirs, ou s'embrouille dans les époques de sa vie. Parfois aussi l'intervieweur doit intervenir auprès du témoin pour l'aider à «sortir» d'une rupture émotionnelle en lui posant d'autres questions. Le nombre élevé des questions et interventions de l'intervieweur n'enlève rien à la structure semi-directive de nos interviews. En effet, c'est

toujours au témoin qu'il revient de gérer son témoignage comme il l'entend et l'intervieweur ne coupe jamais le récit du rescapé en plein milieu d'une explication, sous prétexte que celle-ci serait hors contexte.

En ce qui concerne les index des catégories C, D et E, la plus grande difficulté à laquelle je suis confronté est liée aux recherches que je dois entreprendre pour écrire correctement aussi bien, par exemple, le nom d'un petit patelin en Pologne ou ailleurs, que le nom d'une personne que le témoin a rencontrée dans les camps et qui n'est pas historiquement connue. Ces recherches prennent énormément de temps comme je l'ai déjà dit précédemment et dans de nombreux cas elles sont infructueuses, ce qui m'oblige alors à écrire phonétiquement - avec toutes les erreurs que cela suppose - les noms dont je n'ai retrouvé aucune trace ni dans les livres, ni dans les cartes, ni dans aucun lexique où ce nom serait susceptible de s'y trouver.

4. Réflexions générales sur la grille d'indexation comme instrument de travail et perspectives d'avenir

Je tiens tout d'abord à rappeler, comme l'avait fait lors de notre Deuxième Rencontre Anne Van Landschoot et Olivier Quinaux, que la grille d'indexation ne peut en aucun cas conditionner la recherche entreprise et qu'elle ne limite pas les thèmes de recherches à ceux qui y sont énumérés.

Il est important aussi de souligner qu'une grille d'indexation ne remplacera jamais l'interview elle-même, laquelle conserve toujours sa valeur intrinsèque. Il y a à cela deux raisons. La première raison vient du fait que, quelle que soit la complexité de la grille d'indexation, la masse d'informations contenue dans l'interview proprement dite est

toujours plus grande que celle répertoriée dans la grille. Le choix des thèmes et des index retenus non seulement ne peut prétendre à l'exhaustivité, mais en plus ce choix est nécessairement subjectif. Faire un choix signifie toujours une perte d'informations. La deuxième raison est liée au fait que ce qui fait la richesse des interviews audiovisuelles n'est pas seulement dans ce que dit le rescapé, mais aussi dans la façon dont il le dit et dans le contenu intra-verbal de l'entretien : l'expression de son visage, la position de ses mains, les mouvements de sa bouche et éventuellement ceux de son corps, sans oublier évidemment les ruptures émotionnelles nous donnent autant d'informations sur le vécu du témoin que ce qu'il dit. Or, tout cet aspect du témoignage ne peut être rendu par la grille.

Si la grille d'indexation ne permet pas de remplacer l'interview elle-même, elle permet par contre de cataloguer les témoignages audiovisuels dans un répertoire de bibliothèque, les interviews pouvant être considérées grâce à leur indexation comme une source bibliographique. Cela permet de traiter nos archives orales de la même manière que nos archives écrites, ce qui, bien entendu facilite le classement et l'accessibilité de nos archives audiovisuelles.

Pour ce qui est de l'avenir, nous avons le projet de compléter notre travail d'indexation par l'informatisation d'un thésaurus chargé de répertorier les trois derniers index que sont les catégories C, D et E de la grille d'indexation. Ce travail que nous venons de commencer et qui prendra également énormément de temps permettra de réaliser des recherches informatiques transversales qui dirigeront directement le chercheur vers les interviews où tel nom de lieu ou de personne ou tel groupement politique ou réseau de résistance sont cités. Ce n'est qu'avec cette étape de la recherche transversale que toutes les précieuses informations conte-

nues dans les trois index en question seront vraiment facilement accessibles et exploitables auprès d'un public spécialisé. Nous avons donc encore beaucoup de travail pour rendre complètement opérationnelles nos archives orales. Celles-ci deviendront très vite grâce à leur facilité d'accès une source incontournable pour toutes les recherches futures relatives à la résistance et aux crimes et génocides nazis. Bientôt le nombre de chercheurs spécialisés venant consulter nos archives orales sera certainement au moins aussi important que ceux qui viennent consulter notre bibliothèque.

ANITA TARSI

Research Supervisor

Fortunoff Video Archive for Holocaust

Testimonies - Israeli Project

Director of the Educational Center

«Beit Theresienstadt» - Israel

**«The urge to draw was greater
than the need to document»***

The Experience of being an Artist in Ghetto Terezin through the Eyes of a Survivor

Ghetto Terezin was founded in November 1941 and in the beginning it was used as a concentration of Czech and Moravian Jewry. In the middle of 1942 Jews from Western Europe : Austria, Germany, Holland and in 1943 from Denmark were sent to Terezin. The Jewish leadership headed by Jakob Edelstein was committed to the establishment of a ghetto in the Protectorate as an alternative to deportations to the East in the hope that the ghetto will be a safe place until «the storm passes». The deportations to the East in January 1942 and the executions of ghetto inmate's accused of sending letters or buying food disappointed this hope¹.

The ghetto was established in the fortified town built in the 18th century. The barracks and buildings housed 7,000 souls before the ghetto. At the height of crowding 60,000 people were compressed between the walls of the town. In spite of the difficulties the ghetto was characterized by a wide organizational activity of the Jewish administration in education and care for children and youth, health services, food distribution, labor etc. All this could improve but not annul the hard conditions, overcrowding, sickness, hunger and a high mortality. 159,000 Jews came to Terezin ; the majority was exterminated in the East, about 36,000 died in the ghetto from starvation

* This research is based on the Oral Video Interview of Willi Groag, a survivor from Ghetto Terezin. The paper was translated from hebrew by Alisa Shek - Beit Terezin - Israel.

and sickness. 15,000 children, the most cherished by the leadership were sent East, more than 99 of every 100 of them did not come back².

An outstanding feature of the existence in Terezin was the wide cultural activity right from the establishment of the ghetto - clandestine in the beginning, later tolerated by the Nazi's and from the end of 1943 with their full consent. Creative life and culture in Terezin are mentioned widely in research and other literature dealing with the ghetto.

«Revolt of Intellectuals», «Spiritual resistance», «Preserving a human face» - these are some of the terms used after the war trying to describe and understand the apparent paradox of the cultural life against the background of the ghetto's events. I shall try to explain here the place of art in the Terezin ghetto and it's influence on the prisoners' life with the help of oral testimony and research.

A group of painters worked in the Technical department of the administration and served the Jewish leadership in everything connected to its needs towards the Germans. They had specialized in preparing graphic supplements to the many reports sent by the departments to the offices of the SS. Further there was an art workshop [Laucharna] of Czech, German and Dutch artists. Some of them were well known artists with exhibitions and wide recognition in Europe³. The Germans used the artists' talent to reproduce paintings made by famous artists and their sale on European markets and

thus the workshop was an economical branch as were other workshops in Terezin. After working hours the professional and amateur artists used to put on paper what they saw : Buildings, walls, barracks, the unattainable church in the center of the town, the hearses in the streets - the only means of transport for the dead and the needs of those still alive. Hunger, sickness, overcrowding and old age were the central themes of the pictures⁴.

The history of the ghetto was preserved in the pictures. The first barracks, the hangings, the transports, the «Schleuse» (processing station for the prisoners coming to the ghetto and leaving it), the SS men, the census outside the walls in November 1943, the beautification process, the Red Cross visit, the making of the Nazi propaganda film. From everyday life : The food distribution, the work groups, the hospitals and clinics, the overcrowded barracks and lofts, the housing for the privileged (well known Jews who were sent to Terezin where they were freed of work and given better living conditions than the rest). The extensive cultural life too was immortalized in the pictures. First the clandestine activity and later the yards and walls from which theater and concert performances were watched. The great fraud figured as well : The coffeehouse, the music pavilion, the childrens' amusement park. The many pictures found after the war are an exact documentation of the way of life in Terezin.

1 See : Ruth BONDY, *Edelstein Against Time*, Tel Aviv, 1981, pp. 264-301.

2 Those numbers were taken from the Data Base of Beit Terezin Archive.

3 Willi Groag oral video testimony made possible by the Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies and the USHMM - The Israeli Project (1993).

4 See : J. BLATTER and Sybil MILTON, *Art of the Holocaust*, New York, 1981, and Gerald GREEN, *The Artists of Terezin*, New York, 1978.

5 From Willi's testimony.

6 Ibid.

There was, however, another expression among the inmates, which served Terezin society. Illustrated get-well cards, pictures as gifts, posters with rhymes, art, which came to encourage friends and family and which ignored with a wink of the eye the daily hardships⁵.

On this form of expression we shall learn from a part of the oral testimony of Willi Groag. Willi is for many years a member of Kibbutz Maanit. During the three years and a half in the ghetto he was mainly administrator of children's' and youths' homes. Doctor of chemistry, pioneer, and member of the «Maccabi Hatzair» leadership and educator, first in Prague and later in Terezin. Himself a painter and close to the painters' workshop, his father Emo Groag among them⁶.

This is a personal testimony of Willi. It is not history - in parenthesis or without. For a historian it is raw material. Willi shares with us his memories as he recalls them today. He unrolls before us a piece of life, details of color and atmosphere on the background of his work as educator and artist with a liveliness we can't find in another document. Contrary to most inmates Willi stayed in the ghetto until liberation. All his near family members - his parents, his wife and their baby who was born in Terezin were liberated along with him. The passage we are about to present is from the 9th hour of a 12 hours interview we made with Willi in four sessions from November 1992 to March 1993. The passage deals with a picture his father made in the spring of 1944, close to the visit of the Red Cross delegation :

«At the Laucharna, the painters' workshop in the ghetto, they created popular art in the style of the paper houses well known today. Signs, sayings, like 'Get up in the morning in good spirits' or another wise saying that was in great demand in the ghetto : 'In another fifty years all will

be over'. I want to show you now a drawing made by my father, Emo, under the influence of the paper house style. [Willi shows the drawing] I'll explain it. This is a very decorative painting, everything has to be beautiful and arranged properly and it has to convince you to display it. The painting shows how Emo describes the ghetto in 1944. He draws every corner of it. It is hard to believe how much good spirits he had, without taking in account what a hard life he had in the ghetto. [Willi shows and explains] I begin from the most terrifying part he describes, a funeral. Emo made it very well organized ; I never saw a funeral like this in Terezin [...].

You could see the ghetto silhouette, a couple of old Jews and the hospital for contagious diseases. A Jewish policeman with his funny hat showing the Jews where they are supposed to get their bread. [Willi goes on and explains]. Jews are sitting upon the walls of the fortress watching the beautiful view of the Bohemian countryside. It seems that Emo almost declares : it is a real pleasure being in Terezin.

It is so optimistic, - it is really difficult to grasp.»

Emo Groag had suffered a great deal while being in the ghetto. He was sick and hospitalized for long periods of time in the ghetto hospitals, he was weak and hungry. We could understand that he tried through his drawings to put order into his life and in that of the others in the ghetto. Artists like Emo tried to create a style of expression that will make possible to understand reality in a different way. Such an interpretation that will bring back control of their lives and will defeat the feeling of powerlessness that was everywhere.

Drawings were used as presents, added to greetings, illustrated brochures, publica-

tions, tickets and concert program sheets. Drawings and verses were a popular means of communication in Terezin, also in official use. There were illustrated posters of the Health Department in the lavatories asking for cleanliness and prevention of infections. The common use of «popular art» may seem amazing considering the cruel fate of the prisoners.

As far as we know from historical research and testimonies of survivors the fate of the deported was not known in Terezin. There was a handful of people who knew what was happening in Poland but for reasons of their own they decided not to spread the news. The majority of inmates including those close to the administration knew only that the East is much worse than Terezin and the fear of transports and the depression after them was great. The Jews did not believe the German promises about labor camps in times of big or special transports but the rumors and the news did not give reason to suspect mass extermination. The Germans used tricks to calm the prisoners' fears. They ordered the deported to write postdated postcards to their families in Terezin on their arrival in Auschwitz - Birkenau. When the postcards reached their destination the senders were no more among the living⁷.

The artists expressed the general mood in the ghetto and as for their chances of survival they were no different from the rest of the population. We can't be sure of the motives of the painters for an artistic expression. Willi's testimony in accord with other sources, for instance Dr. Fleischmann's writ-

ings indicate that it was a natural reaction of the artist to express the visual qualities of the ghetto experience in their own and only special way. Neither as an act of parting with life nor as a last will. It was important to keep a living memory of the events, persons, suffering and deceit but the artists did not know their life is about to come to an end⁸.

Ziva Amishai-Maisels deals in her article with the clear distinction of the different art styles of the Terezin artists. «The choice of expressionism was undoubtedly prompted by the revulsion these artists felt against the academic naturalism they continued to use in their 'official works'. Naturalism becomes for them the style of lies rather than a documentary account of the truth. Expressionism involves the rendering of one's feelings about a subject into art, but the feelings of a camp inmate are complex. The result of the endeavors is that they furnished us not only with documents on how the camp looked but on how they felt about being in the camp»⁹. Their true view on real things the same artists expressed in their expressionistic works, the graphic hints and their atmosphere are a manifold documentation of Terezin's history.

In his statement Willi strengthens this concept. He tells of the dilemmas of the artist in the choice of his topic, his tools and his style. He mentions Dr. Fleischmann, Peter Kien and in another passage of his statement Ferdinand Bloch who looked consciously for old age and sickness, the mocked and grotesque, the threatening and despairing in order to fix them in their works for

⁷ See: Ruth BONDY, Op. Cit., pp. 417-425.

⁸ See: Karl FLEISCHMANN file num. 347, Beit Terezin Archive.

⁹ See: Ziva AMISHAI-MAISELS, «The Complexities of Witnessing», *Holocaust and Genocide Studies*, vol 2, number 1, 1987, pp. 136-144.

¹⁰ See: Norbert TROLLER, *Theresienstadt*, NY, 1991, and Gerald GREEN, Op. cit.

themselves, the other inmates and the future spectator :

Willi :

«If you talk about visual art you have to know that there was a big number of talented artists in the ghetto. They worked at the Technical Department of the Aeltestenrat and in other workshops where they had the opportunity to draw and paint. For them the urge to draw was greater than the need to document the situation.

I know it from myself. I did not draw a lot but I drew. The person had the possibility to see life models without an end and could use technique to put them on paper. Of course, the connection with the will for documentation was there, but was never aimed to show anybody outside the ghetto how the Jews live [...]. It was important to reconstruct reality but not to display the disasters in order to show them to the world. Drawings of the bakery were more in quantity than any others showing the sufferings of the people in the ghetto. There were artists like Karl Fleischmann who sought especially the places where he could document the human plight - how the suffering is reflected in the person standing before the official who registers him for transport. He went to those places and was not ashamed to draw the people in their hardest moments... Now... I remember that we looked at him doing that and we thought this is not right, we criticized him because he did not feel uncomfortable to draw people while suffering and he stood with his ink and pen in front of them.

I also saw Peter Kien (who was possibly the most talented of them all) walking the streets with a bottle of ink, a piece of wood and paper and stopping in the middle of the street to draw.»

Drawings served also as livelihood. In exchange of them the painter could get a portion of bread when drawing the bakers, the coachmen or the privileged persons. Some made portraits of old people or children for which they also got a reward. Willi tells about whole art collections owned by kitchen workers and bakers who acquired them in exchange of food :

Willi :

«Georg Lustig, a very good friend of mine, who worked in the bakery bought paintings and drawings from the best artists for stolen buns. He owned a collection of all the best artists : Otto Ungar, Bedrich Fritta, Leo Haas and more. In this collection there were outstanding drawings. From Georg I got a portrait made by Ferdinand Bloch. He was a great artist and had a very strong expression, may be the most threatening for the Germans.

Bloch's motivation was to absorb the absurdity, the strange and the lyrical of those crowded courtyards with old Jews who came to Terezin from Germany. They were skin and bones. Bloch drew folklore, a 'typical' picture of the 'normality' in the ghetto. It is true that if somebody looked at the pictures he would not get a really nice picture of the place that was meant to be a place of rest for old people from the Reich. I had a picture made by Bloch of old people in a courtyard.

The pictures were on sale by trade. People used to hang them on the walls of their rooms.»

The smuggling of paintings out of the ghetto lead to the arrest of most of the Terezin painters, their interrogation and deportation to camps. There are two testimonies of two only survivors of the affair. A report of Leo Haas at an exhibition of the works of

the victims of the affair organized after liberation and of Norbert Troller, an architect, who worked in the Technical Department. His drawings and memoirs were published in the book *Theresienstadt*. The public knows the affair from the TV series *Holocaust*. The writer of the script Gerald Green published a book *The Artists of Terezin* including pictures and research on the art creation in Terezin and on the painters affair¹⁰.

The testimony of Willi shows the affair - the «screw-up» as he names it in the ghetto slang - from the point of view of unrelated inmates and its influence on the ghetto life consequently. His words emphasize the existing sources and put them in a new perspective :

Willi :

«Somebody knew how to send pictures out of the ghetto. They were sold to an art gallery and the Gestapo discovered it.

One bright day they put [the Nazis] them in jail, first in the ghetto and after one day they were taken to the Small Fortress. They were questioned, they were tortured and taken to Auschwitz. Most of them were killed there. Leo Haas survived and back home he continued drawing scenes from the ghetto with much more atrocities in them than he used to do at the time he was an inmate there.

A story that we must tell again and again is about Otto Ungar. Immediately after the liberation he was still alive and very sick, with typhus. Otto Ungar was tortured in Terezin and in Auschwitz and the Nazis mutilated his right hand so he will not be able to draw anymore... There are survivors' testimonies that tell seeing Ungar drawing with his broken hand on sand... that explains art, the urge to draw did not stop to exist.»

Q : «What did you know about the affair while it happened ?»

«We knew that there is a 'broch', we called it in Czech 'pruser'. We knew the names of the seven that were taken, the artists... It had an influence on our inside life in the ghetto. The hanging of drawings was completely prohibited. After a while permission was given to hang on the walls pictures that were signed in their back by the Aeltestenrat. It is pity that I did not remember that before, I have signed pictures at home... this was to avoid the display of drawings that could be controversial for the Germans.

A Jew who used to sell pieces of art made the planning of the affair. I don't believe that the artists knew about the sending of their works out of the ghetto...»

An oral testimony not being a solid document leaves open ends, hints and questions for examination and further research. Who was the community of culture consumers in Terezin ? Were there groups which distanced themselves from the cultural life, which groups participated and why ? Was there a development and change in the contents of the creation in reaction to events and developments in the ghetto ? How did the different functions of visual art especially and the cultural creation generally fit in with the needs of the artist, the needs of the Jewish leadership, the social and economic function and the attitude of the Nazi rule ?

Such loose ends for dealing with these and other questions are scattered throughout Willi's testimony. A responsible deliberation on them needs a careful and detailed examination of further sources.

JAMES YOUNG

*Professeur d'études anglaises et judaïques
Université du Massachusetts, Amherst - U.S.A.*

Les témoignages audiovisuels de l'Holocauste :

Rendre à l'histoire les visages de la mémoire*

«La seule réincarnation concrète de l'histoire ne peut passer que par l'évocation personnelle» Saul Friedländer¹

«Ce que tente de prouver ce texte n'est pas tant comment l'histoire peut redécouvrir la mémoire, mais plutôt quelle mémoire sera laissée en héritage à l'histoire» Patrick Hutton²

Introduction

Comment la mémoire des rescapés va-t-elle s'inscrire (ou non) dans le champ historique ? La considérera-t-on toujours comme trop révélatrice d'émotions au point qu'elle perde toute crédibilité historique ? Peut-on faire une place à la compréhension du témoin, aussi subjective et dénaturée soit-elle, afin d'enrichir notre perception des événements ?

Si jusqu'à présent la mémoire des rescapés a joué un rôle (s'il y en eut) dans l'historio-

graphie de l'Holocauste, celui-ci resta mineur. Ceci est principalement dû à la distinction un peu sectaire que les historiens ont établi entre l'histoire et la mémoire : l'histoire se rapportant à ce qui s'est passé, la mémoire en constituant le souvenir. Une distinction aussi rigide crée non seulement une distance artificielle entre deux types de compréhension du passé, mais elle exclut aussi tout espace pour la parole du survivant et la mémoire de son vécu, dont la valeur est dès lors perdue pour l'historien.

* Traduit de l'anglais par Mesdames Sarah Lewis, Elisabeth Godenne et Gaby Moonens que nous remercions vivement. Mise en forme définitive de la traduction : Anne Van Landschoot.

¹ Saul FRIEDLÄNDER, *L'Allemagne nazie et les Juifs*, vol. 1, Ed. Seuil, Paris, 1997 (1ère éd. Harper/Collins, New York, 1997), p. 17.

² Patrick H. HUTTON, *History as an Art of Memory*, Ed. University Press of New England, Hanover, N.H. and London, 1993, p. 72.

Selon Saul Friedländer, le problème consiste en ce que «la plupart des historiens qui ont abordé le sujet se sont attachés soit à la description du contexte, soit aux récits de la Shoah, mais jamais - à ma connaissance - ils n'ont travaillé suivant une approche *intégrée* des deux»³ : l'histoire-récit qui assimilerait tout autant la voix de l'historien que la mémoire des rescapés, des commentaires et interprétations ouvertes des événements affirmant le discours historique *et* résistant à des «conclusions idéologiques hâtives», est absente de l'historiographie de l'Holocauste. En réponse à ce vide historiographique, Friedländer propose une interprétation dont l'imprécision propre à la narration des événements serait rompue par la conscience même de l'historien, par l'introduction de ce qu'il nomme le «commentaire» dans la narration. Le choix serait alors laissé à l'historien d'introduire ce commentaire dans la structure narrative du récit ou de le développer séparément, pourvu que son intervention soit manifeste⁴. Contrairement donc à certains historiens qui appréhendent le son même de leur propre voix et craignent que leur subjectivité n'entrave l'impartialité à laquelle ils sont soumis, Friedländer prône la manifestation de cette subjectivité, l'affirmation des raisons qui poussent l'historien à écrire ce type d'histoire en regard de l'historiographie traditionnelle.

Toujours selon Friedländer, l'absence de voix de l'historien face aux événements de

l'Holocauste ne fait finalement que révéler l'opacité caractéristique de ce passé. Dans son introduction à *L'Allemagne nazie et les Juifs*, Friedländer avance clairement que l'historiographie relative à cette période ne pourra être rendue possible que dans la mesure où elle tiendra compte des voix des victimes : celles-ci «révèlent en effet ce qu'on sut à l'époque et ce qu'on *aurait pu savoir* ; elles seules transmettent à la fois la perception claire et la cécité totale d'êtres humains face à une réalité inédite et terrifiante»⁵. C'est pourquoi, tout au long de son ouvrage, Friedländer superpose l'analyse historique aux récits des victimes et rescapés. Aussi reconnaît-il ce que tant d'autres historiens ont ignoré : lorsque nous considérons les voix des témoins oculaires, leur appréhension des événements passés, leurs réactions, leurs interprétations de l'expérience qu'ils ont vécue, nous comprenons mieux pourquoi et comment les victimes ont réagi aux événements comme elles l'ont fait. En admettant la place que leurs récits ont tenu dans leur propre vécu, nous ne pouvons qu'admettre que leur persévérance à atteindre une narration des événements fait partie intégrante de la réalité historique.

Lorsque Friedländer restitue la parole et la subjectivité des victimes à la compréhension historique, il redonne une mesure de contingence à l'histoire telle qu'elle se révèle, ouvrant ainsi la voie à l'appréciation de causes et conséquences qui sont imperceptibles à notre conception traditionnelle a

³ Saul FRIEDLÄNDER, «Trauma, Transference, and 'Working through' in Writing the History of the Shoah», *History and Memory*, 4, Ed. Spring/Summer, 1992, p. 50.

⁴ Ibid., p. 53.

⁵ Saul FRIEDLÄNDER, *L'Allemagne nazie...*, op. cit., p. 14.

⁶ Pour plus de détails sur le concept d'«historiographie intégrée» chez Saul Friedländer, voir James E. YOUNG, «Notes towards a Received History of the Holocaust», *History and Theory* (courant 1997), et James E. YOUNG, «Between History and Memory : The Uncanny Voices of Historian and Survivor», *History and Theory* (courant 1997), à partir desquels sont extraits certains passages de ce texte.

⁷ Mes réflexions sur le témoignage audiovisuel de l'Holocauste ont été développées sur base de James E. YOUNG, *Writing and Rewriting the Holocaust : Narrative and the Consequences of Interpretation*, Ed. Indiana University Press, Bloomington and Indianapolis, 1988, p. 157-171.

posteriori des événements. Et si le but principal de l'historien Halbwachs était de démontrer comment la mémoire, incertaine, pouvait guider l'approche des réalités du passé, Friedländer montre, lui, que les réalités elles-mêmes, telles qu'elles se révèlent, sont essentiellement redevables à ceux qui les ont vécues et s'en souviennent.

Ainsi Friedländer entend-il confronter deux interdits de l'historiographie conventionnelle : la voix de l'historien et la mémoire du témoin oculaire. Aucune de ces deux dimensions n'est habituellement admise par les historiens qui, d'une part, tentent toujours de supprimer toute trace de leur intervention personnelle (c'est-à-dire de leur subjectivité) dans l'écriture d'une histoire bien déterminée et qui, d'autre part, ne tolèrent absolument pas les ruses de la mémoire dans les récits des rescapés. Dans le cas de Friedländer toutefois, l'intégration de ces deux dimensions dans l'histoire ne l'a pas fait renoncer à l'emploi des critères historiques standards, mais au contraire les a renforcés : au lieu de nier le rôle de l'historien, qui est nécessairement impliqué dans la narration des événements, Friedländer affirme une telle nécessité comme partie intégrante de la réalité historique elle-même. Du fait sans doute de sa double sensibilité aux difficultés propres à la situation des rescapés et aux exigences que lui impose sa tâche d'historien, Friedländer introduit la mémoire vivante des rescapés dans le champ historique, et ce non pas pour privilégier ce type de mémoire mais pour mieux démontrer comment les événements tels qu'ils se sont produits ont pu être assimilés ou non⁶.

Par cet essai, je souhaiterais explorer les procédés par lesquels la mémoire se révèle et se reflète dans les témoignages audiovisuels des rescapés. Je tenterai également de mettre en exergue le rôle crucial, bien que négligé, de ces témoignages pour la compréhension historique de l'Holocauste. Considérant les

mécanismes du témoignage audiovisuel et me référant au sens étymologique du terme «testimonier» - «porter témoignage» - j'espère pouvoir restituer la parole et le visage du rescapé au champ historique.

Le témoignage audiovisuel : un double récit

La mémoire fait rarement irruption dans un récit long, confus et tortueux ; elle apparaît plutôt dans des moments d'expression libre, noyaux du temps autour desquels les événements puisent leur sens et leur signification. En suscitant les souvenirs d'un rescapé de l'Holocauste et en filmant celui-ci, les réalisateurs d'images vidéo - et simultanément (paradoxalement) de témoignage cinématographique - ne recueillent que des fragments de mémoire, même si ceux-ci sont finalement présentés de façon rectiligne, continue, sur une bande sans fin, une sorte de discours en celluloïd. Ces enregistrements haute-technologie sont actuellement réalisés, catalogués, répertoriés, publiés et transcrits aux Archives vidéo de l'Université de Yale, à l'UCLA, au Gratz College et, plus récemment, à la «Survivors of the Shoah Visual History Foundation» de Steven Spielberg. Partant de ces archives, les témoignages sont montrés dans les écoles et à la télévision, dans le cadre de cours spécifiquement consacrés à l'histoire et à la littérature de l'Holocauste ainsi que de cours plus généraux d'histoire orale, de psychothérapie, de témoignage littéraire⁷.

Malgré les mises en garde de Lawrence Langer contre toute recherche d'unité littéraire ou morale dans les témoignages audiovisuels et la littérature de l'Holocauste, on ne peut nier que l'enregistrement vidéo unifie et organise nécessairement la mémoire du rescapé et ce, à un double niveau : à celui d'abord de la narration elle-même, à celui ensuite de la mise en récit via le médium vidéo⁸. Qu'il soit suscité par une écoute

sympathique ou commandé par la tradition, le témoignage audiovisuel, comme la narration littéraire, fusionne le temps et l'espace, unissant ainsi les événements jusqu'à créer des continuités et investigations nouvelles, des relations de cause à effet et des significations historiques. Le déroulement d'un film ou d'une vidéo est intrinsèquement lié à une notion de succession, une causalité linéaire qui suggère l'explication des événements : sous chaque témoignage - en son début, son milieu et sa fin - se cache une compréhension particulière des événements. À l'instar des témoignages littéraires comme les journaux intimes et mémoires de l'Holocauste, le témoignage audiovisuel est donc soumis aux propriétés formelles du récit, qui construisent le témoignage et lui donne vie.

En effet, dans le témoignage vidéo, il y a au moins deux niveaux de narration qui s'entrecroisent : celui du film, de son déroulement, de sa publication, de sa juxtaposition d'images ; et celui de l'histoire personnelle du rescapé, qui devient dès lors un récit à l'intérieur du récit. Ainsi passe-t-on naturellement d'un niveau à l'autre de la narration ; et puisque les histoires dont témoigne le rescapé semblent composer le contenu de la vidéo, son récit paraît déterminer la structure du témoignage et ce, même si en réalité l'histoire est déjà nécessairement inscrite dans la narration plus large que le médium vidéo produit. Dans cette optique, on peut considérer que le contenu des témoignages audiovisuels de l'Holocauste est constitué par

l'association de l'histoire des rescapés, du récit de cette histoire et de l'enregistrement audiovisuel du témoignage.

En outre, comme le suggère Annette Insdorf par sa critique du documentaire sur l'Holocauste, le médium lui-même procure nécessairement une forme nouvelle à l'histoire qui est racontée. Critiquant la thèse ingénieuse de Bazin selon laquelle l'objectif de la caméra n'intervient que passivement entre la réalité et le spectateur, comme un agent inerte, Insdorf nous rappelle que le cadrage, l'angle de vue de la caméra, la lumière et la proximité du sujet, sont autant de facteurs qui interviennent sur la perception : la place de la caméra détermine si un sujet doit paraître insignifiant, menaçant ou neutre⁹. De plus, le moment et le lieu du tournage, les questions posées par l'interviewer, l'état d'esprit du rescapé, l'actualité évoquée, et même les sous-titres et traductions, font qu'on ne peut jamais considérer le but de l'enregistrement audiovisuel comme une présentation des faits tels quels ou une documentation sur les expériences, mais plutôt comme une illustration à la fois des témoignages des rescapés et de la compréhension, de la signification des événements générés par l'acte même de témoigner.

Comme d'autres récits, le témoignage audiovisuel de l'Holocauste commence et finit nécessairement quelque part, ce qui limite et enferme les expériences des rescapés, aussi bien pour le narrateur que pour le spectateur du témoignage. L'interviewer suggère aux rescapés de «commencer au début» ; les res-

⁸ Voir Lawrence LANGER, «Preliminary Reflections on the Videotaped Interviews at the Yale Archive for Holocaust Testimonies» (Hiver 1985), pp. 4-5, ainsi que sa brillante étude très complète sur le témoignage vidéo de l'Holocauste, *Holocaust Testimonies : The Ruins of Memory*, Ed. Yale University Press, New Haven and London, 1991. Voir aussi sa thèse importante contre une vision littéraire unifiée dans *Versions of the Holocaust : The Holocaust and the Human Spirit*, Ed. State University of New York Press, 1982.

⁹ Annette INSDORF, *Indelible Shadows : Film and the Holocaust*, Ed. Vintage Books, New York, 1983, p. 77.

¹⁰ Lawrence LANGER, «Preliminary Reflections...», op. cit., p. 4.

¹¹ Lawrence LANGER, «Holocaust Testimonies and Their Audience», *Orim : A Jewish Journal at Yale*, vol. 1, No. 1, Ed. Spring, 1986, p. 97.

capés détermineront où ils doivent fixer ce début : Est-ce lorsque leur famille a quitté la Russie pour l'Allemagne après la Première Guerre mondiale ou bien lorsqu'ils ont entendu que Hitler était nommé chancelier, ou encore lors de la *Nuit de Cristal* ? Est-ce lorsque la communauté fut déportée dans le ghetto ou lorsqu'ils arrivèrent à Auschwitz ? Doit-on plutôt faire commencer la mémoire individuelle de l'Holocauste sur une base collective datant de plusieurs siècles, avec le *Churban* des Premier et Second Temples et les pogroms qui suivirent ? Où doit-on fixer la fin d'un témoignage ? A la libération des camps ou à l'arrivée en Israël ? Lorsque finit la bande d'enregistrement ou lorsque l'interviewer est fatigué ? La mémoire peut-elle avoir une fin ? Dépendant des moments où commence et se termine le témoignage, les prémisses à l'interview, ses conclusions et significations sont créés pour déterminer le cadre du témoignage. Dans ce contexte, il faut se rappeler que, comme pour l'auteur d'une autobiographie littéraire, le rescapé qui témoigne au moyen de la vidéo commence son témoignage en ayant pleine conscience que celui-ci prendra fin, ce qui structure inévitablement les expériences passées en fonction de l'expérience plus récente. Aussi certains souvenirs sont-ils présentés de façon détaillée, alors que d'autres, datant d'avant ou d'après les événements qui constituent le corps du témoignage, sont passés sous silence.

Lauwrence Langer a constaté que chaque témoignage est différent, non pas tant parce que chaque expérience est absolument unique, mais parce que chaque «histoire» dépend de facteurs personnels et structurels qui l'ont constitué : «Même si les témoins ont connu le même camp de travail, de concentration ou d'extermination», écrit Langer, «les détails des souvenirs sont tributaires de tellement de facteurs différents - la mémoire, la personnalité, l'étendue de la

perte, la durée de la détention, l'état de santé, l'attitude morale, la portée de l'engagement spirituel - qu'on ne peut faire émerger aucune vision unifiée du témoignage»¹⁰. Par «vision unifiée», Langer signifie une conception universelle partagée par toutes les victimes, qui donnerait l'illusion d'une similitude entre les différentes expériences, alors même que les enregistrements vidéo sembleraient démontrer exactement le contraire. Pourtant, quand les témoins partagent une même conception du monde (*Weltanschauung*), leurs appréhensions respectives de l'expérience sont relativement semblables : non pas parce que l'expérience fut la même, mais parce que les narrateurs partagent souvent les mêmes traditions et utilisent le même langage pour saisir et décrire l'expérience. Dans cette optique, des événements différents mais présentés de la même façon sont unifiés par leur expression même, par une vision commune de l'expérience.

Bien que Lauwrence Langer ait avancé que nombre de témoignages de la sorte sont «dépourvus de dimensions symboliques ou de résonance légendaire et qu'ils ne tiennent compte d'aucun précédent littéraire»¹¹, les récits audiovisuels des rescapés sont nécessairement soumis aux mythes, figures et idéologies, portés par le monde des rescapés et leur langage, comme le sont les témoignages littéraires par rapport à leurs auteurs. Peut-on, par exemple, raconter l'histoire de ces deux jeunes filles cachées pendant des mois sous une trappe recouverte de fumier (c'est l'exemple donné par Langer) sans penser à une allégorie de la condition des Juifs d'Europe pendant l'Holocauste ? Si certains témoignages sont tout à fait éloquentes vis-à-vis des événements qu'ils décrivent, d'autres sont, par contre, très fortement imagés. «Quand le soleil se levait [à Auschwitz], il ne ressemblait pas au soleil», dit une jeune femme aux yeux clairs, «Je

vous assure, il n'était pas lumineux [...]. Pour moi, il était noir»¹². Même si cette rescapée n'a jamais entendu parler du poème de Paul Celan, *Todesfugue*, on ne peut s'empêcher de faire le rapprochement entre son récit et les premiers mots du poème, «Lait noir de l'aurore [...]», une métaphore inquiétante pour décrire la situation caricaturale de l'époque. Par les témoignages audiovisuels, le narrateur fait appel à l'image pour représenter l'expérience, de la même façon que les images vidéo représentent inévitablement le narrateur lui-même ; c'est l'acte de témoigner qui génère alors le sens et la compréhension du récit à son double niveau, le littéraire et l'iconographique.

Interprétation de l'image testimoniale

Après la guerre, nombre de rescapés ont choisi de parler et de livrer leur histoire uniquement en anglais, cette langue représentant pour eux une certaine neutralité et intégrité, un langage dépourvu de toute mémoire. Ils avaient vécu les événements en yiddish, en polonais ou en allemand ; seul l'anglais leur permettait alors de créer un écran entre eux-mêmes et le vécu qu'ils devaient exprimer, en même temps que cette langue constituait un moyen d'expression de leur vécu. Dans les témoignages vidéo et cinématographiques, la caméra qui filme traduit inévitablement en un certain langage les événements qui émanent de la mémoire, et, de façon tout aussi évidente, elle met en oeuvre le passage d'un langage à un autre. Une telle dimension n'apparaît pas dans la littérature traditionnelle : l'enregistrement visuel de l'irruption de la mémoire dans le langage, de la recherche d'un vocabulaire précis, et de l'interprétation simultanée des événements par la recherche du langage, est

spécifique au témoignage vidéo et en constitue une part cruciale.

Le témoignage audiovisuel n'enregistre pas seulement une histoire ou un récit ; il en consigne également la fabrication même par la mise en exergue du choix pénible et délibéré des termes qui y sont utilisés, de la sélection des détails et souvenirs, de l'influence de ces détails sur le narrateur et sur la narration elle-même. Aussi peut-on aisément y saisir le moment où l'expérience fait son entrée dans le discours : l'instant précis où la mémoire est traduite, transformée en langage, souvent pour la première fois. Là où l'écrivain doit nécessairement briser le silence pour pouvoir l'exprimer, le témoignage audiovisuel manifeste, lui, ce silence au même titre que les mots eux-mêmes : le silence, qui n'existe dans le texte écrit que par une page blanche, accompagne ici l'image de celui qui est silencieux, celui qui ne peut trouver les mots justes. Contrairement donc au témoignage littéraire, le témoignage audiovisuel peut aussi représenter le *non-récit*, l'instant où la mémoire ne fera pas irruption dans le discours. Aussi sommes-nous témoins à la fois du discours et du non-discours, du choix de continuer ou non. Contrairement à la narration écrite qui tend à supprimer les distances séparant les mots des idées, le témoignage vidéo consigne les pauses et hésitations du récit qui s'y révèlent de façon aussi évidente que les mots eux-mêmes. Le sens de l'incohérence qui est propre aux expériences vécues, les propriétés associatives de la reconstruction de ces expériences, le tâtonnement perceptible de la recherche de mots et d'un langage pour les exprimer, sont autant de facteurs qui sont sauvegardés par le support vidéo et font partie intégrante de son contenu textuel au même titre que l'histoire elle-même.

12 Témoignage de Edith P. (T-107), Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies, Université de Yale.

13 Lauwrence LANGER, «Preliminary Reflections...», op. cit., p. 4.

Comme l'a fait remarquer Lawrence Langer, il est «immédiatement et visiblement» manifeste que dans ce type de témoignage, le narrateur est totalement impliqué dans la narration de son histoire¹³. Cela signifie qu'il nous est possible d'observer précisément la manière dont les rescapés organisent leur témoignage, le travaillent et le répètent jusqu'à ce qu'ils en soient satisfaits. Dans la même optique, nous pouvons saisir l'acte même de la mise en récit, ses débuts et ses interruptions, ainsi que son aspect essentiellement provisoire. Nous devons toujours avoir conscience que dans ces témoignages, il y a une recherche de langage même si celui-ci ne fait pas spontanément surface, il y a des automatismes dans la représentation des événements même si cette représentation est clairement mise en valeur, il y a des moments d'introspection du narrateur lorsque celui-ci est affecté par son propre récit et qu'il y réagit avant de le poursuivre. Dans tout ceci, nous devons être cruellement conscients de l'ontologie du témoignage, du fait que c'est sous nos yeux que se crée véritablement le témoin.

Les mécanismes de la mémoire, de son édicification, de sa mise en récit, de sa formulation, de la recherche d'une cohérence, sont le plus souvent imperceptibles dans les textes littéraires. Ils procurent au témoignage audiovisuel une certaine conscience de soi, une introspection, qui sont toutes deux absentes du témoignage littéraire. Cette notion d'introspection se dégage des narrateurs eux-mêmes : au cours de leur récit, ceux-ci donnent souvent l'impression de répondre à leurs propres paroles et à leur signification, y apportant même quelques corrections à mesure qu'ils progressent dans la narration. A certains moments, ils paraissent être leurs propres auditeurs, réfléchissant à ce qu'ils viennent de dire, se creusant la tête pour finalement se demander ce qu'ils vont faire de leur histoire.

Parfois les rescapés semblent se protéger eux-mêmes de leur histoire, appréhendant leurs souvenirs avec circonspection, cherchant à les maîtriser, comme s'ils mesuraient l'impact de leurs paroles sur l'auditeur et sur eux-mêmes. Jusqu'au moment du récit, les souvenirs font partie de l'intimité du rescapé comme des plaies internes toujours ouvertes ; et si nous ressentons, ne fut-ce qu'un peu, la souffrance qui caractérise le passage de ces souvenirs de la sphère privée au domaine public, il nous est permis de mieux comprendre les conséquences des expériences qui nous sont livrées ainsi que les implications de leur mise en récit.

L'image testimoniale nous permet également de déceler les traces d'une histoire que les rescapés ne nous disent pas. Ces traces, nous pouvons les capter dans les yeux des rescapés, dans l'expression de leur visage et dans les mouvements de leur corps - le tout faisant partie de l'ensemble du texte du témoignage vidéo, suggérant ainsi bien davantage que ce que nous entendons et voyons. Aussi découvrons-nous que la mémoire ne nous est pas seulement transmise par le récit mais aussi par les attitudes. Nous réalisons alors qu'un certain type de témoignage ne nous est accessible que par le film ou la vidéo, un type de témoignage dont nous sommes nous-mêmes appelés à témoigner.

Le film *Breaking the silence*, consacré aux enfants de rescapés et aux relations qu'ils entretiennent avec leurs parents, nous fait découvrir que ces enfants ont acquis une compréhension particulière des événements, une mémoire qui n'a finalement que très peu de rapport avec ce que leurs parents leur ont dit. En fait, une partie du problème que connaissent nombre de ces enfants réside précisément dans l'absence d'un véritable récit par les parents qui se sont plutôt exprimé via une surabondance de signes comportementaux et non-verbaux très dif-

faciles à interpréter. Une partie du témoignage de leurs parents s'est surtout avérée être des sentiments de décomposition permanente, des sur-protections, un dénigrement implicite des problèmes liés à l'adolescence (en regard d'Auschwitz), ou un sentiment de culpabilité d'avoir survécu. Ces réactions n'ont pu être énoncées ou racontées comme telles ; elles ont peu à peu été transmises aux enfants, par le quotidien, comme mémoire des événements. Et, de même que ces parents ont transmis quelque chose de leur expérience à leurs enfants par des silences, un langage corporel et d'autres attitudes non-verbales, les rescapés qui témoignent au moyen de l'audiovisuel transmettent des messages non-verbaux et une certaine mémoire des événements à ceux qui les regardent.

Ainsi le témoignage audiovisuel nous permet-il d'appréhender l'univers de la mémoire non-verbale, une sorte de témoignage uniquement perceptible par le biais du film et de la vidéo. Bien que l'image soutienne généralement le témoignage verbal et qu'elle permette d'authentifier à la fois le narrateur et son discours, il arrive aussi qu'elle dévalorise et complique le témoignage. Cela est particulièrement apparent dans le film *Shoah* de Lanzmann, dans lequel les mots seuls souvent ne suffisent pas à exprimer l'entièreté de ce qui nous est transmis. Il y a notamment un épisode où il est demandé à un jeune Polonais s'il se souvient de la déportation des Juifs de Grabow : «*Est-ce qu'il se souvient de la déportation des Juifs de Grabow ? Oui, à cette époque-là, Monsieur travaillait au moulin. Oui. En face ? Oui, en face. Et ils ont tout vu. Et qu'est-ce qu'il a pensé de ça, Monsieur, c'était un spectacle triste ? Oui, c'était très triste de le regarder.*

On ne saurait pas le regarder d'un oeil gai !»¹⁴.

«On ne saurait pas le regarder d'un oeil gai !»... Et pourtant notre interlocuteur esquisse un sourire. Est-il embarrassé, fier, satisfait ou tout simplement timide devant la caméra ? Veut-il ironiser, tentant de fournir deux réponses à la fois, la sienne et celle que Lanzmann souhaite entendre ? Toutes ces interprétations sont possibles, mais elles ne le sont que parce que nous disposons à la fois de l'image et du son : c'est parce que l'on voit un sourire en même temps que l'on entend les mots «On ne saurait pas le regarder d'un oeil gai» que l'on pressent l'ironie. L'association de l'image et du son crée un message beaucoup plus profond que les mots seuls. La compréhension repose ici sur l'entièreté du texte dont font partie les regards - et les sourires.

L'image dans le témoignage audiovisuel révèle également d'autres significations. De toutes les obscénités qui furent infligées aux Juifs pendant l'Holocauste, une des plus perverses réside probablement dans la volonté qu'on eut de substituer une image de destruction totale à une civilisation ancienne de plusieurs millénaires. Malheureusement, les images insoutenables de tous ces morts et rescapés pitoyables sont devenues pour beaucoup l'unique représentation de la civilisation juive européenne ainsi que de la connaissance de l'Holocauste et de ses survivants. Trop souvent la «vulgarisation historique» de l'Holocauste commence et se termine uniquement par et sur ces images d'horreur incommensurable de la fin de l'histoire des Juifs d'Europe, sans jamais aborder le contexte historique, politique, culturel et intellectuel - c'est-à-dire l'histoi-

¹⁴ Claude LANZMANN, *Shoah*, Ed. Fayard, Paris, 1985, p.101.

¹⁵ Je fais une critique similaire à propos des musées de l'Holocauste et de ce que j'ai nommé «la vénération des ruines» dans James E. YOUNG, *The Texture of Memory : Holocaust Memorials and Meaning*, Ed. Yale University Press, New Haven and London, 1993, pp. 126-128.

re même du judaïsme européen - qui l'a précédée¹⁵.

Mais si l'image de la communauté juive a été réduite et substituée par des cadavres et détenus squelettiques, peut-être le témoignage audiovisuel va-t-il, lui, remplacer ces images d'atrocités par celles de rescapés bien portants, apparemment bien rétablis. Les enregistrements vidéo ré-humanisent les rescapés et les victimes assassinées lorsqu'ils nous montrent des hommes et des femmes qui ont retrouvé leur apparence humaine, même si, dans leur for intérieur, ces personnes restent profondément blessées par ce qu'elles ont vécu. Nous découvrons les rescapés tels qu'ils sont maintenant, au lieu d'avoir affaire à des images statiques en noir et blanc montrant des victimes aux yeux écarquillés. Ceci nous permet de prendre conscience du caractère humain de toutes les victimes avant la guerre. Ainsi les victimes et rescapés retrouvent-ils leur place dans la communauté humaine, non seulement en tant que membres de cette communauté mais aussi en tant qu'individus à part entière. Dans cette optique, les enregistrements permettent de restituer aux rescapés une certaine partie de leurs dignité et humanité que les nazis se sont tant efforcés de détruire ; et, par là-même, la dignité qui restituée aux rescapés via leur témoignage, l'est aussi à toutes les autres victimes qui ont été privées de la libération des camps.

Le témoignage audiovisuel et les historiens

Malheureusement, il semble que ce soient précisément les *images* - et la réflexibilité essentielle qu'elles induisent - qui, pour les historiens, enlèvent toute valeur aux témoignages audiovisuels de l'Holocauste. Bien que les historiens dépendent justement de ce type de sources reconstituées, ils ont tendance à se méfier des « documents » qui sont trop révélateurs d'émotions, qui semblent

trop clairement construits et sont basés sur la seule mémoire individuelle. Il est vrai que les images, et surtout celles qui représentent des personnes, nous affectent profondément, suscitant en nous des réactions émotionnelles de compassion qui sont difficilement contrôlables : nous réagissons aux images des gens comme s'il s'agissait, à ce moment-là, des gens eux-mêmes. Et comme, dans le témoignage audiovisuel, les narrateurs présentent une certaine unité avec ce qu'ils expriment, nos émotions sont alors directement mises à l'épreuve. Toutefois plus le texte vidéo est émouvant et mélodramatique, plus il perd de sa crédibilité aux yeux de l'historien, en tant que sur-médiatisation et au même titre que toute forme dramatique.

Outre ces problèmes manifestes, il y a d'autres aspects de la vidéo qui font que certains historiens ont difficultés à dégager un usage particulier de ces témoignages. Comme c'est le cas, par exemple, pour la musique ou le film, la vidéo est intrinsèquement liée à un mouvement latéral qu'elle opère toujours par rapport à un lieu ou à un moment dans le récit. C'est ce qui rend difficile l'analyse d'un moment particulier ou d'un détail de la narration, dans la mesure où chaque détail, moment, lieu, dans le récit, renvoie directement à de nouveaux détails, moments, lieux, etc. Et si l'on arrête l'enregistrement, il n'y a plus de récit, plus de son ; seule reste l'image du rescapé, sans aucune indication ni commentaire. Aussi le spectateur a-t-il tendance à suivre le rythme de l'enregistrement, concentrant son attention sur l'image, ce qui l'empêche de s'arrêter pour réfléchir à ce qui est dit. La vidéo fait apparaître une série d'impressions, de pensées inachevées, de réactions et d'émotions qui s'entrecroisent et se bousculent sans cesse dans le flot de l'enregistrement, ce qui interdit toute pause et réflexion pour le spectateur.

Considérant le contenu du récit du narrateur, le médium qui est utilisé (ainsi que ses filiations avec la pseudo-histoire et le docu-drama), et la brusque portée émotionnelle des images sur l'écran, nombre d'historiens jugent le témoignage audiovisuel comme, par nature, trop empreint de subjectivité anti-cognitive pour être conforme aux critères traditionnels d'objectivité et de crédibilité. Pour l'historien conventionnel, moins un texte est passionnel, plus il apparaît comme véridique ou authentique. Mais cette position fait abstraction des conceptions les plus contemporaines qui considèrent que la création d'un texte ne présentant aucun style narratif constitue un style en soi, une manière de dissimuler la construction apparente du texte, précisément pour le faire apparaître comme objectif, naturel et authentique - ce qui rend problématiques les objections des historiens vis-à-vis des témoignages audiovisuels de l'Holocauste. Il semble donc qu'en préférant se fier à des sources qui sont formellement objectives - comme les photographies, les horaires de trains, les témoins oculaires valables de l'époque - mais tout aussi construites et provisoires que les témoignages audiovisuels, les historiens ont peut-être négligé la part de construction, pourtant évidente, qui régit ces sources.

Comme l'a clairement montré Amos Funkenstein dans son excellent résumé d'une histoire de l'histoire, la notion spécifique de faits historiques s'est développée à partir de ce qui était perçu d'abord comme manifeste en soi puis comme significatif uniquement par rapport à un contexte. Cela, même si les faits provenaient d'un témoin oculai-

re ou, par après, d'un historien¹⁶. Ironiquement, nous sommes donc passés d'une époque à laquelle les faits semblaient proclamer leur propre valeur - le témoin oculaire des événements constituait alors le meilleur des historiens - à une époque où l'on a considéré le fait historique comme irrémédiablement soumis à son contexte, tant pour sa signification que pour de sa factualité même - l'autorité du témoin oculaire perdit alors de sa valeur. Là où l'ironie se fait sentir, c'est lorsque l'historien, alors même qu'il réaffirme le fait historique comme manifeste en soi, continue de nier les faits qui sont jugés importants par les témoins oculaires eux-mêmes, étant donné la proximité subjective qui lie ces témoins aux événements. C'est pourquoi il nous faut trouver un juste milieu par lequel on puisse intégrer la mémoire du témoin oculaire au champ historique. Mais cela ne signifie pas pour autant qu'il faille faire usage de cette mémoire uniquement pour la forme, afin d'authentifier n'importe quelle narration, ni la réduire à un rôle d'encadrement du récit via un semblant de naturel de la voix du rescapé.

D'une part, il est bien sûr évident que le rescapé lui-même ne peut ignorer ce qui resurgit de l'Holocauste à l'instant où il nous livre son récit ; et cela, alors que son histoire est toujours organisée après qu'il l'a vécue. Toutefois, la *façon* dont le rescapé organise son récit révèle une certaine compréhension particulière des événements, dans le sens où celui qui parle a vécu et vit les événements à la fois de façon directe et avec une certaine distance¹⁷. La mémoire du res-

¹⁶ Amos FUNKENSTEIN, *Perceptions of Jewish History*, Ed. University of California Press, Berkeley, Los Angeles, Oxford, 1993, pp. 22-49.

¹⁷ Pour une excellente étude sur les dangers de la projection en histoire et les moyens d'y remédier, voir Michael Andre BERNSTEIN, *Foregone Conclusions : Against Apocalyptic History*, Ed. University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, 1994.

¹⁸ Dori LAUB, «Bearing Witness or the Vicissitudes of Listening», in Shoshana FELMAN and Dori LAUB, *Testimony : Crisis of Witnessing in Literature, Psychoanalysis, and history*, Ed. Routledge, New York, 1992, p. 59.

capé inclut conjointement les expériences de l'histoire et celles de la mémoire, la façon dont la mémoire est devenue partie intégrante de l'histoire personnelle, la façon dont l'appréhension des événements et les silences qui accompagnent l'incompréhension ont à la fois fait partie des événements passés *et* font actuellement partie de la mémoire telle qu'elle se manifeste aujourd'hui.

Les silences d'un témoin peuvent-ils, dans ce cas, participer à l'essentiel de la vérité historique des événements ? Oui, si les historiens parviennent à entendre ces silences et à saisir leur fonction parmi les données empiriques qu'ils recueillent. Les erreurs peuvent-elles aussi être assimilées à des données telles ? Oui, si elles nous renseignent sur les raisons et la manière dont la victime a réagi à l'époque des événements. Toutefois, lorsque dans les récits de rescapés, les erreurs ont été ou sont reconnues comme telles, il est peu probable que les rescapés en fassent mention. Ce faisant, ils éliminent un élément important de témoignage, celui de la connaissance - même erronée - qu'ils avaient à l'époque.

Dans l'ouvrage *Testimony*, qu'il a réalisé avec Shoshana Felman, Dori Laub fait état d'une réaction par trop significative des historiens vis-à-vis d'un témoignage audiovisuel d'une rescapée. Par ce témoignage, la survivante, âgée d'une soixantaine d'années, décrit certains détails de la brève insurrection du Sonderkommando d'Auschwitz dont elle a été témoin en 1943. «Soudain», dit-elle, «nous avons vu les quatre cheminées prendre feu avant d'exploser. Les flammes jaillissaient vers le ciel, les gens couraient. C'était incroyable»¹⁸. Incroyable en effet, ont rétorqué les quelques historiens qui visionnaient le témoignage, puisque seule une cheminée avait explosé. A leurs yeux, un témoignage aussi «imparfait» n'avait non seulement aucune valeur pour leurs propres recherches

mais constituait aussi un danger pour la vérité historique.

Sur ce point, on peut dire que les historiens conventionnels se leurrent quant à la valeur empirique qu'on peut aujourd'hui accorder à ce genre d'erreur testimoniale. Après tout, à l'instar de tous les témoins oculaires, cette femme n'a fait que témoigner de ce qu'elle a vu, pas de ce qui s'est «réellement passé». La tâche de l'historien consiste alors à déduire ce qui est arrivé de ce que cette femme et les autres témoins ont vu. Et comme une partie de ce qu'elle a vu comporte nécessairement ce qu'elle en a compris («Oui, je vois maintenant», dit-elle), l'historien doit également tenir compte de ce que le témoin a compris des événements qu'il rapporte. Rien de tout ceci ne semble hélas avoir effleuré les historiens qui ont regardé ce témoignage vidéo.

L'interviewer et thérapeute Dori Laub a été fort déconcerté, voire choqué, par le désintérêt dont ont fait preuve ces historiens face à ce que lui considère comme le sujet essentiel du témoignage de cette femme : l'extraordinaire impact que les événements ont eu sur elle, non pas les événements eux-mêmes. En effet, bien que cette personne ait assisté aux événements, son témoignage n'en a sélectionné que l'acte générique de la résistance à Auschwitz qui, pour elle, semblait inimaginable auparavant. Pour Laub, la rupture avec le cadre habituel (c'est-à-dire un monde où les Juifs ne se révoltent pas), signifiée par ce témoignage, constitue aussi une vérité historique empirique. Aussi est-il inconcevable, d'un point de vue psychanalytique, que les historiens ne s'attardent pas au changement radical qui s'est opéré dans la conception que cette femme avait de l'univers qui l'entourait ; les bouleversements internes du paysage psychique sont tout aussi «réels» et vérifiables que le sont ceux du paysage externe, physique.

Mais ceci ne nous dit toujours pas ce que perdent exactement les historiens lorsqu'ils ignorent ou discréditent les témoignages qui manifestent trop clairement la subjectivité et les erreurs, comme le font pourtant la plupart des témoignages audiovisuels. En négligeant la compréhension qu'un témoin oculaire a pu avoir des événements à l'instant où ils se sont produits, les historiens ignorent du même coup les raisons ultimes pour lesquelles ce témoin, mais aussi les autres rescapés comme les victimes, ont réagi de la sorte aux événements. Finalement, cela revient à nier les réactions contingentes que les événements ont permis de révéler réellement. En outre, lorsque les historiens négligent les contingences réelles, bien que quotidiennes, d'un instant, ils succombent à une connaissance a posteriori des événements qui les empêche de considérer nombre de causes et conséquences réelles des événements tels qu'ils se sont produits. C'est la raison pour laquelle les historiens conventionnels se révèlent être de piètres interviewers : ils sont tellement convaincus de leur façon de procéder a posteriori qu'ils ne cessent d'amener le témoin à confirmer des choses qu'ils connaissent déjà. Mais en préservant le témoin de toute déclaration qui pourrait s'avérer historiquement inexacte, ils ignorent la place qu'occupe l'erreur dans la compréhension des mécanismes de construction de la connaissance - si tangible soit-elle - au cours des événements tels qu'ils se sont passés.

De même que les historiens considèrent les témoignages oraux et audiovisuels comme des sources peu fiables en ce qui concerne les noms, dates et lieux réels des événements (parce que les réalités des victimes ont le plus souvent été dictées par les nazis, mais aussi parce que les souvenirs des rescapés ont été rendus publics rétrospectivement et ont donc été influencés par l'histoire des autres ainsi que par les expériences de ces mêmes

rescapés après la guerre), ils ont tendance à discréditer la valeur historique des journaux intimes et des mémoires. Ce faisant, sans doute ignorent-ils la valeur *de* ces travaux subjectifs pour mieux comprendre les faits historiques eux-mêmes et les raisons pour lesquelles ils se sont passés comme tels. Il est vrai que si nous nous intéressons à la parole des témoins oculaires, à leur construction textuelle des événements ou à leur silence, ainsi qu'à leurs interprétations introspectives de l'expérience, nous comprenons plus profondément pourquoi et comment les victimes ont réagi aux événements comme elles l'ont fait. En reconnaissant le rôle significatif qu'a pu jouer leur propre récit dans leur vécu, nous considérons leur compréhension des événements, qui est toujours en cours dans la narration, comme une part primordiale de la réalité historique elle-même. Tenter dès lors d'explorer cette compréhension après les faits - comme s'il nous était possible de séparer l'expérience vécue par les victimes de la propre appréhension qu'elles en ont - ne ferait que nier une partie de réalité historique elle-même. Si, par contre, nous intégrons leurs paroles et subjectivité au champ historique, nous restituons une mesure de contingence à l'histoire telle qu'elle se révèle, ouvrant ainsi la possibilité de causes et conséquences qui seraient autrement perdues pour notre conception a posteriori des événements.

C'est pourquoi, plutôt que de critiquer les divergences qui existent entre les différents récits, nous pouvons admettre que chaque narrateur de l'Holocauste nous rapporte une histoire différente. Cela, non pas tant parce que ce qui est arrivé à chacun était par nature «différent», mais parce que la *façon* dont les victimes et rescapés ont compris et rapporté leur expérience se situe au cœur de leur histoire. Aussi les historiens peuvent-ils toujours essayer de dégager d'un récit les éléments qui sont les plus précis,

les plus historiquement vérifiables, ce n'est pas une raison pour qu'ils se débarrassent des autres éléments de la narration comme autant d'archives inutiles. Au contraire, ils devraient plutôt s'atteler enfin à l'étude des mécanismes de construction de ces récits. Car, finalement, aucun document ne peut prétendre à une plus grande authenticité historique que celui qui exprime la compréhension même des événements par les victimes. Rien ne peut prétendre à une plus grande authenticité que les moyens par lesquels les interprétations de l'expérience ont acquis de l'importance et de la valeur dans l'édification de la vie des narrateurs. Rien n'est plus «vrai» pour une vie que les conséquences issues de la manière dont cette vie a pu être racontée un jour. Dans cette optique, les journaux intimes acquièrent une importance historique très largement supérieure à celle des événements qui peuvent éventuellement y être rapportés. Dans les carnets de Chaim Kaplan, Emmanuel Ringelblum, Zelig Kalmanovitch et bien d'autres, nous trouvons une vérité incontestable : celle des moyens par lesquels le récit des événements a pu constituer la base d'une action sur ces mêmes événements. Ainsi peut-on dire que la compréhension des événements par la narration s'est elle-même introduite dans le déroulement des événements¹⁹.

Le défi qui est lancé à la mémoire et à l'évocation dans les enregistrements vidéo, ne relève pas d'un souci d'exactitude. Le problème n'est pas que les rescapés déforment ou non les faits historiques (ce qu'ils font d'ailleurs parfois), mais bien que nous abordons ces témoignages dans une optique de vérification des faits. Comme je l'ai déjà suggéré, ce ne sont pas les faits eux-mêmes qui ont motivé les assassins et perturbé les

victimes, mais c'est, par contre, l'appréhension structurelle des faits qui a provoqué les actions qu'on mena à leur égard. Si nous gardons cela à l'esprit, nous reconnaissons que la compréhension façonne les faits sous forme d'espoir, de souhaits, de rêves, qui tous sont importants pour comprendre les victimes et les réponses qu'elles ont apportées aux événements.

La valeur historique de ces enregistrements ne réside donc pas dans leur supposée neutralité en tant que sources exploitables, mais dans l'enregistrement même de «l'acte de dire l'histoire». Geoffrey Hartman, conseiller facultaire aux Archives Vidéo de l'université de Yale, avance clairement que «l'objectif premier de nos interviews [...] n'est pas d'accroître le nombre de détails déjà considérable sur ces années terribles. L'histoire orale est une question de mémoire, de reconstruction et d'imagination»²⁰. Pour une large part, l'histoire écrite est, elle aussi, une question de mémoire, de reconstruction et d'imagination. Contrairement pourtant à la narration écrite qui tente de dissimuler les mécanismes d'élaboration du récit, les témoignages audiovisuels conservent ces mécanismes, c'est-à-dire l'acte de porter témoignage. Aussi nous apportent-ils un type de connaissance qui n'est pas strictement historique mais méta-historique : l'acte de dire l'histoire, de l'organiser, d'être affecté à la fois par les événements et les émotions que ces événements véhiculent. Au regard des conditions d'une telle l'histoire et du récit de cette histoire, les témoignages audiovisuels peuvent être considérés comme autant d'exemples de ce que Friedländer pourrait nommer l'histoire «anti-rédemptivité» : le rapport des événements avec émo-

¹⁹ Pour une étude plus approfondie sur le rôle des journaux intimes de l'Holocauste sur le déroulement des événements, voir James E. YOUNG, *Writing and Rewriting the Holocaust...*, op. cit., pp. 1-39.

²⁰ Geoffrey HARTMAN, dans *Video Archive for Holocaust Testimonies at Yale Newsletter*, Ed. Spring-Summer, 1985, p. 1.

tion, l'absence de ligne directive, la confusion, l'acte gardé intact de dire les choses.

C'est peut-être pour cela que Geoffrey Hartman a écrit que, plutôt que d'enrichir le corpus du savoir historique, les témoignages de Yale «se concentrent davantage sur l'individu que sur la masse des gens, sur l'histoire passée et future d'une personne, sur la pensée en lutte avec ses souvenirs, cherchant à leur donner sens ou simplement à les affronter, sur la transmission par voie orale de chacune des survies possibles»²¹. En étudiant les mécanismes d'élaboration du témoignage, nous pouvons nous débarrasser de notre tendance exacerbée à interpréter le témoignage comme un produit que l'on suppose normatif, pour privilégier le processus de construction lui-même. C'est là que se situe l'acte de porter témoignage ; nous avons conscience que le témoignage est construit, pas seulement transmis, et qu'en tant que spectateurs, nous participons à son édification, dans la mesure où nous le décodons et l'interprétons. Dans cette optique, notre rôle est de documenter le témoignage, la mémoire des événements des témoins, et la transmission de cette mémoire - pas les événements eux-mêmes.

Auditeurs et interviewers

Quel est alors le rôle de l'auditeur et interviewer dans le témoignage audiovisuel de l'Holocauste ? D'après Elie Wiesel, l'auditeur est une source d'inspiration pour le rescapé de l'Holocauste qui a une histoire à rapporter. Pour notre part, nous estimons que l'auditeur-interviewer constitue bien plus qu'une simple source d'inspiration : ses questions ne se limitent pas à faire jaillir le témoignage ;

elles déterminent littéralement la nature, la forme et la direction que prennent les récits des rescapés. La place de l'interviewer dans le témoignage peut d'ailleurs être d'une importance égale à celle du rescapé, selon qu'il a reçu ou non une formation, selon son niveau de connaissances sur le sujet, sa propre expérience et mémoire de l'Holocauste, ses préoccupations, et la conception qu'il se fait de sa tâche.

En fait, que ce soit dans les témoignages cinématographiques comme *Shoah* ou dans les témoignages vidéo, il y a toujours une certaine volonté de dissimuler le rôle que tient l'interviewer dans l'élaboration du témoignage. Cela prouve l'extraordinaire sens critique dont font preuve les réalisateurs de tels projets vis-à-vis de leur tâche. Bien que l'objectif de Yale soit de réaliser des témoignages les moins directifs possibles, Hartman déclare que «les interviewers ne peuvent cependant pas s'effacer complètement ou prétendre qu'ils ne sont pas présents»²². La plupart du temps, les enregistrements de Yale réussissent à respecter cet équilibre, bien que des mouvements de caméra et des arrangements au niveau du son permettent toujours à l'interviewer de se trouver en dehors du champ du spectateur. De cette façon, les interviewers de Yale, dont la plupart sont psychothérapeutes, ne paraissent pas intervenir sur le témoignage, même s'ils continuent à le diriger.

Parmi tous les types d'interviewers possibles, les psychanalystes et thérapeutes sont probablement les mieux habilités à faire surgir le témoignage. Formés à susciter la narration et l'interprétation, ainsi qu'à travers cela, pénétrer les événements traumatiques

²¹ Geoffrey HARTMAN, «Preserving the Personal Story : The Role of Video Documentation», *Dimensions : A Journal of Holocaust Studies*, Vol. 1, No. 1, Ed. Spring, 1985, p. 15.

²² *Ibid.*, p. 17.

²³ Témoignage de Leon S. (T-45), Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies, Université de Yale.

²⁴ Témoignage du Père John S. (T-216), Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies, Université de Yale.

sans causer de nouveaux troubles psychiques ou traumatismes, les psychiatres qui réalisent les interviews à Yale se font les plus discrets possible. Aux Archives Vidéo de Yale, le dialogue psychanalytique est pris comme modèle d'interview. Cependant, il se peut qu'occasionnellement, l'interviewer, qui est aussi un thérapeute, ne puisse éviter d'intervenir de façon réfléchie sur une question thérapeutique.

Dans un enregistrement, par exemple, un rescapé particulièrement sensible décrit comment sa grand-mère, qui avait demandé à un soldat allemand de l'aider à monter sur un chariot pendant une déportation, ne reçut comme réponse qu'un coup sur la tête qui la tua. Le narrateur s'interrompt à ce moment du récit. Il semble se replier sur lui-même et commence à pleurer de façon silencieuse. Après quelques minutes, le rescapé se ressaisit et tente de continuer quand il est gentiment interrompu par l'interviewer qui est psychiatre. «Excusez-moi», commence doucement l'interviewer, «je comprend que vous soyez émotionnellement touché par cette évocation, mais qu'est-ce qui vous émeut maintenant ? La mémoire de cet événement passé ? Avez-vous pleuré alors ?»²³. Simultanément, la caméra opère un plan rapproché du visage du rescapé pour montrer clairement ses yeux et sa douleur. Nous pouvons interpréter cette scène de deux façons différentes : soit le texte du témoignage s'enrichit de l'effet émotionnel qu'induit l'acte de témoigner sur le témoin ; soit le texte se restreint pour se concentrer sur l'émotion du moment et susciter une réaction émotionnelle similaire chez le spectateur. Considérant le souhait qu'à l'interviewer de trouver et soulager la source du trauma chez le «client», en même temps qu'il tente d'enrichir la compréhension de la mémoire, il paraissait en effet légitime de se demander pourquoi le rescapé s'était effondré et avait pleuré. Il n'empêche que le fait que la réac-

tion de l'interviewer a permis ou non au rescapé de témoigner davantage, ou qu'elle a effectivement ou non entraîné une meilleure compréhension de la mémoire, dépend de la perception que se fait l'interviewer de son propre rôle pendant la séance d'enregistrement. Car, dans les deux cas de figure, l'interviewer aide à produire le témoignage, non pas uniquement au niveau de la mémoire des événements, mais aussi à celui de la capacité qu'a le rescapé à intégrer cette mémoire.

Dans un autre cas similaire, une femme interviewant un prêtre qui avait assisté à une déportation sans y prendre part, décide à un certain moment de revenir sur ce qu'elle a considéré comme une omission significative. Après avoir décrit ce qu'il avait vu à l'époque, comment, à travers un trou dans une palissade, il avait observé un convoi de Juifs dans un train, le prêtre se met à loucher pendant quarante minutes sur le comportement des Hongrois et des Allemands ainsi que sur les problèmes moraux que ce comportement soulève. Après l'avoir écouté, l'interviewer demande au prêtre s'il a déjà parlé à quelqu'un de ce qu'il a vu. «C'est une bonne question. Vous savez [...] [suit un long silence], je pense effectivement que non. Je ne pense pas en avoir déjà parlé». L'interviewer demande alors : «Où pensiez-vous qu'allaient ces personnes ?». Et au prêtre de répondre : «Je ne saurais vous le dire maintenant»²⁴. Ici, l'interviewer tente d'éveiller quelque chose chez le témoin lui-même. Elle essaie, gentiment mais fermement, de faire revenir le narrateur sur un moment que celui-ci a semblé éviter. Son objectif n'est pas de soulager les tensions du moment, mais plutôt de les intensifier, afin de confronter le narrateur à ses propres agissements - ou dans ce cas-ci, à sa non-intervention en tant qu'observateur. Agissant de la sorte, l'interviewer ne se limite pas à diriger le récit ; elle lui procure aussi une signi-

fication. Le narrateur comprend finalement ce que cherche l'interviewer et s'y soumet : «Je n'avais jamais vu chose pareille dans ma vie ; j'ai simplement pris la fuite». Satisfaite d'avoir pu obtenir cette révélation, au plus grand bénéfice du narrateur mais aussi - on le devine très bien - du spectateur, l'interviewer permet au prêtre de poursuivre son récit sans jamais l'interrompre.

Alors que, dans les témoignages vidéo, les questions surgissent le plus souvent de derrière la caméra, elles sont posées, dans *Shoah*, par le personnage central du film : Lanzmann lui-même. Malgré la durée conséquente du film (neuf heures et demie), qui, conjointement à la nature formellement factuelle du médium utilisé, confère une certaine pérennité au témoignage, les rencontres entre Lanzmann et ses témoins font sans cesse apparaître les mécanismes d'élaboration du témoignage par le dialogue. En tant qu'interviewer, Lanzmann ne se contente pas d'interrompre ses sujets ni même de les provoquer ; la plupart du temps, il partage l'écran avec eux. En outre, il consacre une attention particulière à l'enregistrement du tournage du film, surtout quand celui-ci est réalisé par caméra cachée. Suivant ses propres remarques sur la réalisation de *Shoah*, Lanzmann est très explicite quant au rôle qu'il se donne dans le film : il se considère non seulement comme un acteur du témoignage, mais aussi comme son metteur en scène et même son auteur. Il compare d'ailleurs son travail à une pièce, un drame,

une «fiction de la réalité»²⁵. Et lorsqu'on lui demande comment il a sélectionné les rescapés et les extraits du tournage qu'il allait montrer parmi les 350 heures d'enregistrement, Lanzmann répond simplement : «Le film est réalisé d'après mes propres obsessions»²⁶.

Dans une des scènes de *Shoah* les plus remarquablement dirigées, Lanzmann contraint Abraham Bomba, rescapé et barbier retraité, à retourner travailler dans un salon à Tel Aviv pour le questionner sur son travail de coiffeur à Treblinka. Alors que Bomba coupe les cheveux d'un client à Tel Aviv, Lanzmann lui demande de dire comment il coupait les cheveux des victimes à Treblinka avant qu'elles soient gazées. Lanzmann a créé cette longue séance de coiffure uniquement pour procurer un cadre à ses questions sur l'expérience qu'a vécu Bomba à Treblinka. Difficile de nier la férocité d'une telle mise en scène : le fait de couper des cheveux dans un salon de coiffure des plus communs à Tel Aviv, dans l'Etat juif, intensifie davantage l'aspect grotesque de la tâche de Bomba à Treblinka, forcé qu'il était de couper les cheveux des Juifs, y compris sa propre famille, en route vers la mort. Cette scène suggère visuellement ce que Bomba a à dire. Usant d'ironie, elle renforce l'impact de l'histoire qui est racontée. Ce procédé visuel réussit pleinement à émouvoir le spectateur et, via l'ironie, il augmente le poids du témoignage de Bomba. Mais il soulève aussi une série de questions sur la

²⁵ Dans Timothy Garton ASH, «The Life of Death», *The New York Review of Books*, 19 December 1985, p. 30.

²⁶ Ibid.

²⁷ Susan SONTAG, *On Photography*, Ed. Farrar, Straus, and Giroux, New York, 1973.

²⁸ Nora LEVIN, «Some Reservations about Lanzmann's *Shoah*», *Sh'ma : A Journal of Jewish Responsibility*, 18 April 1986, p. 92.

²⁹ Claude LANZMANN, op. cit., p. 129.

³⁰ Ibid., p. 112.

³¹ Lawrence LANGER, «Preliminary Reflections...», op. cit., p. 5.

façon dont l'interviewer traite ses témoins - quels sont, pour l'interviewer et le témoin, les objectifs et conséquences de ce témoignage ?

Dans un contexte différent, Susan Sontag nous rappelle qu'il existe des parallèles entre l'acte de filmer et celui de fusiller, au-delà même des expressions que nous employons pour décrire ces actes : on vise et on cadre la cible, on appuie sur la gâchette, ce qui nous permet de capturer la vie de notre sujet²⁷. Nora Levin s'est demandé si nous ne procédons pas de la même manière avec les témoignages vidéo de l'Holocauste : dans un certain sens, ne contraignons-nous pas les rescapés à devenir une nouvelle fois des victimes, les forçant à re-crée leur vécu et à souffrir à nouveau aujourd'hui, devant nos yeux, par imagination de ce qu'ils ont réellement souffert hier²⁸ ? Nora Levin se réfère principalement aux implacables questions de Lanzmann à Bomba, par lesquelles il demande au rescapé de rapporter non seulement son expérience, mais aussi ce qu'il a ressenti en voyant «ces femmes nues» entrer dans la chambre à gaz. Bomba évite cette partie de la question, mais Lanzmann y revient : «Mais je vous ai demandé : 'Qu'avez-vous éprouvé la première fois que vous avez vu ces femmes nues avec les enfants, qu'avez-vous ressenti ?', vous n'avez rien répondu»²⁹. Bomba esquisse une réponse, puis s'interrompt : «Trop affreux. Je ne pourrai pas». Lanzmann insiste : «Je vous en prie, nous devons le faire. Vous le savez». Bomba : «Je ne pourrai pas». Lanzmann : «Je vous en prie. Continuez». Finalement, Bomba décrit ce qu'il a ressenti à l'époque. Ce faisant, il est amené à subir une fois encore l'expérience passée. Il pleure ; il a bien sûr l'impression de retourner en enfer. Ainsi Lanzmann a-t-il voulu que nous soyons témoins non seulement du témoignage, mais aussi de la douleur que celui-ci induit : s'agit-il d'un modèle de provocation de nos

propres réactions ou l'objectif est-il seulement de produire de l'effet ?

Dans un autre extrait de *Shoah*, la relation entre Lanzmann, le rescapé, le cameraman et la foule, revêt une complexité déconcertante. Simon Srebnik, unique survivant juif d'un village près de Chelmno, est amené à revenir dans son village natal où, dans un premier temps, il est chaleureusement accueilli par ses anciens concitoyens. Brillamment interrogés par Lanzmann, les villageois font part de leurs franches opinions sur les raisons pour lesquelles on enferma, à l'époque, les Juifs dans l'église avant de les tuer. Faisant soi-disant référence à une interprétation du rabbin de l'endroit, l'érudit du village explique qu'ayant reconnu que le Christ était innocent, «les Juifs ont crié : 'Que son sang tombe sur nos têtes et sur celles de nos fils !'»³⁰. Pendant ce temps, le survivant Srebnik, se trouvant parmi la foule, garde le silence. Il est de plus en plus mal à l'aise et esquisse un sourire crispé. A la recherche d'un peu de réconfort de la part de ceux qui ont contraint Srebnik à revenir au village, son regard ne cesse d'osciller entre la caméra et Lanzmann, comme s'il dessinait la voie de sa fuite prochaine. Ses yeux laissent deviner qu'il a déjà entendu ce même discours, ici, dans le même village, avec les mêmes gens et devant la même église, lorsque sa famille fut déportée. Srebnik raconte à Lanzmann, mais aussi à nous-mêmes, ce qui s'est passé ce jour-là. Son regard et la grimace ironique qu'il esquisse trahissent cependant beaucoup plus qu'il n'en dit.

La question de Langer : «Les spectateurs deviendront-ils plus conscients de leur tâche au regard [de celle] des interviewers ?»³¹, est excellente. En effet, peut-être comprendrons-nous mieux nos propres préoccupations si nous reconnaissons le rôle que tiennent les interviewers dans les témoignages audiovisuels. Une étude du rôle de ces

interviewers n'a pas pour objectif de discréditer leur façon d'enquêter ni même les réponses vers lesquelles ils peuvent «orienter le témoin» ; elle vise simplement à *accréditer* les interviewers, dans la mesure où ceux-ci participent à la mise en forme du témoignage. Cela revient à reconnaître que, parmi d'autres moyens servant à obtenir - c'est-à-dire à générer - le témoignage, les questions des interviewers occupent une place essentielle ; cela signifie admettre que le témoignage existe dans l'échange entre les préoccupations et obsessions du témoin, celles de l'interviewer et, finalement, les nôtres.

Conclusion

Geoffrey Hartman a fait remarquer que l'enregistrement audio tend à dés-incarner le témoin, dans la mesure où il sépare le narrateur de sa propre voix³². Celui qui s'exprime via ce support a tendance à être remplacé par les mots eux-mêmes, comme dans la narration littéraire. Contrairement pourtant à ce que peuvent se permettre les moyens de l'écrit, la présence du narrateur nous fait ici devenir témoins de son existence, même si cette présence ne suffit pas à saisir tous les détails du témoignage. Dans le témoignage vidéo, le narrateur et son histoire sont unis, ce qui n'est le cas ni dans le témoignage audio ni dans le littéraire. Puisque nous voyons le narrateur quand il rapporte son histoire, on peut dire que les mots qui nous parviennent sont toujours en relation avec ce qui leur donne vie, le souffle même du narrateur. Les mots sont toujours animés de la présence de celui qui parle. Le narrateur investit ses propres paroles de sa présence et de son autorité, au lieu d'en être séparé. Aussi la relation entre le rescapé et son his-

toire est-elle toujours maintenue dans le témoignage vidéo, alors qu'elle ne peut l'être dans la narration littéraire. Là où la littérature se limite finalement à ne laisser trace que de l'histoire elle-même et peut-être aussi de l'acte de l'écriture qui a produit cette histoire, le témoignage vidéo semble laisser trace également du rescapé. Alors que, dans l'acte littéraire, ce dernier est séparé de son récit et qu'une série de signes isolés viennent remplacer le narrateur et l'expérience, dans le témoignage vidéo, le narrateur et son récit paraissent littéralement s'incarner l'un l'autre.

Une des caractéristiques principales du témoignage audiovisuel consiste à ce que toute interprétation du témoignage fonctionne comme une critique du témoin lui-même. C'est ce qui fait toute la difficulté d'entreprendre une démarche critique vis-à-vis de ce type de témoignage. Lauwrence Langer, qui a fait partie des premiers spécialistes à avoir étudié la littérature de l'Holocauste sur base d'une nouvelle analyse critique, semblait tout indiqué pour être le premier à traiter les témoignages audiovisuels sous l'angle de la littérature. Cependant, ayant visionné chez lui une centaine d'enregistrements durant des nuits entières, Langer arriva à la conclusion que ces témoignages échappaient à toute forme d'analyse critique. Il lui était impossible de séparer le rescapé de son histoire, comme il le faisait pourtant habituellement en littérature. A la différence des mots sur une page, les visages, paroles et images qui étaient représentés dans les enregistrements semblaient tellement instantanés qu'ils déroutèrent son spectateur jusqu'à l'affecter dans son plus for intérieur. «Malgré mon expérience de la critique narrative», écrit Langer, «je suis incapable d'approcher [ces témoignages vidéo]

³² Geoffrey HARTMAN, «Preserving the Personal Story...», op. cit., p. 14.

³³ Lauwrence LANGER, «Holocaust Testimonies...», op. cit., p. 96.

³⁴ Geoffrey HARTMAN, «Preserving the Personal Story...», op. cit., p. 17.

au moyen de ma propre imagination»³³. Aussi longtemps que le rescapé et son histoire formeront une unité par l'image vidéo, l'enregistrement et le récit resteront toujours aussi impénétrables que le narrateur lui-même. Langer partage l'avis de nombreux critiques de la littérature de l'Holocauste lorsqu'il fait part de son aversion à réduire ces témoignages à de simples textes qui ne serviraient finalement qu'à alimenter la critique. Aussi préfère-t-il les laisser parler pour eux-mêmes, y apportant quelques brefs commentaires plutôt gênants.

Les témoignages audiovisuels peuvent être interprétés comme des textes «privilegiés», dans la mesure où ils représentent à la fois des éléments authentiques rapportés par des témoins oculaires et la compréhension de l'Holocauste. Mais, de même que tout autre témoignage qui dans la tradition juive est considéré comme privilégié - voire sacré -, a besoin de l'exégèse comme support à ce qui le fait exister et le soutient dans la tradition, les textes vidéo requièrent une interprétation attentive de notre part. Geoffrey Hartman a présenté ce dilemme critique de façon très succincte : «Ces témoignages sont des textes, non pas parce que nous souhaitons les étudier comme en littérature - ce qui reviendrait à les profaner - mais parce qu'ils consistent en des souvenirs éparses, brutes et faillibles, qui ont besoin d'une interprétation»³⁴. Et, comme les écrits sacrés - qui se désignent eux-mêmes comme des *edut*, ou témoignages - les témoignages audiovisuels construisent inévitablement l'expérience, même s'ils nous demandent par la suite de la poursuivre ; comme les autres textes privilégiés, ils sont créateurs de sens et de compréhension des événements, même s'ils invitent le spectateur à donner davantage de sens et de compréhension à ces événements.

En réalité, si nous dégageons ces témoignages du cadre de la réponse critique, nous

les excluons du même coup du domaine de la connaissance et de la conscience pour les contraindre à n'exister que sur le plan émotionnel et viscéral ; aussi se limiteraient-ils seulement à nous émouvoir, plutôt que de nous ouvrir à la compréhension - ce qui les réduirait à de simples divertissements, aux plus grands dépens des rescapés. Il peut, cependant, paraître fort difficile d'opter pour une interprétation et une étude critique de ces textes vivants, qui ne détruiraient en rien l'aspect même de la vie dans le témoignage. Une telle alternative serait bien cruelle - et inadmissible pour notre tradition qui, à l'heure actuelle, préserve et donne vie à ses textes sacrés précisément par l'interprétation qu'elle en fait. Parce qu'ils sont privilégiés, ces textes ne nous invitent finalement qu'à y réfléchir de façon plus attentive et plus clémente que nous ne faisons d'habitude ; ils ne nous exhortent en rien à les exclure de toute interprétation.

De même que la littérature de l'Holocauste ne peut prétendre uniquement à reproduire l'horreur absolue des événements passés, l'objectif des témoignages audiovisuels ne peut se borner à nous faire ressentir la douleur des rescapés ou nous montrer ce que ceux-ci ont dû subir. En réalité, nous ne sommes pas plus autorisés à pénétrer «le monde» de l'Holocauste au moyen des témoignages audiovisuels que nous ne le sommes par la littérature. Et même si les rescapés qui écrivent ou délivrent oralement leur témoignage souhaitent profondément que nous partagions leur expérience telle qu'ils nous la racontent, nous ne pouvons que nous associer à la connaissance particulière et aux souvenirs qu'ils ont de l'Holocauste - ce qu'ils ont vécu n'appartient qu'à eux. Le double objectif d'une interprétation critique du témoignage audiovisuel réside alors - comme pour d'autres textes - dans l'acquisition de la connaissance des événements et dans la prise de conscience des

moyens par lesquels s'est forgée cette connaissance, plutôt que de faire valoir la distinction naïve, d'un point de vue critique, entre l'histoire et la mémoire et notre façon de la comprendre, ou de nous aider à rechercher quelque preuve intangible dans ces témoignages.

Pour les rescapés, l'impératif historique du souvenir - *zakhor* - correspond non seulement à l'acte isolé de se souvenir des événements, mais aussi à celui de *dire* leurs souvenirs pour rappeler aux autres ce qui s'est passé. Si l'acte de témoigner signifie littéralement porter témoignage, faire témoignage de quelque chose, peut-être désigne-t-il également l'acte de faire que les autres deviennent témoins. Mais lorsque nous captons ces témoignages, nous devenons témoins, non pas de ce que les rescapés ont

vécu, mais de la construction du témoignage et de la compréhension unique des événements qu'il induit. Car ces enregistrements ne nous transmettent pas l'expérience des événements qu'ont connus les rescapés, mais celle du témoignage qu'ils ont apporté, avec une compréhension particulière des événements qui leur est propre, dans la mesure où ils sont seuls à avoir interprété les événements en même temps qu'ils les subissaient. Une telle compréhension nous est particulièrement précieuse lorsqu'il s'agit de saisir les événements à la fois dans *leur* contexte historique et dans leur cadre mémoriel. Et puisque cette mémoire unique des événements sera inévitablement perdue lorsque les rescapés disparaîtront, nous devons sauvegarder leurs souvenirs de façon aussi vigilante que nous préservons les nôtres.

JUDITH HASSAN

*Director of Services for Holocaust Survivors,
refugees and their family based at Shalvata
Therapy Centre of Jewish Care
Founder of the Holocaust Survival Centre,
London - Great Britain*

Memory and Remembrance

The Survivor of the Holocaust 50 years after Liberation

«For a Jew, nothing is more important than memory. He is bound to his origins by memory [...]. These wounds exist ; it is therefore forbidden and unhealthy to pretend that they don't [...].»¹ This extract is taken from Elie Wiesel's book, *The Forgotten*, which focuses on the story of Elkanan, a holocaust survivor who is losing his memory through dementia. He asks his son Malkiel to record his testimony so that it will not be forgotten. «Soon», says Elkanan, «I will envy the prisoner ; though his body is imprisoned, his memory is free, whereas my body will always be free but

[...]»² To suffer memory loss and forget the tragic past may seem like a betrayal of those who were murdered and cannot speak for themselves - they will not be remembered, and so in a sense will never have existed.

At the time of liberation over fifty years ago, holocaust survivors have reported that they found a world unwilling to listen to the atrocity of what they had been through. They felt that the meaning of their survival was inextricably bound up with giving them an opportunity to tell the world what happened so that it should never happen again.

1 Elie WIESEL, *The Forgotten*, Summit Books, New York, 1992, p. 71.

2 Ibid., p. 51.

However in reality, they were encouraged to forget.

For forty - fifty years survivors learned to keep silent. This process of silence was compounded by the medical and psychoanalytic world which viewed the survivor as sick, suffering from syndromes and symptoms, the best known perhaps being Survivor Syndrome. According to this diagnosis, the survivor was seen as having been damaged irreparably by his experience, and conveyed a very pessimistic view concerning healing. There was an emphasis on diagnosis rather than understanding the nature of extreme experience. This approach was exacerbated by the fact that compensation claims could only be made after a psychiatric assessment, which reinforced this sick image of a survivor. When we enter the world of a survivor we often enter a world of chaos, a world in which the unimaginable happened. It can produce a sense of powerlessness in the therapist, and a wish to bring order into the confusion.

To the survivor there was a sense of neither being heard nor understood. We continue to see survivors today who have been from therapist to therapist, yet the Holocaust experience has never been addressed. A survey I carried out in the early 1980's with G.P.s. who had many survivor patients on their lists, revealed the same negative view. They felt that the past belonged to the past and was best forgotten - to create services specifically for Holocaust survivors would only unearth traumatic memories which would be too distressing.

Memory and Aging

Memory is a dynamic and ever changing process. Survivors had suppressed their traumatic memories by launching themselves into work, raising families and, generally speaking, making very successful lives for themselves. What was not realised was how

these traumatic memories could re-emerge forty to fifty years later. It is a natural process of aging that we tend to remember events from a long time ago much more clearly as we grow older, and have less control over the extent to which these past memories invade our current thoughts. Often there is a trigger such as a current loss - retirement, loss of health, bereavement etc. - which seems to reactivate memories of earlier massive losses for the survivor. Retirement, for example, seems traumatic for many people, but loss of work for a camp survivor would remind him of his dispensibility, as work had meant survival. Similarly, loss of health would bring a sense of vulnerability and possible powerlessness, which in terms of the death camp experience meant extermination. Retirement and old age often bring with them more time to reflect on ones life, and also a wish to put ones house in order before dying. With aging, a greater number of friends and family also die, and the closeness of these people serves as a vivid reminder of the brutal deaths of loved ones so many years earlier. In the latter years of their lives, many survivors have experienced a reopening of the wounds, and the dark shadow of the Holocaust once more entering their lives. However, I would like to stress that no two survivors went into the Holocaust with the same experience, and no two emerged in the same way. Many variables affected how they coped and adapted - experiences of early childhood ; the age of the person when the Holocaust began ; whether they were with family or not ; what happened after liberation. Individualising the Holocaust experience has a profound impact on the way we develop out therapeutic services in terms of the choices we offer survivors in dealing with the long term effects of trauma.

Memory and Bearing Witness

The dictionary definition of memory is «the power to remember facts». For the histori-

ans as well as in the trials of the Nazi war criminals, the accuracy of the witnesses is crucial to the task. In reality, because of the passage of time, plus the traumatic nature of these past events, the mind has thankfully found a way to shape these memories. Some survivors need their defences to help them to function, and this should not be threatened in any way.

From a therapeutic point of view, the accuracy of the memory is not paramount, but the recording of these memories with a survivor becomes a tool through which they can pass on, not only their experiences, but a way of remembering those who perished. Baron³ has described bearing witness as a duty not a disease. His argument refutes Henry Krystal's⁴ view that the survivors need to go over and over again what happened is at best seen as neurotic, and at worst, pathological. Shamaï Davidson⁵, who for so many years worked with Holocaust survivors, acknowledges the complexity of the survivor's relationship to their past. On the one hand there is the wish to forget their tragic memories, and yet a need to remember so that the past will not be forgotten. This ambivalence is something we have to be aware of in terms of the choices we offer survivors in our therapeutic work. Some survivors do not wish to return to the trauma, and yet carry with them the emotions related to these events. A range of creative approaches helps the survivor to regulate how much he can cope with, and he feels more in control of his own destiny, rather than once again feeling a victim. As practitioners we have to give a clear message to survivors, that if they do wish to con-

front these traumatic memories we are prepared to go on this journey with them.

I would like to illustrate from my practice how I have used a recording of a survivor's memories as a tool for therapy. This testimony is a series of vignettes which contains the essence of her experience before Auschwitz, during the incarceration and after liberation.

Mrs. E. came to the JWB in the 1980's when her husband died. She was seen by a social worker who offered her bereavement counselling and wanted to help her mourn. However, Mrs. E. could not make use of this counselling and terminated her contract. I then met Mrs. E. six years later in the self-help group for camp survivors, which I was asked to help develop. We got to know each other informally in this group, and she later asked if she could come and see me as she would like to write down what had happened to her during the Holocaust. She had never been able to tell her children what happened to her in Auschwitz-Birkenau and she wanted them to know.

We met regularly over several months and she would talk to me about her life before the camp, during the incarceration and after liberation. She thought her English was not good enough to write it down herself, so she would speak and I would write it up for her in the first person. Her imagery was vivid. «One day I was ordered to search through some clothing and chanced to find a diamond hidden away. Yet I could so easily discard it - it had no usefulness to me - it could not get me what I needed - the food that would sustain me. The diamond had no

3 L. BARON, «Surviving the Holocaust» (1977), *Journal of Psychology and Judaism*, 1 (2) : 27.

4 Henry KRYSTAL, «Integration of Self-Healing in Post-Traumatic State» (1984), in S. A. LUEL and P. MARUS (Ed.), *Psychoanalytic Reflections on the Holocaust : Selected Essays*, Ktav Publishing House, New York, 1984, pp. 113-134.

5 Shamaï DAVIDSON, «On Relating to Traumatized Persecuted People», Israel Netherlands Symposium on the Impact of Persecution II - Dalfen - Amsterdam, 14-18 April 1980, The Netherlands Rijs vijk, 1981, pp. 55-63.

value in that world. The beauty of the diamond only reflected me as I really was - dirty and full of lice.» (Survivor's testimony).

As well as the detail of the recording, it was also the process that was therapeutic. Mrs. E. was able to give something to me - she was helping me understand the incomprehensible. My recording seemed to demonstrate the success of her teaching. We shared the painfulness of what was recalled, and for the first time she felt heard. As a result, Mrs. E. was able to go back to Auschwitz with her daughter and a group of young people. The willingness of this group to listen to her in the watchtower in Birkenau, gave meaning to her survival, and she had not survived in vain.

The testimony in this sense becomes the bridge between the survivor and myself. It is, as Maria Rosenbloom⁶ has called it the «paper monument». This recording allows the memory of the past to become the remembrance for the future - for there are no graves through which the dead may be remembered.

Memory and Remembering

Recalling the past is only one part of the equation in helping bring meaning into the survivors experience. The lessons from the past are also seen as the survivor's brief - to warn others so that the horrors of the Holocaust should never be repeated. The isolation of recalling the past both for the survivor as well as the interviewer, may mean that many do not come forward to record their testimony. The collective medium for remembering would not have happened and I remained working within my office setting waiting for survivors to come forward and ask for help.

The urgency, as I saw it, of reaching Holocaust survivors before they died ; of ensuring their experiences lived on for posterity ; of facilitating a process whereby they could support each other as they grow older and frailer encouraged me to develop the idea of a Holocaust Survivor Centre which opened in January 1993 next door to Shalvata, Jewish Care's therapy centre.

The HSC is a social, recreational, educational centre offering a six-day a week programme. It's philosophy is based on the idea that mutual support amongst survivors is more healing than most professional interventions. The active involvement of survivors in the fund raising, public speaking, as volunteers and befrienders etc. counteracts the notion of passivity, and helps to empower survivors.

The past is remembered largely by survivors being together and creating a «lost community». For the greater part of their time they do not want to be reminded of the trauma as victims, but to celebrate their survival through their enjoyment of playing cards ; eating together in the cafe ; painting in the art class, or writing stories and poems in the creative writing class.

The past is dealt with, for those who wish to, through a much more structured form of testimony recording them the type I described at Shalvata. We train volunteers to do the recording along the format of that used by the British Sound Archives. The centre both supports the volunteers through follow-up, as well as the survivors who give their testimonies. The testimonies are kept by the HSC as well as by the survivor, and become the means through which communication can take place between the first and second generations.

²⁶Maria ROSENBLOOM, «Implications of the Holocaust for Social Work», *Social Casework : The Journal of Contemporary Social Work*, Family Service Association of America, 1983.

Memory and Remembrance

Remembrance is defined in the dictionary as keeping memory alive. Much argument has gone into how helpful this is to survivors, and will be expanded more fully later on. For aging survivors, however, we acknowledge that their experience must be linked to the present and the future, otherwise history has a way of repeating itself, and no lessons will have been learned.

Remembrance therefore must include education and not only recording the survivor's testimony. In the HSC we train survivors to be able to speak publicly about their experience. This gives them the confidence to go into schools and universities and talk, sometimes for the first time, about what happened. They also take on a political role in warning others where fascism leads. Remembrance seen in this way is not only about the six million Jews who were murdered, but is about individual experiences. It helps schoolchildren to identify with the survivor. The Holocaust can be portrayed through the eyes of a child, by adults who were children during the Holocaust. As the schoolchildren are able to identify and internalise something from the survivor's experience so they may become the vehicles for ensuring the events will be kept alive long after the death of the survivors.

This sense of being able to let go of the past has become an institutionalised form of remembrance through the HSC. Many survivors have said that they have been carrying around the memories of their families on their backs for so many years. With their difficulties sometimes of communicating their experiences to their children, and with many of them having no extended family because they were murdered in the Holocaust, there was a struggle to keep the memories alive, and a fear of what would happen once they had died. Many feel a sense of peace knowing that the HSC carries their memories for

them. At Yom Hashoah they collectively remember the Shoah - they go to the memorial in Hyde Park, and then meet together afterwards at the HSC. Collectively they will commemorate the 50th Anniversary of the liberation of the camps. The collective voice of the survivors in the HSC gives them strength, and many now regard the centre as their lifeline. They had felt «outsiders» for so many years, while in the HSC they say they belong. Their sense of belonging gives recognition to their suffering rather than having to hide it as they had done previously. Jewish Care's acknowledgement of the survivors key position within the community is given full prominence by their material backing of both the work of Shalvata and the HSC. When survivors' experiences become part of each one of us, then the goal of remembrance will have been reached.

In the work of Shalvata, remembrance also plays a part in the therapeutic work we undertake. I would like to illustrate this by reference to a child survivor I am currently working with. Rachel was a two and a half year old child when she was taken away from her mother and hidden with her sister in a convent in France. The mother was murdered in Auschwitz. Rachel spent four years hidden in a cellar with her sister. They were fed but lost those childhood years. Her post «liberation» experience brought increased trauma - abuse by her father who claimed her after the war, as well as the death of her sister soon after they arrived here. Her marriage was brief and unhappy and her one daughter is now a drug addict.

Despite all this trauma Rachel managed to work and make a life for herself and was determined to follow hedonistic principles. I met her informally at Shalvata through the self-help child survivor group she participated in. I would stress that this informal contact is often an essential first step to the

therapeutic work I undertake. It reduces some of vulnerability which asking for help implies. This preparatory contact may well be considered as an important part in testimony recording as it enhances trust and reduces the sense of isolation. As Rachel was very young during the Holocaust her memory of events was fragmented. She decided she wanted to confront the past as a way of addressing her current feelings of helplessness and disintegration as she watched her daughter slowly killing herself with the drugs. It reawakened memories of her own powerlessness in the convent.

With a child survivor who cannot necessarily remember the facts, the use of the creative imagination and metaphor are useful tools to compensate for this. In my view, this is not what is sometimes referred to as false memory. It is real to the survivor but may not be factually correct. Rachel used painting and creative writing, as well as speaking to look at her past.

However, to remember was not enough. What emerged over the first year was that she had never really said goodbye to the mother and had not mourned her. She had successfully defended herself against a sense of loss by enjoying herself. However, now in her mid-fifties her past was beginning to enter her life again. Remembering, in her case, involved finding the grave where her sister and been buried over forty years ago. We found the unmarked grave, and together with a Rabbi colleague of mine, prayers could then be said for her sister. The next nine months we marked out as her mourning period, and she chose a tombstone which would incorporate her mother's name with that of her sister. Her initial powerlessness was converted in the action she could take to «bury» her mother. My colleague and I returned with her to the grave and the mourning prayers (Kaddish) were recited. Her experience was in this sense memori-

alised. She said that was the moment of her liberation, not when she was let out of the convent. It then became possible for her to let go of the past, and we work more on her current relationships and how to prevent the past repeating itself in the present.

Memory and remembering involve us more with looking inwards on ourselves, and dealing with those parts of our minds that contained these thoughts. Remembrance is a more active, outward-orientated process, in ensuring that the thoughts will be kept for posterity, and that lessons can be learned from them. Both, I feel are needed for the therapeutic work to be more complete.

Memory and the Media

The role of the media in both remembering and remembrance were particularly poignant during the year of the 50th anniversary of the liberation of the camps.

The media's image of survivors to date had very much been one of pathetic victim rather than the coping survivor. There are arguments that the media will never get the story of the Holocaust accurately because of a wish to sensationalise it in a voyeuristic way.

However, both Landzman's *Shoah*, and Spielberg's film *Schindler's List* have done much to give the survivor a voice to express the experience in a more individual way. The 50th anniversary gave permission for survivors to speak. It has been my experience that whenever we have requests from radio, TV and newspapers, survivors have volunteered to speak and, portrayed a much more realistic picture than hitherto.

Their memories include not only the atrocity which they certainly want others to know about, but also the good memories prior to their incarceration and after liberation. They include small acts of kindness of one prisoner to another, not only the acts of violence and bestiality. They include

images which made it possible for songs, stories and even jokes to be told in the camps, which helped pass one more minute in the hell they had been through. They portray pictures of children playing in the camps - an image taken up in *Schindler's List* in which children use the spades for burying the dead as a see-saw. The memories include acts of sabotage in the Krupps and other munitions factories, and not just pictures of submission and weakness. The survivors speaking for themselves help to correct the false memory which we have been in danger of adopting because of our susceptibility to the power of the media to influence us. To only remember the atrocity would be another victory for the Nazis.

The survivors experiences with the media was contained within the centre, and many expressed the view that in future they would only be interviewed within the HSC. I offered those involved an opportunity to meet up with me to debrief after their experience. Leaving survivors alone having stirred up their memories would, in my view, be negligent. The proximity and accessibility of Shalvata also means that if the survivor feels they want to explore their experience in more depth, there is an opportunity to do so without being labelled.

Memory and Jewish Identity

This last section perhaps brings to full circle the opening remarks about the importance of memory to Jewish continuity. In pre-war Germany a high percentage of Jews had assimilated into German culture and largely lost their Jewish identity. Hitler's persecution of the Jews enforced an identity. Some people found their Jewish identity in the camps and some lost it. Some were converted to Catholicism to save their lives - this was especially so for children hidden in Europe.

As part of an aging process, it has been my experience that people tend to go back to their roots, and wish to be buried as Jews if they were born as Jews. Some of the survivors who seek out the HSC and/or Shalvata do so to reconnect with their Jewishness. They may not be orthodox or even practising, and yet the memories of the Jewish rituals and festivals seem to bring comfort as well as an identity. The more integrated they become, the more clearly their identity as Jews emerges.

The emphasis in our work of making the Jewishness of our services central to it brings a recognition that without this focus the process of assimilation -> persecution -> genocide may be repeated. Memory enables us to seek out patterns of events. These need to be remembered but again also acted upon to help prevent the past repeating itself in the future.

Memory and Remembrance - 50 years hence

I have tried to illustrate how the processes of memory, remembering, and remembrance are helping to liberate the survivor from the trauma they have carried on their own shoulders for fifty years.

I have also tried to show how our work with the first and second generation may help to ensure the memories are kept for posterity, as well as educating future generations to fight fascism, and to denounce revisionism.

The HSC is one institutionalised form of remembrance, the Imperial War Museums planned exhibition is another. In fifty years time there will be no more eye witnesses of the Holocaust. If the Holocaust is forgotten in fifty years time our experience may be like Elkanan when he says of his failing memory «I will be absent from myself. I'll laugh and cry without knowing why»⁷.

⁷Elie WIESEL, *The Forgotten*, Summit Books, New York, 1992, p. 62.

JOSETTE ZARKA

*Professeur Emérite de Psychologie
Université Paris X, Nanterre - France*

Mémoire de l'injustifiable - Le cri du Pourquoi

«*Ici il n'y a pas de pourquoi*». Je ne sais pas si cette phrase a réellement été prononcée, il n'empêche qu'à Auschwitz le pourquoi est notifié par la seule couleur du triangle sur la tenue (si l'on peut dire) des déportés.

L'interdit du pourquoi de la part des bourreaux aurait eu souvent pour corollaire un évitement du «parce que» chez la victime qui, pour ne pas sombrer dans la folie et le désespoir, s'empêche de penser aux raisons de sa présence aux camps. A la question «pourquoi sommes nous là ?» se substitue l'interrogation permanente et vitale comment subsister ?

La prohibition du «pourquoi - parce que» qui en revient à un interdit de penser, notifie purement et simplement «*un interdit*

d'être» - comment des humains peuvent-ils répondre à de telles injonctions ?

Je ne prétends pas pouvoir traiter du problème dans son ampleur. J'ai retenu un point très particulier, je vais soulever une question que l'on n'a pas l'habitude de poser, à savoir : quelle est la fonction du cri dans les témoignages et plus précisément du cri du pourquoi ? Ce cri aurait-il un impact sur la mémoire personnelle ? Sur la mémoire collective ?

Mon propos ici est donc un peu particulier. Il ne porte pas directement sur la vie dans les camps mais sur la manière dont les survivants se positionnent par rapport à la mémoire à laquelle ils sont évidemment partie prenante puisqu'ils viennent apporter leur contribution. Cependant, en pensant

à ce qui est arrivé, ils sont encore «abasourdis» et peut-être n'en sont ils pas tout à fait revenus (dans tous les sens du mot y compris la stupéfaction).

Le cri qui ponctue un texte ou un passage difficilement élaborable agit comme un sursaut de/pour la mémoire. Il apparaît directement lié à l'essence même de l'événement, inséparable de son destin personnel. En dépit de toute rationalité, on ne comprend pas et peut-être ne comprendra-t-on jamais comment cela a pu advenir¹.

J'ai visionné et entendu 130 récits (105 enregistrés à la vidéo et 25 au magnétophone) et j'en ai analysés 50 (à la fois sur le plan des contenus et de la forme).

Les membres des associations qui ont initié ce projet sont *presque tous juifs* et les interviewers aussi². Le contexte de l'enregistrement renforce le caractère *judaïque* de l'entreprise. Les témoins qui ont été persécutés, arrêtés et déportés en tant que juifs veulent que l'on s'en souvienne. Et pourtant, au cours de leurs récits (exception faite des gens très religieux), ils se réfèrent assez peu à leur judaïté, sauf parfois pour rappeler que les juifs se trouvaient au bas de l'échelle parmi les déportés.

I LE VECU CONCENTRATIONNAIRE : L'INTRANSMISSIBLE ET L'INDICIBLE

Dans un grand nombre d'entretiens, la phrase «*parce que nous étions des juifs*» énoncée au début pour décrire l'arrestation est reprise à la fin avec une tonalité très différente, à la limite de la *sidération*. Cette entrée en matière gouverne le désir de transmettre et constitue un *défi paradoxal* à l'indicible. Ces deux termes, intransmissible et indicible, apparemment voisins et souvent utilisés de manière interchangeable, correspondent à deux niveaux de réalité différents.

1) L'intransmissibilité de l'événement

L'intransmissible aurait un caractère plus large et *plus général* que l'indicible.

A l'origine l'intransmissible s'applique à *des biens* que l'on ne peut pas léguer. Dans notre perspective, il désigne des valeurs, des principes, des idées, des connaissances et des expériences que l'on ne parvient pas à faire partager (pour des raisons «apparemment *objectives*»).

Les déportés ont vécu dans un monde sans foi ni loi, régi par la seule *idée de la destruction* ; chaque sujet ne peut témoigner que *de son expérience personnelle* et non de l'événement *intransmissible* à l'échelle de chacun et que pourtant chacun doit *impérativement transmettre*. Les témoins vont contourner le paradoxe en relatant rigoureusement *les faits*. Etant donné l'extrême

¹ J'étudie ici le cri dans sa fonction de *message social*. Dans un travail actuellement en cours, je l'analyse sous un autre angle, celui de l'expression personnelle et singulière.

² Les techniciens opérateurs ne le sont pas.

³ Ces points ont été évoqués par quelques témoins seulement. Il ne s'agit donc pas d'un constat mais d'une induction découlant de nos analyses.

cruauté du quotidien, un fait peut à lui seul dénoter *la nature* du phénomène global. À l'écoute de n'importe quel récit il semble que ça ne pourrait pas être *pire* et pourtant à l'écoute d'un (ou plusieurs) autre(s) on dirait que *c'est pire encore*. Quand un être humain n'est plus considéré comme tel, tous les excès sont possibles et adviennent. Alors la question du pire devient elle-même *inapte*. On ne peut pas plus évaluer l'horreur qu'on ne peut mesurer la souffrance.

En dehors du fait que personne n'a jamais pu appréhender l'événement en soi ni ses multiples facettes, l'idée d'*intransmissible* tient (entre autres) au caractère *inépuisable* de l'imagination *destructrice* des bourreaux. Chaque récit, pourtant condamné à rester *en dessous* de la réalité, révèle le *déchaînement* d'une violence *sans limite ni frein*. Ainsi chaque récit contient-il l'*essence* même du phénomène concentrationnaire, à savoir la présence du *mal absolu* dans les camps. «*Ça ne pourrait pas être pire et c'est toujours pire encore*» : voilà ce que chacun transmet à la lumière de l'ensemble.

2) L'indicible : Exclusion du pourquoi. Etouffement des cris.

A) L'EXCLUSION DU POURQUOI

L'indicible concerne moins les faits eux-mêmes que leurs résonances sur les sujets.

L'indicible désigne ce que l'on ne peut pas dire pour toutes sortes de raisons personnelles (choc, douleur, oubli etc.) ou bien il renvoie à des souvenirs indésirables et inaccessibles (trop profondément enfouis en soi). Le terme désigne aussi ce que l'on ne peut pas dire faute de savoir *comment* le faire pour des raisons logiques (mode de pensée inhabituel, langage inapproprié). Dans le monde à l'envers des camps, l'horreur bannissait la logique courante.

L'interdiction du pourquoi aurait un double effet : blocage de la perception de la réalité et

altération de la logique. La réplique «ici pas de pourquoi» concerne autant les bourreaux que leurs victimes.

L'idée qu'il faut exterminer les juifs est tellement ancrée dans l'esprit des bourreaux que point n'est besoin de *rien justifier* (puisque'ils sont juifs).

À force de se déchaîner, la violence se nourrit d'elle-même. Plus elle augmente, moins on a à la justifier. La loi de la destruction ne *tolère aucune question*. Cet interdit du pourquoi (associé à l'arbitraire et à l'imprévisible qui règnent dans les camps) crée des paradoxes mortifères qui mettent les victimes *entre deux nécessités vitales contraires*, celle de penser et celle de ne pas penser ; l'une et l'autre sont aussi indispensables que *dangereuses*. Si continuer à penser implique de s'interroger sur les raisons de ce qui vous arrive, on risque de devenir *complètement fou*. Mais si l'on ne pense plus, on abdique un peu de son humanité.

Le choc de l'arrivée atténue le paradoxe. Personne n'est plus en mesure de penser à rien. Les sujets demeurent un certain temps dans un état de *stupéfaction* qui ne leur laisse guère le loisir de réfléchir. Par la suite ils connaîtront un tel *épuisement* qu'il leur faudra économiser la moindre parcelle de leur énergie afin de pouvoir répondre aux *impératifs du moment*.

De manière involontaire et parfois délibérée, on en arrive donc à *ne plus penser*, sauf aux moyens de vivre au jour le jour (de se débrouiller pour trouver un peu de nourriture ou un travail moins harassant). On évite ainsi de sombrer dans la folie et le désespoir et on économise ses forces. Dans les meilleurs des cas, on essaye d'entretenir ses capacités cognitives à l'aide de divers exercices (calcul mental, récitation de poèmes, problèmes de mathématiques ou autres). Aux questions «pourquoi... parce que» se substitue l'interrogation permanente et vitale du *comment*. Grâce à cette

constante vigilance, on parvient à garder sa raison.

La victime défie l'interdit mortifère du pourquoi en opposant une rétention quasi délibérée de tous les «parce que» inutiles et encombrants dans un tel contexte³.

B) RÉTENTION/ ÉTOUFFEMENT DU (DES) CRI(S)

Les victimes à la fois *sidérées* et *conscientes* du fait qu'il vaut mieux ne pas penser sont également conscientes qu'il vaut mieux *ne pas crier*. Elles sont souvent trop pétrifiées pour le faire.

Les cris ont une multiplicité de fonctions. A la base, il s'agit de réflexe à la douleur, à la surprise, à la peur, à la colère. Le cri permet parfois de reprendre sa respiration et de retrouver un nouveau souffle. Il peut signifier un appel, un refus ou encore une désignation/dénonciation de son agresseur. Ces cris là cherchent un *écho*. Très tôt, lors de leur arrestation, par exemple, les déportés s'étaient rendus compte de l'*inutilité* des cris. Chacun dans sa détresse *sait qu'aucun appel* ne sera entendu. Le cri n'a d'autre écho que le redoublement des coups et des sévices, les déportés ne peuvent pas, sous peine d'être exécutés sur le champs, proférer *les cris marticulés* des bêtes en perdition. De toute façon, les hurlements des SS et des kapos couvrent souvent les cris de leurs victimes. Dans tout ce vacarme, le cri reste un signal de mort. *Les cris à la mort* d'un voisin que l'on achève ou parfois de ceux qui se dirigent vers la chambre à gaz résonnent dans *le vide* sauf aux oreilles des déportés obligés au silence jusqu'au fin fond d'eux-mêmes.

Parallèlement donc à la suspension/rétention des «pourquoi - parce que», il se produit une rétention/étouffement du cri.

A force de contenir/bâillonner ses émotions et de s'interdire toute pensée, on développe une forme d'insensibilité nécessaire pour survivre mais avec laquelle il sera ultérieu-

rement difficile de composer, notamment quand on mobilise ses souvenirs pour témoigner.

On a souvent invoqué l'impuissance des mots à traduire la situation des déportés, mais on a peu étudié l'étouffement des cris et pourtant, l'inanité des cris rend la parole impossible. Quand on ne peut ni penser, ni crier, la réalité apparaît *indicible*.

On peut supposer que dans des situations extrêmes, la rétention des cris et le blocage de toute interrogation constituent un seul et même phénomène. On peut également penser que le cri actuel permettrait de se poser les questions que l'on avait autrefois prudemment écartées. On peut ainsi postuler que le cri est parfois indispensable à la mémoire personnelle.

II LES TÉMOIGNAGES

Je les ai classés en trois catégories. Les premiers que j'ai intitulés «Témoignages impossibles» sont heureusement très rares. Les récits peu ou pas du tout construits sont à peine compréhensibles. L'incapacité d'organiser son discours tient sans doute à l'incapacité de penser la réalité à l'époque.

Dans la seconde catégorie, «Témoignages de l'impossible», les récits sont au contraire limpides et très bien structurés. Les sujets obéissent à une volonté inflexible de faire comprendre l'événement, de le traduire en clair à travers leur expérience personnelle. Ils ont pris sur eux, non de tout relater, mais de dire tout ce qu'ils peuvent. Ils contrôlent parfaitement leur discours. Un cri de stupeur et de douleur leur échappe néanmoins à la fin.

Les sujets dans ces deux groupes présentent de manière *amplifiée* des processus que l'on va retrouver dans le troisième qui réunit la grande majorité des cas et que je présen-

te sous la rubrique des «Témoignages tout court».

Le cri qui jalonne un texte cohérent et maîtrisé permet de se ressaisir, de prendre de la distance par rapport à son parcours personnel et de poursuivre sous un nouvel angle.

1) Témoignages impossibles⁴

On n'en compte heureusement que quatre, mais il est important de les retenir car ils permettent dans une certaine mesure de comprendre les raisons de refuser de témoigner.

Le récit n'est pas vraiment textualisé. On ne relève aucune chronologie, aucune interrogation, aucune affirmation non plus, les phrases sont courtes et construites à «Minima», la grammaire reste pratiquement absente (pas de parce que, puisque, en effet, quoique, malgré, cependant, mais etc.). Les sujets ne racontent pas ; ils *revoient* comme dans un cauchemar des scènes d'épouvantes et livrent des images plus terrifiantes les unes que les autres sans lien entre elles.

Ils évoquent des *épisodes très durs* mais extériorisent peu leurs émotions. Ils ne parviennent pas, semble-t-il, à se distancier de leur passé en le formalisant ; l'exemple le plus illustratif est celui d'un survivant originaire de Lituanie et dont le village avait été entièrement *rasé*. Le sujet pré-adolescent à l'époque avait dû se cacher pendant longtemps dans les bois. Malgré le caractère assez embrouillé de son texte, on peut supposer qu'il avait perdu ses parents peu après l'arrivée des troupes allemandes. Il évoque par ailleurs des massacres collectifs auxquels il avait miraculeusement échappé avec deux de ses frères mais où la plupart des gens de son village avaient péri.

Après moins d'une demi heure d'enregistrement, il coupe court et se lève en disant «J'arrête c'est vraiment trop dur, avec le temps, l'Holocauste au lieu de s'éloigner se rapproche». Il fait un geste de la main comme pour repousser quelque chose devant lui, comme si dans un effet de boomerang les images qu'il avait préalablement expulsées, revenaient le frapper en pleine figure à la manière d'une hallucination.

Il venait juste avant d'exprimer une forte émotion (la seule depuis le début) en évoquant le *meurtre d'enfants* que ses frères engagés chez les partisans n'avaient pas protégés. Le souvenir de ces meurtres représente peut être le moment où *tout s'écroule* autour de lui.

Le défilé des images qui se superposent sans qu'il puisse se situer par rapport à ces scènes reflète peut être la manière dont il a vécu cette période en *spectateur* épouvanté et qui «déconnecte», c'est-à-dire avec des *passages à vide* ou affaiblissement du seuil de conscience. A partir du moment où il ne pouvait plus se fier à ses frères il avait perdu ses repères habituels et vivait dans la confusion.

Cette surimpression d'images dans l'entretien dénoterait, à mon avis, une difficulté sinon une impossibilité à *localiser les faits*, à les circonscrire, à les délimiter. En *l'absence de toute différenciation*, le *mal* est partout et le *bien nulle part*.

Le brusque arrêt du récit marque sans doute un arrêt, une *brisure* dans la vie du sujet. La sollicitation de ses souvenirs éveille un vécu impossible à gérer où la réalité pleine *de trous* n'avait plus aucune *cohérence*. Le sujet ne peut donc pas la verbaliser.

Les survivants dont on a coupé toutes les racines (ascendants et village) et qui ne peu-

⁴ J'avais dans un précédent travail (*Effets déstabilisateurs de la vidéo sur les témoignages*) dégagé des processus assez voisins sous la rubrique «récits débridés». La différence est qu'ici il n'y a pas de récit.

vent pas se raccrocher à des *images positives* ne sont pas en mesure de relater leurs parcours (surtout les (pré)adolescents).

Les sujets ici ont vécu les persécutions dans un état de choc permanent qu'ils n'ont jamais surmonté faute d'un entourage suffisamment humain. Les liens originaires se défont quand la *déshumanisation* frappe aussi les membres de la famille qui n'ont plus (ni dans le réel, ni dans l'imaginaire) de fonction protectrice.

On ne peut plus appeler personne à son secours même à l'intérieur de soi. Il n'y a donc aucune barrière à l'effroi. «Quand le ciel vous tombe sur la tête» on ne peut plus rien penser et on est tellement pétrifié que *l'on ne peut émettre aucun son*.

Ce genre de témoignage pourrait être considéré de manière métaphorique comme un «long cri indifférencié et jamais proféré» (ce qui est ma propre définition de l'indicible).

Le manque d'articulation dénoterait la forclusion, l'exclusion du (des) pourquoi(s) durant toute une période, alors que les accidents de parcours dans les récits relativement bien construits relèveraient plutôt des moments de *dissociation*. Les ruptures ou les blancs renvoient à des scènes instantanément censurées où le pourquoi aurait été radicalement banni. Ce témoignage m'est apparu tout à fait illustratif de la mémoire *impossible* parce que *trop fidèle*.

2) Les témoignages de l'impossible (on en compte 12)

Les récits très clairs et assez longs (2h1/2 ou plus) suivent en général un *ordre chronologique*. L'ensemble est parfaitement *articulé* malgré une foison de détails précis (noms, dates, lieux). Quand les sujets perdent le fil, ils le retrouvent d'eux mêmes. Ils ont tous subi une *longue* déportation (trois ans). Certains, originaires des pays de l'Est avaient auparavant vécu dans les ghettos. J'ai classé

ces témoignages sous la rubrique de l'impossible car les sujets cherchent à rendre compte de tous les aspects de la déshumanisation (du moins ceux qui sont accessibles à la conscience).

Comme presque tous les déportés, ils ont connu des passages à vide (avec perte de conscience) devant des scènes d'horreur, mais à la différence des sujets précédents, ils avaient réussi à les surmonter et, le temps aidant, ils avaient pu se plier aux contraintes du quotidien en mettant entre parenthèses les normes et les principes du passé. Ils ne se sont toutefois jamais habitués à toutes ces atrocités. Leur volonté de témoigner est d'autant plus forte qu'ils l'avaient promis à ceux qui ne sont pas revenus.

On s'est davantage penché sur les manques ou défauts de la mémoire que sur son *trop plein*. Un souvenir en appelle un autre et un autre encore dans un processus sans fin. Les discours parfaitement construits sont souvent intarissables.

Des sujets inconsolables de la perte de leurs proches (parents ou camarades) décrivent inlassablement comment eux-mêmes ont survécus.

La caractéristique majeure de ce groupe est de témoigner sans réserve de ce qui au camp allait de soi et qui aujourd'hui pourrait paraître «*inavouable*» conformément à la logique de ceux qui n'ont pas connu les camps. Ils veulent à tout prix communiquer l'incroyable, l'in vraisemblable à travers ce qui leur était *personnellement arrivé*.

Certains se *forcent* à le faire et d'autres le font spontanément. Ces derniers racontent, sans l'ombre d'une autocensure, tout ce qu'ils furent amenés à faire.

Une femme, par exemple, se souvient d'avoir organisé une expédition punitive contre une déportée qui les trahissait, elle l'avait avec ce petit groupe battue à mort.

Un homme assez religieux à l'époque dit qu'il avait eu «la chance» d'être choisi parmi quinze autres jeunes gens pour piller une synagogue, déplier la Torah dans la rue et la piétiner. Il n'avait pas d'autre issue pour échapper au massacre. Un autre enfin que l'on avait mis en demeure de tuer son frère, dit qu'il l'aurait fait si un incident n'était venu (par miracle) mettre fin à son supplice. Ce genre d'évocation ne semble pas embarrasser les narrateurs. *Ils ne pouvaient pas faire autrement.* Il leur paraît aussi évident de le dire maintenant que de le faire à l'époque.

En revanche, il est extrêmement pénible pour d'autres de lever des autocensures pour relater ce à quoi ils furent obligés de se soumettre. Par exemple, un sujet décrit une scène qu'il avait en vain essayé d'oublier. Il avait vu un SS tuer un camarade à ses côtés pour avoir refusé de se mettre à quatre pattes, aboyer et manger une souris. Immédiatement après, il reçut le même ordre et il s'exécuta. «*Je n'avais pas le choix*» ajoute-t-il, «*je voulais vivre*». Dans le témoignage non plus *il n'a pas le choix.*

Etant venu pour transmettre la vérité sur l'horreur des camps, il se sent tenu de ne rien omettre même si cela le blesse profondément.

En dévoilant leur propre expérience, les sujets ici veulent montrer ce à quoi on peut réduire un être humain. La volonté de témoigner sans fard accroît la cohérence de leur récit. En parlant, leur détermination à tout raconter se fortifie. Il faut, quoiqu'il en coûte, montrer l'absurdité et la sauvagerie des bourreaux et il n'y a pas d'autre moyen que d'aller jusqu'au bout de soi. En racontant «l'inavoué, l'inavouable», ils cherchent paradoxalement à défendre la dignité humaine bafouée en leur personne.

On ne peut pas savoir si ceux qui racontent spontanément ce qu'ils furent obligés de commettre se sont senti aussi atteints dans

leur dignité. De toute façon, les uns et les autres savent qu'il était fatal d'en arriver là.

A la différence de la rubrique précédente, les sujets ici auraient conservé des images très positives de leur famille et des liens puissants (réels ou/et imaginaires) avec leur milieu d'origine. Ils ont toujours gardé sinon une foi du moins un très fort attachement à la judaïté et/ou à une idéologie. On est en droit de supposer que la force de ces attaches et de leur conviction leur aurait permis de mieux résister à la folie ambiante. Quoiqu'il en soit, dans l'entretien, les uns notifient «voilà ce que l'on a fait aux juifs» et d'autres «voilà ce que l'on a fait à des humains parce qu'ils étaient juifs».

La raison d'être de ces témoignages est un défi à l'indicible. Chacun tente l'impossible pour communiquer l'impossible à croire chez ceux qui n'y étaient pas. Chacun donc va décrire et analyser ce que l'on a vu et vécu quand on ne pouvait plus dire ni penser «parce que». Pour la clarté du texte, on est bien obligé de (ré)introduire une grammaire inopportune à l'époque et, ce faisant, on laisse des coins d'ombre dans un ensemble parfaitement articulé.

Le défi à l'indicible requiert une parfaite intelligibilité d'un bout à l'autre du récit, mais on termine souvent sur un étonnement à propos du caractère injustifié de sa propre survie. Cette interrogation résonne comme un cri «pourquoi moi?».

Avec ce cri de l'injustifié, on est à la charnière entre la mémoire personnelle et la mémoire collective. Mais ce cri, depuis longtemps et encore maintenant, réveille les sujets de leurs incessants cauchemars.

III

LES TEMOIGNAGES TOUT COURT - LA MEMOIRE RETROUVEE

Je n'ai pas pu regrouper ces témoignages sous un label commun, car ils sont trop divers.

La durée de la déportation est moins longue que précédemment (entre quatre et quinze mois). Le récit qui se déroule aussi de manière chronologique rencontre davantage de retours en arrière, fléchissements et digressions que les précédents.

Les témoins procèdent par description/association. Malgré un assez bon contrôle de leur propos, une fois engagés dans le «processus» (souvent proche de l'association libre), ils se laissent entraîner par la *dynamique* du récit, et à certains moments qui sont des *moments clefs*, ils «dérapent» ; il y a une rupture ou un blanc. Le récit se présente comme une ligne brisée, avec des paliers, des passages *très forts* et des chutes. Les coupures viennent *dés-articuler* pour un temps un déroulement plutôt fluide et assez bien structuré. Des souvenirs que l'on croyait avoir oubliés reviennent à la surface. C'est la raison pour laquelle la formule «Mémoire retrouvée» figure en sous-titre. Presque tous les sujets, mêmes ceux qui avaient préparé à l'avance (parfois par écrit) leur témoignage, évoquent des faits dont ils n'avaient jusque là jamais parlés. Ils sont eux aussi animés d'un *très fort désir de transmettre*. Cependant la durée de leur déportation ayant été beaucoup moins longue, ils n'auraient pas pu, semble-t-il, se dégager comme les précédents du choc de l'arrivée. Aussi se heurtent-ils plus souvent à cette impression d'*indicible* qui va imprégner l'ensemble ou une partie de leur récit.

Un témoin commence ainsi : «vous ne me croirez pas car je *ne me crois pas moi-même*,

ce que j'ai à dire est tellement inconcevable que jamais je ne pourrai vraiment le dire».

Le «vous ne me croirez pas car je ne me crois pas moi-même» revient comme une litanie qui aide le sujet à poursuivre. Dès lors il ne s'agit plus d'indicible mais de l'effroyablement douloureux à dire. De telles difficultés à communiquer se manifestent à travers des discontinuités, des blancs, des ruptures, le récit jusqu'alors fluide se défait et/ou se hachure soit par un trop plein d'émotions (discordantes par rapport aux propos tenus) soit au contraire par excès de distanciation. Inopinément le sujet «décroche». La présence attentive de l'interviewer et surtout la conscience de témoigner devant une caméra l'incitent à reprendre ses esprits. Le récit se *ré-articule* sur un mode différent, des souvenirs ré-apparaissent sans que leur violence n'entrave la clarté du texte.

Une femme d'origine polonaise raconte comment elle s'était cachée avec sa famille (douze personnes) dans une cave. Elle était en train de décrire les conditions précaires dans lesquelles elle avait vécu pendant des semaines, quand soudain elle s'arrête *pétrifiée*. Elle ne peut plus parler, éclate en sanglots et stoppe l'entretien. Durant l'interruption elle se montre nerveuse et impatiente de reprendre. A peine calmée, elle *revoit* une scène où des Ukrainiens étaient venus vider la maison. *Le bruit* de leurs pas et des meubles renversés avait terrifié toute sa famille. Elle perd encore le fil de ses idées puis raconte comment son grand père *avait étouffé* son petit cousin (un bébé de 9 mois) pour que *ses cris* ne les *trahissent* pas. Il avait auparavant vivement reproché à sa tante d'avoir amené cet enfant avec elle.

Cette personne qui n'avait *jamais* pensé à cette scène s'empresse de dire à *très haute voix* qu'elle ne *désavouait pas* cet homme, qu'elle l'aimait tendrement, elle ajoute qu'il n'avait pas pu faire *autrement*. Une fois les

SS partis, ajoute-t-elle, elle avait dû à son tour *retenir ses cris* en voyant le bébé mort. Les épisodes «compromettants» impliquant des proches sont souvent beaucoup plus difficiles à gérer que ceux qui impliquent directement la personne elle-même.

Je suppose que l'impossibilité de crier à l'époque ne peut se traduire ultérieurement que par *un vide*. Ce vide nécessaire à la poursuite du discours entraîne chez cette personne une autre *sorte de cri* qui permet de retrouver la parole. J'en viens à postuler que le cri nécessaire à la mémoire personnelle qu'il désencombre est également indispensable à l'élaboration/conservation de la mémoire collective.

Un témoin d'origine polonaise lui aussi perd totalement le fil de ses idées après avoir déclaré qu'il faisait peur à sa femme et à ses enfants parce qu'il avait toujours l'air en colère. Suit un passage très confus où l'on croit deviner qu'un camarade (après la guerre) l'avait empêché de se jeter dans le vide quand il travaillait sur un toit. Il est alors en mesure de raconter que sa mère paralysée était morte sous les coups de Polonais, venus en son absence piller l'appartement.

Il se reproche ensuite d'avoir à plusieurs reprises sauvé son petit frère. Il aurait été préférable de le laisser mourir plus tôt. Il lui aurait ainsi épargné d'atroces souffrances et une mort affreuse. On ne peut pas vivre avec les traces de tels dilemmes. Il n'a pas sauvé sa mère et se le reproche. Il a «sauvé» son frère et se le reproche.

Depuis cette époque il est en colère contre les criminels, contre les antisémites et surtout contre lui-même, mais il est aussi *en colère contre les juifs* qui lui avaient appris à *se laisser faire sans riposter*. Aussitôt après avoir dit cela, il se reprend et déclare qu'il avait effectivement riposté chaque fois que c'était possible. Mais il aurait pu soulever des montagnes, cela n'aurait évidemment servi à *rien*. Il ajoute que quoiqu'il fasse, «*il ne*

pouvait rien parce qu'il était juif». Ce constat d'impuissance le délivre de l'*indifférenciation de son courroux*. Dans un cri, il parvient alors à exprimer *sa rage* et son *désespoir* d'avoir vu des enfants et des infirmes assassinés *parce qu'ils étaient juifs*. Ce cri qui le remet dans la réalité, lui permet de dénoncer non la cause mais l'*absence de «raison»* de tous ces massacres.

Il rectifie une logique dévoyée «ils sont morts parce qu'ils étaient juifs» signifie : «il n'y avait *aucune raison* qu'ils meurent parce qu'ils étaient juifs». Il renverse le raisonnement des Nazis. «Ils sont morts parce que leurs bourreaux, pareils à des *bêtes immondes* s'autorisaient à commettre des *massacres injustifiés*». Ce cri là n'est pas celui d'un ralliement à la judaïté. C'est le *cri de l'injustifiable*.

On ne peut pas *prouver le non sens*, on ne peut que décrire ses effets, mais comment démontrer/démonter leurs caractères pervers ? Comment traduire l'*impuissance* dans laquelle *la pensée* a été réduite, et la sensibilité étouffée ?

Au cours de leur récit, des témoins là encore impuissants à rendre fidèlement compte de l'irréalité de cette réalité, vont se sentir poussés à crier. Les uns y parviennent les autres non. Parmi les premiers, certains élèvent effectivement la voix et d'autres le font d'une manière plus métaphorique ; à travers le langage non verbal où c'est tout le corps qui parle. Quelques soient ses modes d'extériorisation, le cri de l'injustifiable *assainit les effets toxiques* des souvenirs de certains faits vécus comme dégradants et destructeurs pour soi ou pour ses proches. La protestation «voilà ce qu'ils avaient fait de nous» remet les pendules à l'heure. Faute de quoi, on ne parvient pas à se délivrer de jugements négatifs sur soi. Ces sortes de jugements transparaissent à travers des mots *très crus* où l'on se cataloguait soi-même de «déchet bon à brûler etc.». Dans d'autres

cas enfin, les victimes restent sans voix. Le cri ouvre l'accès à la parole mais quand on est à jamais incapable de crier, on ne peut pratiquement plus rien relater.

Une femme d'origine grecque déportée à 14 ans 1/2 consent, après avoir beaucoup hésité, à témoigner pour lutter contre le négationnisme. Son récit est pratiquement *inaudible* du début jusqu'à la fin. Elle s'arrange pour dire sans vraiment chercher à être entendue. *Le ton si bas* ne traduit pas seulement une incapacité de crier à l'époque mais une *extrême pudeur*. Elle ne peut/veut pas exposer son malheur ni imposer sa souffrance. Elle termine son récit par un mot tout à fait audible celui là : «*Pourquoi ?*», et elle ajoute d'une voix plus éteinte : «*pourquoi tant de souffrance*» ? pourquoi mes parents... ? pourquoi... ? et elle ne termine pas sa phrase. Après un temps d'arrêt, elle continue très distinctement : «ce pourquoi me poursuit, il me hante, il est gravé dans ma chair». On apprend par des tiers que, durant sa déportation, elle avait *subi des expérimentations*. Quand elle est revenue, elle n'avait pas 16 ans et elle savait qu'elle ne pourrait jamais avoir d'enfant. Elle se demande encore pourquoi. Mais elle sait qu'il n'y a pas de réponse, elle sait qu'il n'y avait aucune raison de la mutiler et si on lui réplique : «il n'y avait peut-être pas de pourquoi», on la condamne à demeurer dans la logique du camp. Ce mot «pourquoi» est *sans appel*, et résonne comme un appel désespéré. Il ne faut pas *mutiler les enfants pour rien*.

Alors que dans la rubrique précédente les témoins demeuraient dans la *causalité* («voilà ce que l'on a fait aux juifs, à des êtres humains, parce qu'ils étaient juifs»), ici les témoins la dépassent avec un *pourquoi jamais résolu*.

L'idée d'avoir *souffert pour rien* est intenable et pourtant elle va gouverner la dynamique de ces récits. Plus on décrit les

horreurs et plus leur caractère *injustifié s'impose*. Il faut beaucoup de courage pour le faire mais les témoins n'ont *pas d'autre moyens de transmettre l'indicible* dont ils sont les dépositaires. Nul ne songe à écarter la raison alléguée et *inscrite* dans la réalité de l'événement («parce que nous étions juifs») et pourtant, malgré le triangle jaune, cette raison ne *tient pas quand on entre dans les camps*. L'atmosphère *démence* qui y régnait accrédite la croyance de se trouver dans un autre monde. Certains poussent la métaphore de ce monde de tous les «au-delà de» à celle du «monde de l'au-delà».

De loin, on peut/on doit analyser, interpréter *expliquer* l'événement, on peut/on doit «penser» l'extermination et rechercher ses «causes».

Mais devant, *dans son actualisation*, quand on a *vu et vécu* l'extermination, toute *causalité apparaît dérisoire*.

Ceux qui ont *vu* les «*marches funèbres*» vers les chambres à gaz ne pouvaient se raccrocher à rien. Un seul mot qui n'était pas une interrogation leur venait et se répétait en eux «pourquoi, pourquoi, pourquoi ?» Cette parole était leur seul recours, leur seule manière de résister. La réponse «parce qu'ils étaient juifs» s'avérant alors totalement *irrecevable* (à moins de consentir à sombrer dans la folie). A la fin de certains témoignages, le «parce que nous étions juifs» produit, répétons-le, un effet de *sidération*. Encore maintenant, quarante-cinquante ans après, on ne peut pas l'admettre on ne peut pas y croire.

Alors on se le répète, on sait que *c'est vrai* mais cela ne suffit pas pour y croire. Comme dans la catastrophe que *rien* n'était venu arrêter, *rien* ne peut arrêter le récit sinon le *cri de l'injustifiable*. Les sujets ne peuvent émettre ce cri effectivement et métaphoriquement que s'il résonne chez l'interlocuteur comme un appel. Pas de témoignage sans écho chez celui qui le reçoit.

Avec *ce cri*, parce «qu'ils étaient juifs», on passe de la mémoire des juifs à la mémoire des hommes. Une mémoire se constitue quand on laisse à ce cri *son sens d'appel désespéré*. Hors de toute indignation, il n'y a pas de mémoire. Les sciences sociales cherchent (et c'est leur dignité) à analyser, expliquer et interpréter pourquoi et comment les événements se sont passés. Les témoignages, eux, tendent à montrer (et c'est leur dignité) qu'ils auraient dû ne pas se produire et que l'on ne peut pas accrédi-ter un sens

au non sens. La mémoire de l'injustifiable qui est un pan de la mémoire collective se constitue autour d'un «pourquoi sans parce que».

Au delà des interprétations, explications de tous ordres (historiques, économiques, sociologiques, idéologiques) la mémoire requiert les récits des survivants des camps, seuls témoins de l'avènement du *mal* absolu ici bas.

Si ces récits ne servent pas de leçon, s'ils n'apprennent rien à ceux qui les entendent, on peut vraiment désespérer de l'humanité.

JOANNE WEINER RUDOF,
Archivist
Fortunoff Video Archive for Holocaust
Testimonies
Yale University - USA

Shaping Public and Private Memory

Holocaust Testimonies, Interviews and Documentaries

The Holocaust is «in.» It is difficult to pick up a newspaper in the United States without reading about a Holocaust related topic. There is seldom a week that goes by without at least one book review on the topic in the Sunday *New York Times* or the *New York Review of Books*. American films and television broadcasts not only include shows specific to the Holocaust, but totally unrelated shows expropriate the topic, not always appropriately. The United States Holocaust Memorial Museum is the «hot ticket» in Washington, DC. In October, 1997, the new «Museum of Jewish Heritage/A Memorial to the Holocaust» opened in New York City to critical acclaim and with tremendous press coverage. The daughter of survivors noted that opening

and in the *New York Times* expressed her malaise.

«When I came to New York in the mid-70's, I often felt alienated from other Jews because of their reactions to my background (suffocating pity, or occasionally, weird hostility). I was also shocked by how little many Jews of my age - even the most educated and sophisticated - knew about the Holocaust.

Then something happened. The Holocaust became the pop metaphor for evil. Seinfeld made Mengele jokes. «Schindler's List» became an international hit movie. And Holocaust museums and memorials began popping up all over, not just in cities with large Jewish populations, like Detroit and Houston, but in

more unexpected places like El Paso and Palm Springs.

Of course, over the last 50 years there has been a continuing examination of the Holocaust by scholars, novelists, filmmakers, playwrights, artists, theologians and other intellectuals. But this new populist dissemination was different, with museums often using show-biz techniques to make the difficult information they were presenting accessible to presumably ignorant crowds [...].

Instead of feeling gratified to see my family's secret finally being aired - no, trumpeted - I was dismayed by these clever you-are-there presentations, and by the very idea of the museums themselves. Though the intent, certainly, was to educate and to explore moral choices, weren't these museums playing to the national obsession with victimization and making Holocaust survivors seem like part of the lineup for Oprah? The appeal seemed prurient, titillating, combining the dark thrill of two popular movie genres, horror and war. Wasn't this a cheapening of the Holocaust, giving spectators a rush before they moved on to the National Air and Space Museum?»¹

Lest I leave you with a false impression, the writer concluded her piece on a very positive note, particularly praising the new museum for the inclusion of testimony. «Survivors' stories play a central role

throughout the museum [...] visitors will [...] hear and see people who lived in the ghettos and camps [...]»² However, I do want to address the focus of her malaise, the popularization of the Holocaust. For those of us who have been in the field of Holocaust studies, doing this work, quietly, for many years, this new interest is frightening indeed. It is more than distressing to see the simplification of a complex history: to hear intelligent people form opinions concerning Daniel Goldhagen's book based on the press coverage, never having read the book; to hear about Jerry Seinfeld's Mengele jokes, which strike me as obscene; to receive inquiries from History Channel staff who are knowingly planning to broadcast a «bad» film about the Holocaust followed by a panel discussion, which they hope may ameliorate the distorted, sentimentalized and inaccurate film.

How, you may ask, is all of this relevant to Holocaust testimonies? We have many responsibilities when we videotape the life story of Holocaust survivors and witnesses. I believe the primary responsibility is to allow the witnesses and survivors to tell their own stories, at their own pace, in a narrative form with which they are comfortable. I believe the imposition of an agenda, even the most well intentioned agenda, can ultimately lead to omissions, distortions - both overt and subtle - and material which can mislead the viewer.

¹ Julie SALAMON, «Walls that Echo the Unspeakable», *New York Times*, September 7, 1997, p. 84.

² *Ibid*, p. 86.

³ Esther B. FEIN, «Survivors of Evil Dedicate Reminder for the Future», *New York Times*, September 12, 1997, p. 1.

⁴ *Ibid*, p. B3.

⁵ *Ibid*, p. 1.

⁶ *The Lost Children of Berlin Reclaiming their Childhood: Fifty Holocaust Survivors Reunite*, Survivors of the Shoah Visual History Foundation, Foxwood Films, 1997.

⁷ Jonathan STEINBERG, *All or Nothing: The Axis and the Holocaust, 1941-1943*, Routledge, London and New York, 1990, p. 118.

For the last few months, a student doing dissertation research at the Fortunoff Video Archive has shared some of experiences with me. She had previously viewed several dozen videotapes of survivors which were recorded by an orthodox Jewish organization. She found the accounts to be somewhat uniform since the questions were framed to focus almost solely on ritual and holiday observances both before, during, and after the war. This student felt the purpose of recording these testimonies was to confirm that during the Holocaust and after, survivors maintained kashrut, observed holidays, prayed, and kept their faith. The student felt the testimonies not only lacked spontaneity, but did not provide an opportunity for the witnesses to make free associations due to the rapid-fire questions posed by the interviewers. She found a marked contrast to many of the testimonies she viewed at Yale, where the interviewers play a more passive role, and are empathic listeners who ask questions primarily to clarify the witness narrative or to remind the witness of something forgotten. There is no attempt to force the testimony into a pre-established chronology. Those who talk about holidays or faith do so because it is important to them, not to provide evidence for a pre-established agenda. The former testimony format, skewed by a set of agendized questions, does not afford viewers the opportunity to really hear the witnesses' stories, and this is an obvious example of using Holocaust testimonies to meet the needs of a particular group. This does not require an astute viewer to discern.

What worries me more is a subtle agenda which not only surfaces in testimonies, but also in documentaries, films, articles, books, and other media. This is the viewer or audience or media need for a happy ending, for something redemptive, for trite lessons, for «closure.» The day following the opening of

the New York museum, a reporter described the scene :

«Frail aging arms, many bearing the tattoos branded on them in concentration camps, curled around the supporting arms of children and grandchildren. Together, old and young walked toward the ceremony, each step testimony to the failure of Hitler's plan to annihilate the Jewish people»³.

The very same article ends with a description of a survivor in the crowd pressing «[...] a sepia-toned picture of a little girl to her cheek, stroking it slowly. 'My little Rochalle,' was all she would whisper»⁴. I have great difficulty understanding how the writer can understand the loss of this child, which must be multiplied at least times one million to represent the reality of the murdered Jewish children of Europe, as «[...] the failure of Hitler's plan to annihilate the Jewish people»⁵.

A documentary screened on a cable television network this summer showed a contemporary Bar Mitzvah in Berlin, Germany. The narrator's voice-over informs the audience that this family «[...] and countless other Jewish families throughout Europe are a testament to the defeat of Adolf Hitler and the ultimate failure of the final solution»⁶. To speak about «the failure of the final solution» flies in the face of the facts. The statistics speak for themselves, as does the title of Raul Hilberg's definitive and seminal work, *The Destruction of the European Jews*. «For Himmler and the SS it was a glorious achievement. For Hitler exterminating Jews remained the one achievement which neither defeat nor death could deny him, as he reminded the world in his testament of April 1945»⁷.

While historians debate motives, historiography, and interpretation, none dispute this. After 1945, European Jewry as it had been, was no more. The fact that individual sur-

vivors have been able to build lives for themselves does not change this. The postwar development of Jewish culture in Israel and the United States does not change this. Holocaust scholar and Christian theologian Harry James Cargas reminds us that survivor testimonies «are the extraordinary stories of ordinary people» who have become «the miserable recorders of atrocities on a scale never before known, never before imagined. [...] In a society dedicated to consumerism, to having, we meet people who have not. They have not their families, their normal lives, their peaceful existences. Jewish holidays are times of depression for Holocaust survivors because they are then particularly burdened, when other friends are celebrating, knowing that they are missing those with whom they would like to share joy»⁸.

A recent novel, *The Reader*, was reviewed twice in the *New York Times*, both in the Sunday book review and in the daily paper. The narrator's character notes :

«Today there are so many books and films that the world of the camps is part of our collective imagination [...]. Our imagination knows its way around in it, and since the television series Holocaust and movies like Sophie's Choice and especially Schindler's List, actually moves in it, not just registering, but supplementing and embellishing it»⁹.

This really worries me. The book was written and set in Germany, and the narrator states that his primary matrix for learning about concentration camps is books and film, fictional books and films, this in the place where so many of the crimes took place and the museum sites are the camps themselves. The author assumes that *Schindler's List* was actually filmed in the camps, which is not true, although it was filmed in Poland. We should all worry that this so-called information, which becomes part of the «collective imagination» which «knows its way around in [concentration camps]» comes from Hollywood depictions rather than any kind of reality. I am not certain about what can be done to counter this phenomenon, but I hope museums, testimonies which allow the witnesses to tell their stories their own way, thoroughly researched and truthful documentaries, and well-taught units in schools can form some kind of counterbalance.

Too many interviewers and testimony projects have been shaped by the kind of thinking that requires redemption, renewal of faith, a happy ending, triumphalism, heroes. In a recent letter, Holocaust scholar Lawrence L. Langer stated :

«I've been writing about the Holocaust for nearly thirty years, watching video testimonies for fifteen, and doing my own interviewing for almost ten, and I have been repeatedly disappointed by

⁸ Harry James CARGAS, «Preface,» *Secretaries of Death* by Lore Shelley, Shengold Publishers, Inc., New York, 1986, p. XIV.

⁹ Bernhard SCHLINK, *The Reader*, translated from the German by Carol Brown Janeway, Pantheon Books, New York, 1995, p. 148.

¹⁰ Lawrence L. LANGER, letter to Joshua Greene, September 8, 1997.

¹¹ *Escape from Sobibor*, Zenith Productions, 1987.

¹² Caryl PHILLIPS, «Another Course Change Toward Seriousness,» *New York Times*, September 7, 1997, p. 39.

¹³ *Ibid*, p. 42.

¹⁴ Cynthia OZICK, «Who Owns Anne Frank,» *The New Yorker*, October 6, 1997, p. 78.

¹⁵ Lawrence L. LANGER, «A Playwright's Obsession With the Story of Anne Frank,» *Forward*, September 19, 1997, p. 13.

Hollywood versions of Holocaust reality that romanticize the ordeal and impose a hopeful spin on the story. [...] [A] large audience of viewers [...] have grown up since the war and have depended chiefly on media misrepresentations for their understanding of the event»¹⁰.

On the video jacket for the movie *Escape from Sobibor* actors Alan Arkin and Rutger Hauer are shown holding guns and rifles above their heads as they lead the other prisoners out of the death camp. The blurb on the video jacket states «[...] all the action and excitement, the bravery and the courage of the largest successful escape ever staged from a Nazi concentration camp»¹¹. The facts not included on the jacket are that 250,000 Jews were killed at Sobibor. Three hundred of six hundred prisoners escaped during the uprising, and those who did not were instantly killed. Of the three hundred who escaped, most were killed by pursuing Nazis, and less than fifty survived the war. The facts give lie to the promotional hyperbole. Film critic Danielle Meymann wrote of *Schindler's List* in *Le Monde* :

«We see smoke, and it's not a crematorium ; it's a train. We see the showers and they spout not gas, but water. All the cadavers we see, we don't know, and all the people we identify with are saved. And that's not how history goes»¹².

In discussing Hollywood films, *New York Times* critic Caryl Phillips notes it is «[...] a place whose approach to historically important subjects so often involves first trivializing issues, then breaking their truths on the rack of commercial expediency»¹³.

Cynthia Ozick, write in the *New Yorker* about the Anne Frank phenomena in the United States noting :

«The end is missing. The story of Anne Frank in the fifty years since 'The Diary of Young Girl' was first published has

been bowdlerized, distorted, transmuted, traduced, reduced ; it has been infantilized, Americanized, homogenized, sentimentalized, falsified, kitschified, and in fact, blatantly and arrogantly denied. [...] A deeply truth-telling work has been turned into an instrument of partial truth, surrogate truth, or anti-truth. [...] The diary is incomplete, truncated, broken off - or, rather, it is completed by Westerbork [...], and by Auschwitz, and by the fatal winds of Bergen-Belsen. [...] The litany of blurbs - 'a lasting testament to the indestructible nobility of human spirit' - is not more substantial than any other display of self-delusion. The success - the triumph - of Bergen-Belsen was precisely that it blotted out the possibility of courage, that it proved to be a lasting testament to the human spirit's easy destructibility. [...] Anne Frank's story, truthfully told, is unredeemed and unredeemable.

These are notions that are hard to swallow - so they have not been swallowed»¹⁴.

Lawrence Langer, in addressing the same issue, notes as the diary was adapted for the stage,

«the systematic elimination of references to persecution, murder, and gassing [...] until they had come up with the emphasis [...] considered important : 'human courage, faith, hope, brotherhood, love, and self-sacrifice.' This was quite a litany, considering that all but one of the inhabitants of the Secret Annex were murdered by the Germans»¹⁵.

Those involved in work concerning the Holocaust must be careful not to fall into the same pattern : not when we are recording survivor and witness testimonies ; not when we are teaching this subject ; not when we are making documentaries. We could very easily shape the testimonies so that the focus reflects this Hollywood perspective, and it

is tempting to do so ; after all, everyone prefers a happy ending. But where does that leave the bereft survivor, struggling to live with horrendous and horrific memories ? Where does that leave the six million who did not live, much less «happily ever after ?»

Russell Baker, a *New York Times* columnist, scolds those who look for happy endings when they are completely inappropriate.

«Why everyone suddenly started saying closure is a mystery, but that's what happened. Persons whose children, lovers, next of kin died in the crash of TWA Flight 800 and in the Oklahoma City bombing were said by the news reporters to be seeking closure. [...] The death of someone you love is a dreadful, dreadful thing, and not easily endured. Echoing inside the word «closure,» however, is the sound of a door being slammed and sealed, shut against the person whose loss creates your pain. The mourner is trivialized by the suggestion that the sooner he gets over the death, the better. Closure is always made to sound comforting. [...] With all its promise that the most heart-breaking loss need not haunt you forever afterward, closure is a cheerful word»¹⁶.

There is no «closure» in Holocaust testimonies : not for survivors, not for witnesses, not for viewers. It is difficult to provide hopeful messages for the young people whom we teach. However, it is incumbent upon us to teach honestly, to acknowledge that survivor testimonies are bleak and that knowing about the Holocaust has not pre-

vented other genocides from occurring while we hopelessly and impotently watch. We do not learn the history of the Holocaust from the testimonies. We learn about survivors and witnesses, about the personal universe of one person, not about universal events. Polish poet Zbigniew Herbert summarizes for me the goal of my study of this history : «I turn to history not for lessons in hope, but to confront my experience with the experience of others and to win for myself something which I should call universal compassion - a sense of responsibility for the human conscience.»

What is the point of asking a survivor what lessons are to be learned from their experience ? Some will respond with a platitude about teaching the lessons of the Holocaust so «it» will never happen again, because they think this is what the interviewer and the audience want to hear. Others will not respond at all, knowing the question reveals such naïveté that there is no common understanding with the questioner. If we don't «set up» the survivor, so innocently and yet so insidiously, we hear more honest observations. The following are among some of those observations.

Martin S. was born in Tarnobrzeg, Poland, in 1933. He was incarcerated in Skarzysko-Kamienna, then Buchenwald. He was liberated by American troops at age twelve, then came to the United States in 1946.

«One of the things I remember as a child coming out, I felt I had to tell the world what was happening. That was the highest priority. So I remember the first few

¹⁶ Russell BAKER, «The Blathery Gibberish,» *New York Times*, April 29, 1997, p.23.

¹⁷ Martin S. Holocaust Testimony (HVT-641). Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies, Yale University Library.

¹⁸ Edith P. Holocaust Testimony (HVT-107). Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies, Yale University Library.

¹⁹ Bessie and Jacob K. Holocaust Testimony (HVT 206). Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies, Yale University Library.

months in a yeshiva, I would speak freely. I would tell the kids everything. I would tell my rabbi. And one day we went out on recess. One of the kids got hold of me. We were all in a circle, and he said, 'Why don't you tell one of your bullshit stories?' And from that day on, this was 1946, '47, I did not say a word I would say until five or six years ago.

I would hate to think that my sitting here is just an academic exercise, because someone may be given a grant so that he may do additional research and thereby make a living. This is too painful. We must [...] [crying] [...] do something to change man. Because I'm a very bitter man»¹⁷.

Edith P. was born in Michalovce, Czechoslovakia in 1920. She was incarcerated in Auschwitz for six or seven months, then transferred to Salzwedel as a slave laborer in Germany. She was liberated by American troops in 1945, and emigrated to the United States where she married an American physician and had children. Her parents and other family members were killed. She was videotaped in 1980, when she was sixty.

«I have given a great deal of thought to how I should conduct myself with the Germans, how I should feel. Should I hate them? Should I despise them? Should I go out with a banner and say, do something against them? I don't know. I never found the answer in my own soul, and I have to go according to my own conscience. I cannot conduct myself by what my husband tells me or my children, or by what the world has said. The only thing I can say is that I ignore them. I don't hate them. I can't hate. I feel I would waste a lot of time in my life. But sometimes I wish, in my darkest hours, that they would feel what we feel sometimes, when you are uprooted and bringing up children. I'm talking as a mother

and a wife. There is nobody to share your sorrow or your great happiness»¹⁸.

Jacob K. was born in Zwolen, Poland in 1923. He was incarcerated in Skarzysko-Kamienna, Buchenwald, and Schlieben, and liberated from a death march in May 1945. He met and married his wife in a displaced persons camp. He was videotaped in 1983 at age sixty, when he had recently learned his wife had been married before the war and her child taken from her in Kovno.

«I can't tell you everything in an interview. I couldn't even describe one day in the ghetto. I don't want to live with that pain, but it is there. It forms its own entity. It surfaces whenever it wants to. I'll go on a train and I'll cry. I'll read something and I'll be right there where I came from. And I can't erase it. I'm not asking for it. It comes by itself. It has formulated something in me. I'm a scarred human being [...]».

We perceive life as a precious thing. Then Bessie [his wife] gives birth to a child, and a German takes away the child and kills it. What are we, superhuman to brush it aside and tell the world thank you for liberating us? And that's all? We wash our hands clean like nothing ever happened? Like if the Nazis die out, no one is responsible any more. Somebody did it. A maniac did it? Hitler did it? A few Nazis did it? His government? Himmler? Others? And that's all? That's all? I can't make peace with that. Maybe other survivors can. I don't know. I can't. And yet I go on. I'm creative. We're both creative. But that is not the issue. There is another, deeper issue. You cannot brush away the pain by giving something else»¹⁹.

Helen K. was born in Warsaw, Poland in 1924. In the ghetto, her father arranged for her to marry a man ten years older than she. He was a baker, and her father believed he would be able to supply Helen with

food. She was one of the last to be deported from the Warsaw ghetto at the end of the uprising. She was deported to Majdanek in May 1943 at age 19, then transferred to Auschwitz about a year later. She was one of only about 6,000 to remain in Auschwitz in January 1945, when some 58,000 prisoners were forced onto death marches which few survived. She was liberated by Soviet troops on January 24th, the only survivor of her family. She was reunited with her husband, also the only survivor of his family. She was videotaped in 1979, at age fifty-five.

«You know, the man I married and the man he was after the war was not the same person. I'm sure I was not the same person either when I was at sixteen. But somehow or other, we needed each other. We got along because he knows who I was. You come from nothing. Nobody know you. It's a very strange feeling. You

need some contact, some connection. He was my connection. He knew who I was and I knew who he was. And we stuck it out ! We're married, I don't know how many years. We had two children. He's very different. He copes differently than how I do. And we're here to tell you the story. I don't know. I don't know if it was worth it. When I was in concentration camp, and even after, I said to myself, 'After the war, people will learn. We will learn.' But did we really learn anything ? I don't know»²⁰.

If we are willing to really look and listen to Holocaust survivors and to their testimonies, like the above, they allow us to understand, just a bit, what Lawrence L. Langer meant when he titled his book *Holocaust Testimonies: The Ruins of Memory*.

²⁰ Helen K. Holocaust Testimony (HVT -58). Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies, Yale University Library.

IZIDORO BLIKSTEIN

Délégué brésilien

Directeur des recherches sémiotiques et linguistiques sur les témoignages des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis

Centre d'Études Juives de l'Université de São Paulo et Association Universitaire de Culture Juive, São Paulo - Brésil

Sémiotique de l'univers concentrationnaire dans l'œuvre de Primo Levi

Auschwitz - ou l'*anus mundi*, d'après L. Poliakov¹ - a opéré une fracture définitive dans l'histoire de l'humanité. Avec Auschwitz, le monde a perdu le sens... ou, pour être plus exact, le monde a assumé un nouveau sens, dans la mesure où les nouveaux arrangements syntaxiques et sémantiques du discours des *acteurs des Konzentrationslager* devraient rendre légitimes et «normales» les pratiques concentrationnaires. En effet, dans l'importante documentation présentée par J. Cl. Pressac sur «l'industrie de la mort» dans les camps d'extermination nazis, on peut remarquer la *normalité*, voire la *naturalité* qui imprègnent le discours des techniciens qui s'engageaient dans la construction d'incinérateurs chaque

fois plus efficaces et plus économiques, à Auschwitz, Dachau, Buchenwald etc. :

«Le constructeur indiquait, impliquant ainsi la possibilité d'incinérer en série, que les deuxième et troisième incinérations ne réclamaient aucun combustible supplémentaire et que les suivantes pouvaient se pratiquer presque sans apport de combustible, uniquement par insufflation d'air dans le creuset. Il estimait à une heure et demie la durée d'incinération d'un corps de 70 kg dans un cercueil en bois de 35 kg. À partir de ces données, les SS en déduisirent qu'incinérer un corps sans cercueil permettait de gagner une demi-heure et que le matin, 100 kg de coke leur suffisaient pour réduire en cendres une vingtaine de corps dans la journée» (sic !)².

Et pourtant un tel discours - qui semblerait plutôt un extrait d'une pièce de Ionesco, Beckett ou Jarry - n'était pas si absurde : les arguments utilisés, en 1939, par l'expert dans la construction de fours industriels, l'ingénieur Kurt Prüfer, de la Topf und Söhne³, pourraient s'ajuster parfaitement aujourd'hui dans un message publicitaire d'une entreprise qui cherche à persuader les clients des avantages de ses produits. Pressac nous décrit ainsi cette «*stratégie de marketing*» pratiquée par les fabricants de fours :

«[...] Mais l'astuce de l'ingénieur Prüfer fut de saisir que le milieu concentrationnaire ne réclamait pas un four civil inusable et orné d'un fronton néo-grec en marbre comme celui proposé par la Müller, mais un modèle simplifié, performant, usable (réparations fréquentes) et d'un prix modeste. Un four mobile (sans isolation interne et revêtu de plaques de fer) à deux creusets incinérateurs, à air pulsé, chauffé au mazout et avec tirage forcé[...]. Ce modèle [...] fut installé fin 1939 à Dachau. Son rendement incinérateur était estimé à deux corps par heure»⁴.

L'acceptation *naturelle* de ces avantages techniques de la part des «clients», c'est-à-dire les administrateurs des camps, indique la *normalité* et la *cohérence* avec lesquelles s'instaura la *logique* d'un système si irrationnel que pour essayer de l'expliquer il faut mettre au point, au départ, un problè-

me (ou même une impasse) fondamental du point de vue linguistique et sémiotique : est-il possible de connaître toute entière la réalité perverse de l'univers concentrationnaire ? Jusqu'à quel point serait-il possible aux prisonniers de raconter, avec précision et objectivité, l'expérience dans les camps de concentration ? Comment le langage verbal pourrait-il être le fidèle interprétant d'un lieu en même temps si absurde et si «normal» ?

Survivant d'Auschwitz - où il arrive en 1944 comme déporté - Primo Levi considère que, pour réfuter les thèses révisionnistes qui nient «l'industrie» d'extermination et le génocide prémédité de millions de personnes :

«Il est naturel et évident que le matériau le plus substantiel pour la reconstruction de la vérité sur les camps soit constitué par les souvenirs des survivants»⁵.

Par contre, Primo Levi, lui-même mémorialiste d'Auschwitz, reconnaît les inévitables impasses linguistiques et sémiotiques auxquelles se heurtent les survivants lorsqu'ils essaient de raconter leur expérience dans les camps. Nous verrons d'ailleurs comment, d'après les observations aigües de Primo Levi à propos de la vie concentrationnaire, ces barrières et blocages découlent justement de l'absence ou du mauvais fonctionnement de quelques éléments sémiotiques essentiels pour le procès de la communication, à savoir :

¹ L. POLIAKOV, *Auschwitz*. Paris, Gallimard, Julliard, 1964.

² J. Cl. PRESSAC, *Les crématoires d'Auschwitz*, CNRS Éditions, Paris, 1993, p. 6.

³ Nom de l'entreprise qui est parvenue à contrôler les systèmes de fours incinérateurs à Auschwitz, Dachau, Buchenwald etc.

⁴ J. Cl. PRESSAC, Op. cit., p. 7.

⁵ P. LEVI, *Les naufragés et les rescapés*, Gallimard, Paris, 1989, p. 16.

⁶ Apud. *ibid.* pp. 11-12.

⁷ *Ibid.*, p.12.

⁸ pp. 16-17.

⁹ p. 17.

a) Manque de crédibilité du témoignage

La monstruosité de l'expérience concentrationnaire était telle que non seulement les oppresseurs mais aussi les opprimés avaient conscience des difficultés que les gens auraient à croire aux récits des prisonniers. Ainsi, selon les paroles de Simon Wiesenthal :

«[...] les SS trouvaient plaisir à en avertir cyniquement les prisonniers : 'De quelque façon que cette guerre finisse, nous l'avons déjà gagnée contre vous ; aucun d'entre vous ne restera pour porter témoignage, mais même si quelques-uns en réchappaient, le monde ne les croira pas. [...] Et même s'il devait subsister quelques preuves, et si quelques-uns d'entre-vous devaient survivre, les gens diront que les faits que vous racontez sont trop monstrueux pour être crus ; ils diront que ce sont des exagérations de la propagande alliée, et ils nous croiront, nous qui nierons tout, et pas vous [...]»⁶.

Primo Levi nous rappelle cependant que les survivants, à leur tour, craignaient qu'un rêve puisse tourner en réalité :

«[...] un rêve qui revenait fréquemment dans les nuits de captivité [...] : ils se voyaient rentrés chez eux, racontant avec passion et soulagement leurs souffrances passées en s'adressant à un être cher, et ils n'étaient pas crus, ils n'étaient même pas écoutés. De la forme la plus typique (et la plus cruelle), l'interlocuteur se détournait et partait sans dire un mot»⁷.

b) Perception fragmentaire et partielle de la réalité

Etre dans le camp n'était pas une condition suffisante pour que le prisonnier perçoive clairement les dimensions et la structure du système concentrationnaire :

«[...] dans les conditions inhumaines auxquelles ils étaient soumis, les prisonniers

pouvaient rarement acquérir une vision d'ensemble de leur univers. Il pouvait arriver, surtout pour ceux qui ne comprenaient pas l'allemand, qu'ils ne sussest même pas en quel endroit de l'Europe était situé le *Lager* où ils se trouvaient et où ils avaient abouti au terme d'un voyage épuisant et tortueux dans des wagons scellés. Ils ignoraient l'existence d'autres *Lager*, distants parfois de quelques kilomètres. Ils ignoraient pour qui ils travaillaient»⁸.

c) Impossibilité de communiquer l'expérience dans son intégralité

Primo Levi signale un paradoxe cruel, lorsqu'il observe que les seuls prisonniers qui auraient la compétence pour raconter intégralement leur expérience ne se trouvaient plus en conditions de le faire... pour des raisons évidentes :

«Avec le recul des années on peut affirmer aujourd'hui que l'histoire des *Lager* a été écrite presque exclusivement par ceux qui, comme moi-même, n'en ont pas sondé le fond. Ceux qui l'ont fait ne sont pas revenus, ou bien leur capacité d'observation était paralysée par la souffrance et par l'incompréhension»⁹.

d) Écartement progressif entre les répertoires des survivants et de leurs auditeurs/lecteurs/spectateurs

Il s'agit ici de la barrière cruciale entre le témoignage des survivants et la perception des destinataires (auditeurs, lecteurs ou spectateurs). Avec l'écoulement des années, il devient de plus en plus difficile, surtout pour le répertoire des nouvelles générations, de comprendre tout le système des camps de concentration et d'extermination. Dans une classe de cinquième élémentaire, pendant un exposé sur l'expérience vécue à Auschwitz et l'impossibilité presque abso-

lue d'échapper aux camps, Primo Levi a été surpris par un élève qui lui a donné une véritable «leçon» à propos de techniques de fuites spectaculaires :

«Un gamin à l'air éveillé, apparemment le premier de la classe, m'adressa la question rituelle : 'Mais pourquoi ne vous êtes-vous pas échappé ?' Je lui exposai brièvement ce que j'ai écrit ici ; lui, peu convaincu, me demanda de tracer au tableau un plan schématique du camp, en indiquant l'emplacement des miradors, des portes, des réseaux de barbelés et de la centrale électrique. Je fis de mon mieux, sous trente paires d'yeux attentifs. Mon interlocuteur étudia le plan pendant quelques instants, me demanda quelques explications supplémentaires, puis m'exposa le plan qu'il avait imaginé : ici, de nuit, il fallait étrangler la sentinelle, ensuite, revêtir son uniforme, aussitôt après courir à la centrale et couper le courant électrique : les projecteurs se seraient alors éteints et le réseau de fils électriques à haute tension mis hors de service, après quoi j'aurais pu partir tranquillement. Il ajouta, très sérieux : 'Si cela devait vous arriver une autre fois, faites comme je vous l'ai dit, vous verrez que ça réussira'»¹⁰.

e) Insuffisance de la langue pour décrire l'expérience dans les camps

Malgré les affirmations de l'éminent linguiste Émile Benveniste, d'après qui

«[...] la langue est l'organisation sémiotique par excellence [...]»¹¹,

«[...] la langue est l'interprétant de tous les autres systèmes, linguistiques et non-linguistiques [...]»¹²,

il faut admettre, avec Primo Levi, que la langue perd cette grande fonction sémiotique et communicative face au caractère absolument nouveau, inouï et original de la perversité concentrationnaire :

«Pour la première fois, alors, nous nous rendons compte que notre langue n'a pas de mots pour exprimer cette offense, l'anéantissement d'un homme. En un instant, par une intuition presque prophétique, la réalité nous a été révélée : nous sommes arrivés au fond. Plus bas, il est impossible»¹³.

Devant tous ces blocages et barrières, il faut admettre qu'au moins apparemment, les récits des survivants peuvent manquer de cohérence, précision et objectivité, ce qui, d'ailleurs, a permis aux révisionnistes de mettre en question leur crédibilité. En tenant compte de cette possibilité, pour inacceptable qu'elle puisse être, ceux qui veulent maintenir la mémoire de l'Holocauste vraie et vivante investissent dans la production de travaux *scientifiques* et *objectifs*, appuyés, par exemple, sur la masse documentaire des Archives centrales de Moscou ou du Musée d'État d'Oswiecim où l'on peut examiner, dans ses moindres détails techniques, le plan de construction de chambres à gaz et de

¹⁰ p. 154.

¹¹ E. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris, V, II, p. 62.

¹² Ibid., p. 60.

¹³ P. LEVI, *Se questo è un uomo / La tregua.*, Einaudi, Torino, 1997, p. 23.

¹⁴ J. Cl. PRESSAC, Op. cit., pp. 1-2.

¹⁵ S.E. CASTAN, *Acabou o gás !... O fim de um mito O relatório Leuchter sobre as alegadas Câmaras de gás de Auschwitz, Birkenau e Majdanek*, Revisão, Porto Alegre, 1989.

¹⁶ Ibid., p. 60.

fours crématoires. C'est l'exemple de Jean-Claude Pressac¹⁴ qui s'est engagé dans la quête de documents qui puissent confirmer *scientifiquement* l'existence et le fonctionnement de *l'industrie de la mort* à Auschwitz, Buchenwald etc. Mais cette précision technique peut toujours être contestée, malheureusement, par une contrepartie révisionniste, comme c'est le cas de l'ingénieur Fred A. Leuchter - un expert dans les projets et la fabrication d'équipements d'extermination utilisés dans les prisons américaines - qui, pour prouver l'inexistence de chambres à gaz destinées à l'exécution de prisonniers à Auschwitz, Birkenau et Majdanek, a élaboré en 1988 le *Rapport Leuchter*, à la demande de personnes telles que... Robert Faurisson (!) et Ernst Zündel, un allemand-canadien qui était sous jugement à Toronto, accusé d'avoir publié des faux renseignements à propos des camps de concentration dans une brochure où il niait l'assassinat de six millions de juifs dans les chambres à gaz. Il est pertinent de rappeler ici qu'une traduction du *Rapport Leuchter* a été publiée en 1989, à Porto Alegre, capitale de la province du Rio Grande do Sul, au Brésil, par Siegfried Ellwanger Castan, un éditeur d'origine allemande, propriétaire d'une maison qui s'appelle - et pour cause ! - *Revisão* («révision»). Et il est opportun d'observer aussi que : a) le titre de l'édition brésilienne, typique du style révisionniste, est : *Le gaz est fini !... La fin d'un mythe - Le Rapport Leuchter sur les prétendues chambres à gaz à Auschwitz, Birkenau et Majdanek* ; b) le *Rapport* a «mérité» une préface élogieuse de Robert Faurisson¹⁵. Pour avoir une idée du genre d'argumentation utilisé par Leuchter, voici un échantillon de cette «perle» de la littérature révisionniste : «En ce qui concerne les autres prétendues installations d'exécution à Chelmno (des camions à gaz), Belzec, Sobibor, Treblinka et toutes les autres, nous devons remarquer que le gaz de monoxyde

de carbone n'est pas un gaz d'exécution et l'auteur croit qu'avant que le gaz ait pu causer des effets, tous auraient suffoqué. Ainsi la meilleure opinion de l'auteur, comme ingénieur, est que personne n'est mort par exécution au CO [...]. Opérant à capacité maximale, les prétendues chambres à gaz n'auraient pu exécuter que 105.688 personnes (sic !!!) à Birkenau et cela pendant une période beaucoup plus longue [...].»¹⁶.

Nous voyons donc que tous ces efforts pour prouver d'une façon objective et rigoureusement *scientifique* l'existence de chambres à gaz et de crématoires d'extermination peuvent se heurter à des objections prétendument *scientifiques* (pour absurdes et indécentes qu'elles soient). Le problème est que la mise en doute des détails techniques et la négation insistante de la réalité concentrationnaire finissent par escamoter le plus souvent les questions qui nous semblent essentielles pour comprendre comment Auschwitz a-t-il été possible. En fait, peut-être qu'il ne serait pas tellement nécessaire de poursuivre cette vérité extérieure, objective et tangible - largement confirmée par une écrasante documentation écrite et iconographique qui a été produite et qui continue de l'être dans le monde entier. Néanmoins, comme la distance dans le temps et dans l'espace ne nous permet pas d'avoir une connaissance totale de cette réalité objective, nous croyons qu'il serait probablement plus convainquant, voire plus perçant, à l'heure actuelle, de pénétrer dans la vérité *subjective* et *interne* de l'univers concentrationnaire, c'est-à-dire le monde *intérieur* des prisonniers. Après tout, comment vivaient-ils ? Comment se réveillaient-ils, comment était leur journée et comment se nourrissaient-ils ? Comment dormaient-ils et satisfaisaient-ils leurs besoins ? Comment se soignaient-ils, qu'est-ce qu'ils percevaient et à quoi pensaient-ils ? Étant donné la «logique» du système concentrationnaire, ces

questions pourraient être aussi pertinentes que la réalité externe et objective. Et c'est là que la Sémiotique, science de la signification, peut nous aider : dans la mesure où elle cherche à expliquer les mécanismes de construction (et de *dé-construction* aussi) de plusieurs types de signes verbaux et non verbaux qui nous permettent d'exprimer notre pensée, notre idéologie, nos émotions, notre condition sociale, économique et culturelle, la Sémiotique peut nous entraîner au-delà de la surface du discours et nous plonger dans la structure profonde et même inconsciente qui recèle la signification *véritable*. Nous pourrions ainsi nous libérer de cette hantise de la vérité factuelle, précise, objective, puisque le regard sémiotique cherche justement à repérer non seulement le *visible*, mais aussi l'*intelligible*, ce qui nous permet de comprendre comment les représentations sémiotiques agissent d'une façon déterminante sur la structure interne des individus. De ce point de vue, nous pouvons considérer que Primo Levi n'est pas seulement un grand mémorialiste, mais aussi un véritable observateur sémiotique, capable de faire une description du *dedans* de la vie concentrationnaire, en mettant l'accent particulièrement sur les rapports entre les signes extérieurs et la vérité *interne* des prisonniers. À partir de cette perspective sémiotique, nous verrons comment, outre l'utilisation de chambres à gaz et de fours crématoires, Primo Levi parvient à démontrer qu'une autre politique d'extermination était déjà pratiquée dans les camps : l'*originalité*

du nazisme a consisté, avant tout, à anéantir l'identité du prisonnier. Cette politique d'anéantissement s'est traduite, comme l'a si bien illustrée Levi, par la destruction de la vérité interne de l'individu à partir de la destruction des signes extérieurs. Il s'agissait, en fait, d'une *dé-construction* sémiotique du corps, dans ses trois dimensions : la *parole*, la *cinésique* (mouvements des parties du corps : expression faciale, gestes des mains, des bras, de la tête ; apparence du corps, vêtements, chaussures, objets personnels) et la *proxémique* (déplacements du corps dans l'espace : se coucher, s'asseoir, être debout, avancer, reculer, sortir, entrer). Dans *Si c'est un homme*¹⁷, Levi montre, avec un remarquable écartement critique, comment se développe, peu à peu, sa propre *dé-construction* sémiotique. Dans les plusieurs étapes de l'itinéraire vers les camps - prison, déportation, voyage par train, arrivée aux camps, internement, initiation et vie quotidienne - il y a eu un tel démontage des systèmes de signes que le prisonnier, dépourvu de ses références habituelles et familières, finit par créer un *nouveau* répertoire de signes. Suivons alors l'itinéraire de Primo Levi jusqu'à Auschwitz.

1. Dans l'étape de la prison, un tournant lexical et sémantique commence déjà à produire les premiers signes de destruction de l'identité... dans un contexte de normalité, d'ordre et de précision, bien au goût du nazisme. En effet, les nazis utilisaient le mot *Stück* («pièces», «morceaux») pour désigner les prisonniers :

¹⁷ P. LEVI, *Se questo è un uomo/La tregua*, Einaudi, Torino, 1997.

¹⁸ Ibid., p. 14.

¹⁹ Ibid.

²⁰ Ibid., pp. 17-18.

²¹ p. 19.

²² p. 19.

²³ p. 20.

²⁴ p. 20.

«Avec une précision absurde, à laquelle nous nous sommes rapidement habitués, les Allemands ont fait l'appel. À la fin, 'Wieviel Stück' ('combien de pièces'), demanda le sergent, et le caporal, en faisant le salut militaire, a répondu qu'il y avait six cent cinquante 'pièces' et que tout était en ordre [...]»¹⁸.

2. Pendant le voyage, la proxémique (ou la sémiotique de l'espace) est sérieusement affectée par la réduction drastique de l'espace et aussi par les agressions physiques :

«Et c'est là où nous avons reçu les premiers coups [...]. Comment est-ce que, sans colère, on peut battre un être humain ? [...] Les wagons étaient douze et nous, six cent cinquante [...], des wagons de cargaison, scellés à l'extérieur, et, à l'intérieur, des hommes, des femmes et des enfants foulés sans pitié, comme des marchandises à bon marché, voyageant vers nulle part [...]»¹⁹.

3. À l'arrivée aux camps, l'automatisation de la cinésique (sémiotique du corps et des vêtements) et de la proxémique mènent aussi à la perte de l'identité :

«[...] Deux groupes d'individus étranges [...] émergèrent. Ils marchaient alignés par trois, d'un pas bizarre, troublé, à la tête basse, aux bras rigides. Un béret ridicule, une longue tunique rayée[...]»²⁰.

4. Pendant l'internement et l'initiation, d'autres signes entraînent l'anéantissement graduel - l'espace sans signifié, la cinésique de l'immobilité, les objets sans fonction et une soif infinie :

«C'est ça l'enfer. Aujourd'hui, de nos jours, l'enfer doit être ainsi : une grande salle vide, et nous, fatigués, debout, devant un robinet qui goutte mais qui n'a pas d'eau potable, en espérant quelque chose de sûrement terrible, et il n'arrive rien [...]»²¹.

5. La *dé-construction* continue dans la proxémique de l'alignement et dans la cinésique du déshabillage :

«Nous devons nous mettre dans des files de cinq personnes, en gardant un espace de deux mètres entre l'un et l'autre ; ensuite, nous devons nous déshabiller [...]»²².

6. Le symbolisme du dépouillement des vêtements sera complété par la perte du signifié des chaussures et des cheveux :

«Un gars arrive avec son balai, prend toutes les chaussures et les balaye dehors, toutes ensemble, dans une seule pile. Il doit être fou, il va les mélanger toutes, quatre-vingt-seize paires de chaussures [...]. Deuxième acte. Quatre hommes entrent brusquement avec des blaireaux, des rasoirs et des ciseaux pour la tonte [...]. Tout simplement ils nous attrapent et dans un instant nous voilà rasés et tondu. Quels visages ridicules avons-nous sans les cheveux [...]»²³.

7. L'absence de toute explication est une façon de vider les signifiés des signes de l'expression corporelle :

«Pourquoi alors nous laissent-ils ici debout et ne nous donnent pas à boire et personne ne nous explique rien ; et nous voilà sans chaussures, sans vêtements, les pieds dans l'eau, et il fait froid, et il y a cinq jours que nous voyageons et nous ne pouvons même pas nous asseoir ?»²⁴.

8. L'initiation à Auschwitz a consisté surtout dans la construction des nouveaux systèmes sémiotiques ; les prisonniers devaient alors créer des nouveaux signifiés pour les nouveaux rôles et les nouvelles fonctions :

«Celui qui est bon boxeur a de la chance d'obtenir une place comme cuisinier [...] celui qui travaille bien reçoit des bonus-prix qui lui permettent d'acheter du tabac et du savon [...] l'eau vraiment n'est pas potable mais [...] on reçoit tous les jours un café d'orge, mais personne ne le boit,

parce que la soupe a tellement d'eau qu'elle seule suffit à apaiser la soif [...]»²⁵.

9. Insérés dans la vie quotidienne du camp, les prisonniers incorporent des nouveaux signes, en commençant par un baptême qui indique dans leurs corps même l'identité nouvelle :

«*Häftling* («prisonnier»); je viens d'apprendre que je suis un *Häftling*. Mon nom est 174.517 ; nous fûmes baptisés, nous porterons jusqu'à la mort cette marque tatouée sur le bras gauche»²⁶.

10. La *dé-construction* sémiotique de l'identité et du corps des prisonniers implique, comme nous l'avons vu, la création de nouveaux signes pour les nouveaux signifiés, les nouveaux rôles et les nouvelles fonctions des personnes, des objets et des situations. Une nouvelle sémiotique surgit alors pour :

- La musique :

«Une fanfare [...] joue *Rosamunda*, cette chanson populaire sentimentale et cela nous paraît si absurde que nous nous regardons avec un sourire de dérision [...]. Après *Rosamunda* cependant, la fanfare continue de jouer une musique après l'autre, et voilà que nos compagnons surgissent, en retournant en groupes de travail. Ils marchent dans des files de cinq, d'un pas étrange, artificiel, dur, comme des fantoches rigides faits uniquement d'os ; ils marchent mais ils suivent exactement le rythme de la fanfare»²⁷.

- Les figures géométriques et les couleurs :

«[...] les criminels portent, à coté du numéro, cousu à la veste, un triangle vert ; les juifs, qui constituent la grande majorité, portent l'Étoile de David, rouge et jaune [...]»²⁸.

- Les aliments et les objets :

«Nous apprenons la valeur des aliments ; nous aussi, maintenant, nous raclons diligemment le fond de la gamelle et nous la tenons sous le menton quand nous mangeons du pain pour ne pas gaspiller les miettes [...]. Nous apprenons que tout sert : le bout de fil de fer, pour attacher les chaussures ; les chiffons, pour envelopper les pieds ; le papier, pour doubler (malgré l'interdiction) la veste contre le froid»²⁹.

- La cinésique d'une nouvelle éthique :

«Nous apprenons, d'un autre côté, que tout peut être volé [...]. et pour éviter cela nous avons dû apprendre l'art de dormir en appuyant la tête sur un paquet fait avec la veste et qui contenait tous nos biens, de la gamelle aux chaussures»³⁰.

- Les règles nouvelles pour des détails - normalement secondaires ! - concernant les vêtements, l'hygiène, et les ongles :

«Innombrables sont les interdictions [...] dormir avec la veste, ou sans le caleçon, ou avec le béret sur la tête [...] sortir du Bloc avec la veste déboutonnée ou le col levé [...]. Infinis et insensés sont les rituels

²⁵ p. 22.

²⁶ p. 23.

²⁷ pp. 25-26.

²⁸ p. 28.

²⁹ pp. 28-29.

³⁰ p. 29.

³¹ p. 29.

³² p. 30.

³³ p. 31.

obligatoires : [...] il faut faire le lit parfaitement plat et lisse ; cirer les sabots boueux [...] enlever les taches de boue des vêtements [...] le soir, on doit se soumettre au contrôle des poux et à celui du lavage des pieds [...], les dimanches [...] au contrôle général de la gale et celui des boutons de la veste qui doivent être cinq [...]. Quand les ongles poussent, il faut les couper et on ne peut faire ça qu'avec les dents (quant aux ongles des pieds, le frottement des sabots est suffisant) [...]. Si on va aux latrines ou au lavabo, on doit porter tout avec soi, toujours et partout et, pendant qu'on lave les yeux, il faut tenir le paquet de vêtements bien serré entre les genoux ; autrement, il disparaîtrait à cet instant [...]»³¹.

- Le signifié absolument original et les fonctions nouvelles des chaussures :

«Si une chaussure est serrée, nous devons nous présenter le soir à la cérémonie de l'échange des chaussures [...]. Et il ne faut pas croire que les chaussures constituent un facteur d'une importance secondaire dans la vie concentrationnaire. La mort commence par les chaussures. Elles se sont révélées, pour la plupart de nous, de véritables instruments de torture qui, après quelques heures de marche, produisent des plaies douloureuses qui s'infecteraient fatalement [...], tes pieds gonflent et plus ils gonflent, plus le frottement avec le bois et la toile des sabots devient insupportable. Il ne reste alors que l'hôpital, mais entrer dans un hôpital avec le diagnostic *dicke Füße* («pieds gonflés») est extrêmement dangereux, puisqu'il est évident pour tous (et pour les SS en particulier) que de cette maladie, ici, on ne peut pas se guérir»³².

En conclusion, nous considérons que l'oeuvre de Primo Levi est un témoignage indispensable pour connaître la vérité de l'expérience concentrationnaire. La phrase

La mort commence par les chaussures est une icône qui représente la synthèse parfaite du cauchemar sémiotique dans le camps d'extermination. En réalité, le prisonnier, *dé-construit* et dépouillé des signes de son identité, était déjà mort avant même d'entrer dans les chambres à gaz. Mais il est important de signaler ici que cette *mort sémiotique* a été le résultat de la *logique* concentrationnaire, dont la fonction était d'effacer tous les signes de l'identité et de l'individualité du prisonnier par l'application rigoureuse, méthodique, régulière, redondante et quotidienne de règlements et de rituels infiniment compliqués, qui engendrèrent chez les prisonniers les mouvements cinésiques et proxémiques dépourvus de signification et qui ne menaient à nulle part :

«Ça sera alors notre vie. Chaque jour, selon le rythme déterminé, *Ausrücken* et *Einrücken*, sortir et rentrer ; travailler, dormir et manger ; tomber malade, se guérir ou mourir»³³.

Ausrücken... Einrücken, sortir... rentrer, voilà une technique d'anéantissement *sui generis* qui ne peut pas être niée par les thèses révisionnistes.

ROGER SIMON

Professor

Department of Curriculum Teaching and Learning

Ontario Institute for Studies in Education

University of Toronto - Canada

The Contribution of Holocaust Audio-Visual Testimony to Remembrance, Learning and Hope

The recording, archival collection, and public dissemination of audio visual testimony of victims of the Nazi crimes and genocide is widely viewed as a hopeful project. This practice of public remembrance is often justified on three counts : as a rescue of memory from the oblivion of forgetting, as a valuable supplement to historical understanding, and as a means for instigating contemporary practices of justice, compassion and tolerance. These three justifications are assumed to complement each other in an alignment of memorialization, education, and ethics. What is seldom considered however, is just how such an alignment might be hopeful ; that is, on what terms is it possible to articulate a practical linkage between hope and remembrance.

Hope as both telos and emotion is usually associated with an eschatological promise ; the anticipation of a future that bears a new beginning. On these terms hope is utopian ; often more a wish, anticipation and desire than a clear foundation for action. Thus it is reasonable to ask if hope is always deferred, can there be a *practical* linkage between hope and remembrance ? If such a connection is to exist, hope must be re-thought as something other than a desired «not yet» always still to come ; a future forever delayed by its own futurity. Specifically, hope must be reconsidered as a structural condition of the present ; a condition rooted in a conception of what it means to be positioned in-the-present. Starting then with the problem that Andrew Benjamin has termed «present hope»¹ , what possible contribution

might practices of public remembrance have to the inculcation of such a condition ? And in particular, how and on what terms might the production and reception of audio visual testimony of those subjected to Nazi crimes and genocide be seen as establishing hope in the present ?

Remembrance as Historicization, Memorialization and Insurgent Recollection

As a means of opening up a discussion of such questions, I begin by distinguishing among three different ways of understanding the function and substance of remembrance. These distinctions underscore the fact that «remembrance» remains a loosely defined concept that often refers to a variety of practices, each with very different foundations and consequences. In distinguishing among modes of remembrance, I am underscoring the point that remembrance is always constituted within the discursive and materially specific practices through which groups of people engage «the past.» Thus remembrance takes form through activities encouraged and supported by normalized forms of knowing and institutionally legitimated practices of remembering. It is no surprise then that different modes of remembrance embody varying assumptions about time, memory and pedagogy. It is unfortunate that the centrality of questions of pedagogy to notions of remembrance is often missed, eviscerating discussions of the educational implications of public memory. It must be understood that every variant of remem-

brance carries its own conception of what learning it requires and what obligations must be fulfilled in order for that practice to successfully instantiate the notion of hope integral to its form. In this sense any discussion of a pedagogy of remembrance is premature if one has not first clarified one's understanding of remembrance as pedagogy.

Historicization is the specific form of remembrance institutionally dominant in schools and universities. When remembrance is carried out on the terms of historicization, the past is engaged in a manner which sharpens its difference from the present. That is, remembrance is enacted through the never-ending project of historical understanding which defines its task as discerning past events on their own terms, this to be done to the greatest extent possible through documentary evidence and argument. Thus, remembrance is practiced as historiography and the teaching of history. It demands a form of learning in which one attends to detail, document, and argumentation. On such terms, audio visual testimony serves primarily as documentary supplement ; useful but subject to methodological considerations regarding the reliability of oral testimony.

At times, remembrance as historicization may surface in general public forums (e.g., media presentations of arguments for or against Daniel Goldhagen's *Hitler's Willing Executioners*) but more often they are located in the social forms and material spaces in which the doing and teaching of history

¹ Andrew BENJAMIN, *Present Hope : Philosophy, Architecture, Judaism*, Routledge, New York, 1997.

² A relevant exception is the historical sociological study of genocide and the efforts to build predictive models of society predisposed to mass murder and violence. This field of study deserves extended critical examination, an agenda which is other to my purposes in this paper.

³ Jacques DERRIDA, *Archive Fever : A Freudian Impression*, University of Chicago Press, Chicago, 1996, p. 36.

⁴ For an excellent example of memorial remembrance on an Internet web site see «A Hole in the Heart» : www.philly.infi.net/~awcassel/Keidan/keidan.html.

have become located. Remembrance in this mode seldom informs «present hope,» indeed its methodological tenets warn against a conflation of past and present². Hope within historicization, to the extent it addresses the present at all, comes as either a vague warning against repeating the events similar to those of the past or a comforting refrain marking how much progress a society has made in putting the past behind. The more serious locus of hope within historicization is in the activity of producing and maintaining the archive. Within the logic of historicization the archive always opens on the future; is a question about the future, the question of response, of a promise and responsibility for tomorrow³. Consigning documents to the hypnemic apparatus of the archive sustains the promise of future historiography and thus, within the terms of its own logic, sustains hope as future remembrance.

A second notion of remembrance is enacted in practices of *memorialization*. The ground of memorialization (here in specific relation to the Shoah) is the historical fact of genocide and the very real possibility of collective annihilation. The basic logic of memorial remembrance is to secure the meaning of present existence in the face of overwhelming loss. On these terms, remembrance implies a hope defined within the material fact that a people, a collective social entity previously threatened, still (in spite of it all) exists. In this sense, memorialization is called on to recognize death while resisting the dissolution that is death. To accomplish this task, memorialization must transform modern conceptions of time as a spatial continuum through which we move. Within memorialization the past, present and future are co-terminus; most importantly the past is not really past at all, but eternally present. Hence within practices of memorial remembrance the «fact» of and

desire for a manifest continuity is made apparent. Rather than reference to some future state of affairs different from what currently exists, hope is affirmed when remembrance, while confronting loss, articulates an experience of continuity that in itself is a refusal of oblivion. This will always be an anxious hope rooted as it is in confronting loss while maintaining a remembrance that ensures the experience of continuity.

Memorialization is pervasive within contemporary remembrance of the Holocaust. A good illustration of the logic of such remembrance is the practice of communally singing, often at commemorative gatherings, «Zog Nit Keyn Mol» - the anthem of the Jewish Partisans. The collective singing of this song, with its ringing, concluding refrain «mir zayen do!» - «we are here!» - functions as an illocutionary utterance substantiating the collective continuity of Jewish life. Another version of memorialization, quite different in tone and substance but based on the same underlying logic, may be found in commemorative attempts to forestall forgetfulness by reiterating displays of *memento mori* which keep present the presence of those individuals and communities now gone. Such practices are illustrated by the emotionally compelling, melancholic public staging of personal and communal objects which are both vestige and trace of victims of Nazi crimes (e.g., photographs, documents, letters, clothing, and intimate possessions). Any review of practices of Holocaust remembrance will find the wide spread presentation of such objects within memorial museums, books, film, video, and most recently on Internet websites⁴.

Put crudely, memorial remembrance relies on a teaching of what was, what happened to what was, and what remains still. It relies on historiographic detail, reminiscence, and vignette to both remind and announce that

«this has occurred.» But this in itself does not fulfill the requirements of memorial remembrance. While the pedagogy at work in memorialization rejects emotion without knowledge, equally it rejects knowledge without emotional engagement. Thus in such remembrance, what has been lost must be symbolically brought into view not only so that one might «know» what happened but so that we might attach ourselves to this remembrance, thus securing the importance of the eternal act of remembering what we have seen, read or heard. To the extent such practices of memorial remembrance are predicated on underscoring the relation of loss and continuity, participants to such practices are invited into a relation of affiliation and identification with the victims of Nazi crimes and genocide. Such attachments often open those participating in practices of remembrance to the possibility of an emotional blow, to experiencing feelings of devastation when engaging stories or images which seek to narrate the past. Indeed, many Holocaust educators view the experience of such emotions as a mark of a successful, serious engagement with the Shoah.

Audio visual testimonies play a crucial role in practices of memorial remembrance where they are viewed as both elegies as well as vitally educative supplements to historical documentation and analysis. Such testimonies attempt to narrate/make visible imagetexts of that which is not present to the viewer, that which was but is no more. Layered with the pathos of traumatic memory, these detailed stories of loss and survival

function to personalize not only the experiences of history but one's investments in the importance of memory and the substance of its obligations. It is no surprise that the archivization of audio visual narratives of victims of Nazi crimes comes at the cusp of the breakdown of memory, the loss of those who can remember. Capturing and storing not only memory but remembering, preserves the possibility of narrative repetition. This repetition does not just serve historiography but is a method of keeping present a past whose very presence offers hope. In this sense, audio visual testimony is quickly becoming a form of *memento mori* whose presence among us engenders specific obligations. Memorialization insists that in the face of the historical record, and reinforced by one's emotional engagement with the sufferings of others, one has an obligation to maintain - always - a just and tolerant timeless present never foreclosed to any form of human existence. It is in this precise sense that one finds justification for including large screen, full color video testimony in Holocaust memorial museums.

There is a third notion of remembrance that proceeds yet again on very different assumptions regarding the relation of time, memory and hope. In this third view, hope exists only when the present remains exposed, vulnerable, and hence incomplete. Hope becomes «a way of naming the present's inherent incompleteness [...] functioning as a structural force [...] holding the present open and thus as being unfinished»⁵. If remembrance is to participate in «holding the present open» not just to the possibility of

⁵ Andrew BENJAMIN, Op. cit., p. 10.

⁶ Ibid., p. 71.

⁷ Cited in *ibid.*, p. 116.

⁸ p. 115.

⁹ p. 116.

¹⁰ p. 117.

existence but to its own «inherent incompleteness,» it will have to take on a form quite counter to one which serves to preserve a continuity among the present, past and future. Instead, remembrance must become a practice of unsettling the present ; in particular unsettling the sufficiency of the terms on which the present recognizes the past as one of its own concerns.

At the very least this initiates a degree of tension between practices of historicization, memorialization and what I here term remembrance as *insurgent recollection*. Within insurgent recollection the possibility of hope is initiated by a rending, a tearing of continuity in that moment in which «tradition» is recognized as unable to provide the terms for remembrance. Rather than embrace the ineffability of cruelty, suffering and loss, insurgent recollection approaches the historical fact of genocide as that which must initiate new thinking which unsettles the various terms on which one keeps hold of the past. Thus within insurgent recollection, hope and remembrance are linked when remembrance exists as the reworking of memory and in the reworking of memory⁶. In this respect, remembrance is an opening, a learning, moving beyond that which is recognized as a concern of the present because it is already known and that which is of no concern because it cannot be known.

There are two examples of insurgent recollection which illustrate the quite distinct character of this form of remembrance. In both instances, the illustrations are readings of aesthetic responses to the Shoah. The first instance is Andrew Benjamin's reaction to Daniel Libeskind's architectural plans for the Jewish extension of the Berlin Museum ; the second is Karl Plank's response to Marc Chagall's painting *White Crucifixion*. Both exemplify the openness and vulnerability of the present initiated in

the moment of its confrontation with remembrance. One of the main features of Libeskind's building is that it is built around a void that runs through it, a void that is to be experienced by the public. Libeskind has written that «physically, very little remains of the Jewish presence in Berlin [...] therefore this 'void' which runs centrally through the contemporary culture of Berlin should be made visible, accessible»⁷. In his meditation on Libeskind's design, Benjamin sees the open, unsettling character of the building guarding «the question of representation ; refusing its finality and thus retaining it as a problem to be investigated, while allowing at the same time for presentation»⁸. In other words, the building is a practice of remembrance «that questions display while allowing for display, a building that, in its effectuation as building, holds open the question of remembrance as question»⁹. Given a void space that is always being encountered and which is inscribed into the structure, this symbolic loss of Jewish presence, this presence of absence, insists its presence, giving rise to the necessity that each exhibition, if not the policy of exhibition itself, will have to negotiate with it. «Each visitor will have to confront the void in viewing either the permanent or temporary exhibitions. On the other hand, curators will have to negotiate with the void in constructing and planning exhibitions. The void becomes therefore a productive absence»¹⁰. Neither the building nor the policy of exhibition therefore could ever be taken as complete. The central point here is that the museum holds the question of remembrance in place while giving and presenting ; doing the work of remembrance. Thus, the work of remembrance is doubled. Remembering and re-thinking remembrance occur at the same time ; one and the other one, the one in the other. In insurgent recollection hope awaits in that moment when, because the

present recognizes the past as one of its own concerns, the present remains open.

Another example of insurgent recollection is Karl Plank's remarkable witness to Marc Chagall's painting *White Crucifixion*¹¹. In this painting, Chagall constructed a dynamic tension between the central image of the crucified Jew Jesus and the representation of Nazi oppression of Jews. On the central axis of the canvas, Christ is depicted wearing a head covering instead of the traditional crown of thorns. In lieu of a loincloth, he is wrapped in a fringed garment which visually gestures to a tallith (the Jewish prayer shawl). Above Christ's head appears the traditional I.N.R.I. («Jesus of Nazareth King of the Jews») as well as its translation into Aramaic, the vernacular of Jews at the time of Jesus' life. The scenes surrounding Christ on the sides and lower border of the painting are rendered with, for Chagall, an uncharacteristic realism. They function as visual citations of specific events in Nazi Germany. The *White Crucifixion* provides the resources for the reading of a metonymy which alienates the Passion as a trope of universal suffering throwing that discourse into crisis. Plank responds to the painting on these terms within an explicit awareness of the history of the Shoah. Thus, he recognizes the historical referent of the painting and its deeply unsettling character. For Plank, Chagall's mimicry of the Crucifixion does not only menace the authenticity of Christian behavior, it challenges the very

authority of the central concepts of Christian theology.

«The portrayal of Messiah as victim threatens to sever the basic continuity we have wanted to maintain between suffering and redemption [between cross and resurrection] [...]. We cannot give our victims the cross, for they are already its true bearers. Rather it is they who present the cross to us in the form of an awful scandal. The *White Crucifixion* returns to us the meaning of the cross in its most powerful form [...] enabl[ing] us to see anew what centuries of resurrection enthusiasm have obscured in our won tradition : the fractured bond between G-d and the world ; the lived moment of forsakenness to which we are vulnerable and for which we are responsible in the lives of one another»¹².

Plank's response is of interest here precisely because he displays a form of remembrance in which he wrestles with the consequences of an «inappropriate» figuration of Christ which renders a truth which disturbs the authoritative narratives of the Crucifixion and its aftermath.

The above examples underscore that in insurgent recollection, learning is affirmed as a radical necessity in which traditions which set the terms on which the present recognizes the past become challenged and rethought. Remembrance in this idiom embodies a holding open of the present ;

¹¹ Karl PLANK, «Broken Continuities : *Night and White Crucifixion*», *The Christian Century*, November 4, 1987 pp. 963-966. For an extended discussion of *White Crucifixion* as a both witness and pedagogy see Roger I. SIMON, «Pedagogy and the Call to Witness in Marc Chagall's *White Crucifixion*», *Review of Education, Pedagogy and Cultural Studies*, Volume 19, Nos 2-3, 1997, pp. 129-192.

¹² Karl PLANK, Op. cit. p. 966.

¹³ Deborah BRITZMAN, *Lost Subjects : Contested Objects : Towards a Psychoanalytic Inquiry of Learning*, State University of New York Press, Albany (in press).

¹⁴ Roger I. SIMON, and Claudia EPPERT, «Remembering Obligation : Pedagogy and the Witnessing of Testimony of Historical Trauma», *Canadian Journal of Education*, Volume 22, No. 2, Spring, 1997, pp.175-191.

¹⁵ Emmanuel LEVINAS, *Otherwise Than Being or Beyond Essence*, Translated by Alphonso Lingis Kluwer, Academic Publishers, Boston, 1991.

requiring an acceptance that remembrance should be unsettling. There is little comfort in insurgent recollection since its practices often disturb or disrupt identifications through which people attempt to secure relations to past lives and events. This is why such remembrance must be apprehended and supported as a practice of «difficult learning»¹³, as a learning which will be resisted on conscious and unconscious levels. The requirements of learning within insurgent recollection are a sharp contrast to historical object lessons intended to reinforce moral injunctions our traditions already affirm; there is no easy alignment of memory, education, and ethics. Audio visual testimony is not without its place within insurgent recollection but its consequence (as discussed below) requires opening oneself to the radical, reflexive questioning such testimony initiates. This questioning begins with the acceptance that when one bears witness through the provision of testimony, one always bears witness to someone. This «someone» is that who in seeing and hearing testimony, is challenged to respond responsibly; to struggle with the difficulties of what it means to see and hear and fulfill the obligation of further bearing witness to what was seen and heard - taking up the responsibilities of bearing witness oneself in a never-ending chain of remembrance¹⁴.

There is a polyvalent quality to audio-visual testimony of survivors of the Shoah which account for its readiness-to-hand for practices of historicization, memorialization and insurgent recollection. Audio visual testimonies are archival documents, affirmations of lives lived and still living, and acts of witness which obligate those prepared to participate in the legacy of this communicative encounter. Attending to testimony in each of these various ways places very different responsibilities on the viewer. Which combination of these responsibilities

might be met at any given moment is, in large measure, a function of the sensibilities within which one engages audio visual testimony. As a specific form of cultural production, audio visual testimony includes/excludes, encourages/erases certain sorts of «memory work,» specific forms of remembrance. However, no cultural form overdetermines its reception. Thus the setting and purposes which bring one to a viewing of audio visual testimony will no doubt be of marked importance to its reception. But the question remains, how should we open up the discussion of the reception of such testimony?

The Sensibilities Through Which One Engages Audio Visual Testimony

I begin by drawing upon the Hebraic concept of «kavannah». This term commonly references the attitude and intentionality with which one is able to engage in prayer. Praying to G-d is a practice that is assumed to require a particular embodied cognizance within which one becomes aware of, self-present to, and responsive toward an existence beyond oneself. For this reason, there is a semblance between the difficulties of prayer and viewing testimony of witness. Both practices require an attending to alterity, to a difference not easily or ethically reduced to the terms of one's own self-understanding. In other words, watching/listening to a video tape of a survivor of a ghetto or camp, raises the question, with what «kavannah» does one approach this task given that at stake in engaging testimony is one's sensibility - one's susceptibility, responsibility, vulnerability to another¹⁵.

To clarify this position, I shall briefly describe two quite different sensibilities: the *spectatorial* and the *summoned*. Again I stress that the notion of sensibility I refer to here is a particular way of opening oneself to

another ; of approaching another through a particular embodied cognizance. Hartman¹⁶ suggests that «The survivor-story teller [of audio visual testimony] delivers the message personally and in a real-time [...] [that] each witness account arrives as a return of memory, in the presence of a sympathetic listener who makes up for the indifferent or busy non-listeners in the survivor's life.» By inquiring into questions of sensibility, I am asking what is the character of this non-indifference ?

A spectatorial sensibility concerns the construction of an observer - one who listens and watches. Limited to neither one's visual nor auditory sense, spectatorial sensibility references a larger, pervasive organization of perceptual engagement ; a particular management of the way one attends to another. This sensibility embodies and enacts a capacity to grasp a given testimony within frames of understanding which render it intelligible and meaningful in ways that evoke both thought and feeling. Thus spectatorial sensibility is it is not limited to abstract and objectified forms of historical interpretation. In a spectatorial sensibility one might expect to be informed but as well, inspired, delighted, disgusted, saddened and horrified.

What is not expected is that one may become obligated¹⁷ and called into question by the summons of another, consigned and challenged by the substance and substantiality of that one who now holds my regard. Experiencing testimony on the terms of a summoned sensibility requires then a very different embodied cognizance, one incarnated in notions of touch rather than sight or sound. This is a sensibility that instantiates the proximity of self and another ; an other who calls, who summons me and who thus puts me under an encumbrance in which I must consider my response-ability. Hence to speak of touch here is to emphasize the primacy of a response that reveals the vulnerability of the self to testimony as approach. As Wyschogrod¹⁸ has suggested, «touch is not a sense at all ; it is in fact a metaphor for the impingement of the world as a whole upon subjectivity [...] to touch is to comport oneself not in opposition to the given but in proximity with it.»

These two forms of sensibility lead to very different ways of discussing one's response to Holocaust audio-visual testimony. They also align themselves quite differently in relation to different forms of remembrance. Within a spectatorial sensibility, audio-visu-

¹⁶ Geoffrey H. HARTMAN, *Videography, Oral History and Education* (unpublished manuscript).

¹⁷ This is not to say an observer operating with a spectatorial sensibility is without obligations. One may be obligated within the norms of historiography, by principles of research ethics, or by a series of a priori affiliations and identifications which require attentiveness to what another is attempt to communicate. However none of these obligations are founded in that instant of regard in which I face another who in that moment addresses me.

¹⁸ Cited in Martin JAY, *Downcast Eyes : The Denigration of Vision in Twentieth-Century French Thought*, University of California Press, Berkeley, 1994, p. 557.

¹⁹ James E. YOUNG, «Holocaust Video and Cinemagraphic Testimony», in *Writing and Rewriting the Holocaust : Narrative and the Consequences of Interpretation*, University of Indiana Press, Bloomington, 1988, p. 159.

²⁰ Geoffrey H. HARTMAN, Op. cit., p. 17.

²¹ Lawrence LANGER, *Holocaust Testimonies : The Ruins of Memory*, Yale University Press, New Haven, 1991.

²² Victor BURGIN, «Brecciated Time», in *Different Spaces : Place and Memory in Visual Culture*, University of California Press, Berkeley, 1996, pp. 179-275.

²³ Ibid., p. 292.

al testimony is generally framed as a document. One might regard this document as partial evidence supporting or refuting a historical argument and/or a display of the constructed character of memory, particularly in relation to traumatic events. In either case, its characterizations are of the order of an observer in relation to a «text». Young¹⁹ illustrates this form of spectatorial sensibility when he writes «The aim of filmed testimony [...] is to document both the witness as he makes his testimony and the understanding and meaning of events generated in the activity of testimony itself [...]. The aim here becomes to document the witness, the witnesses' memory of the events, and the transmission of this memory - not the events.» Hartman²⁰ expresses similar concerns when he stresses «What is essential, because portrayed with unusual directness, is the survivors' defining struggle with trauma or loss. We *see* [my emphasis] the flux and reflux of consciousness, as witnesses grapple with what has escaped or overwhelmed memory.» The point here is that testimony is apprehended, seen and heard, as a document of memory being remembered. Specifically, the audio visual features of testimony (what is seen and heard) become semiotic referents which signify the character of this process of memory. Thus silences, vocal accentuation, tears, and facial expressions work as significations to convey moments of emphasis, investment, difficulty, repression, and at times, ruin. In this sense audio-visual testimony is an object of both information and fascination. One can «read» it as a document to critically assess and access what information it brings to historical understanding. And one can «read» it as a document which illustrates what historical events meant and still mean to people in regard to the physical and emotional realities of their lives. Within a spectatorial sensibility one can be informed and moved.

Many of the existent discussions of the processes through which one is informed and moved by survivor audio-visual narratives underscore the centrality of a spectatorial sensibility in shaping the manner in which such testimonies inform remembrance. Much of the educational significance of audio-visual testimony is assumed to lie in the fact that such testimony may be experienced as «compelling»; personal stories well-told that captivate the viewer. Indeed, this captivation is assumed to be the moment when «history comes alive»; personalized and hence meaningful. This is both the strength and weakness of an educational approach to testimonial narrative predicated on an interpretive capability that enables one to relate imaginatively to another's life. Langer²¹ among others has warned against too easily assuming that one understands what one is being told in a survivor narrative, a tendency which we might expect to increase with the proliferation of films, books, photographs, and television programs which attempt to provide some sense of what it was like to live in Europe under the Nazi regime²².

However to be informed and moved by audio visual testimony does not require one engage testimony through narrative interpretation. Learning and emotional connection may result when attending to testimony as a document, not of events, but the process of remembering. This is what concerns Langer when he writes :

«There are moments when we can see the narrative literally overtaking the narrator, as the eyes turn inward away from the camera, and he or she is in communion with a reality in whose presence we are guests rather than participants. One overwhelming quality of such video testimony is its intensity, its captivating emotional power, its frequently ruthless honesty, its almost instant fascination»²³.

Captivation here is not the result of being swept away by a story. It is the result of an informed compassion through which one watches processes of traumatic remembrance and grasps the emotional significance of testimony presented. Learning is assumed to be the result of watching witnesses struggle to move memories from the private to the public sphere ; and in so watching, encountering the pain in this transition. Ideally, this learning leads to an enhanced understanding not only of the consequences of survivors' experiences but as well, the telling of such experiences²⁴.

However, more is at issue in the audio visual «telling of experience.» This becomes evident when one begins to inquire into the specific qualities of audio-visual testimony that supercedes semiotics ; qualities that require something other than a spectatorial sensibility. One way to think about these

qualities is that they are akin to what Barthes²⁵ referred to as the «grain» of the voice ; the intangibility of one's saying in excess of what is spoken. Barthes pointed out how the grain of the voice draws us into a relationship with the speaker, a relationship that is not just intellectual or aesthetic but also suffused with Eros, the desire of/for human connection. What might be the intangible in video testimony in excess of that which can be signified ? Such testimony presents a particular «texture» woven by a process in which words are reinvested by a speaker's visual presence and the speaker's presence is reinvested by her or his words. It is in this texture of voice and image that one senses a *trace* not only of a story of survival, but the survivor as well. But what is this trace ? Is it simply the imprint of the physical - the unalterable record of appearance and place - that remains in visual

²⁴ James E. YOUNG, Op. cit.

²⁵ Roland BARTHES, «The Grain of the Voice», *Image- Music-Text*, Hill and Wang, New York, 1977.

²⁶ David MacDOUGALL, «Films of Memory» in Lucien TAYLOR (ed.), *Visualizing Theory : Selected Essays from V.A.R. 1990-1994*, Routledge, New York, 1994.

²⁷ Emmanuel LEVINAS, Op. cit.

²⁸ In this paper I am assuming that audio visual testimony refers to the analog presentation of witness via film or video tape. What I will not address here (but deserves extended discussion) is the presentation of audio visual testimony in digitized mode ; specifically via Internet websites or CD-ROMs. These media allow for a re-texturing of the relation of voice and image with consequences that have yet to be explored. Examples of this mode of presentation can be found on the CD *The Complete Maus* (Voyager), *Return to Life* (Yad Vashem) ; or at the websites of the Yale University Fortunoff Archives (www.library.yale.edu/testimonies/homepage.html) and the University of Michigan-Dearborn Holocaust Survivor Oral History Project (holocaust.umd.umich.edu).

²⁹ Chion (*Audio-Vision : Sound on Screen*, Translated by Claudia Gorbman, Columbia University Press, New York, 1994) (citing Pierre Schaeffer) terms acousmatic sounds that one hears without seeing their originating cause. Radio, phonograph, and telephone, all which transmit sounds without showing their emitter, are acousmatic media by definition. The opposite to acousmatic sound is direct or visualized sound, sound accompanied by sight of its source or cause. In audio visual testimony the witness engages in direct visualized sound while the interviewer's (and production personal to that they might speak) speech is acousmatic.

³⁰ There obviously exist audio visual testimony produced on more conventional terms, recorded within a scene in which one person presents testimony to one or more others. Examples may be found in film or video made during the provision of testimony to a court or an investigatory commission. In the context of Holocaust testimony, one may readily remember seeing filmed testimony given during the Nuremberg trials or seeing and hearing filmed testimony delivered at the Eichmann trial. In *Shoab*, Lanzmann varies his mise-en-scene for filming testimony with different consequent effects. At times he films in a theatrical mode as for example when he, an interpreter and the Poles being interviewed all appear on the screen at the same time. At other times, he constructs the partial acousmatic form, where interpreter and interviewer are off camera and only their voices are heard while the witness speaks into the camera.

images²⁶ ? If so it would still serve a semiotic function of as a sign that refers to another sign. Rather, this trace needs to be understood as situated with respect to the ordering of the world it interrupts and hence the opening it initiates. The source of this disruption is in the «saying» of a testament, the approach of a testament from one to another²⁷.

The implication here is that audio visual testimony is not only a document ; it is a very specifically textured performative. To repeat an earlier foreshadowed argument, in bearing witness one always bears witness to someone so that in speaking the survivor who speaks summons another to witness this speaking. If one accepts this summons, accepts co-ownership of the testimony-witness relation and accepts the burden of being obligated to the testimony beyond one's a priori instrumental concerns, then one may be said to approach testimony within a summoned sensibility. Many of the televisual features of audio visual testimony²⁸ solicit a cognizance of testimony on these terms. Partly acousmatic²⁹, in most contemporary audio visual testimony the interviewer is not seen but is positioned behind the camera³⁰. The result is that the speaker who bears witness addresses the camera and hence the viewer.

This televisual structure is quite different from the vast majority of film and television most people are accustomed to seeing. In most film and television, the speech heard is almost always identifiable as the speech of someone visible on the screen. Within mass market broadcasting, there are two exceptions to this theatrical mode of audio visual production : the personal political broadcast and the nightly news «anchor.» In both cases, the politician and newsperson speak directly into the camera so that their gaze is directed at the viewer. While this production format is expected to develop a

cool intimacy, no one would feel summoned or obligated by either a political talk or a news broadcast. This only marks the exceptional character of the production format of contemporary Holocaust audio visual testimony.

Partial acousmatic audio-visual testimony does not solicit voyeurism. There is no pretense that an action is taking place to which we are hidden, unobtrusive bystanders. There is a direct address to us ; those who have come to see and hear. This effect is exacerbated when the viewer begins to substitute oneself for the interviewer (relatively easy to do if the interviewer is reasonably passive in the interview). The surprise however is that although one has come to see and hear, within the proximity of the witness and the viewer, one may find oneself «touched,» summoned to be accountable to series of unresolvable questions beginning with «I'm in telling you something important but difficult both to convey and comprehend. Do you understand ?» If in engaging testimony one experiences this questioning, it is quite difficult to maintain a spectatorial sensibility. More is at stake than recognizing a vast imaginative space separating the ordeal of a witness from our capacity to comprehend it. Such questioning implicates my inexperience to hear the testimony that addresses me. What I encounter is not just the dramatic abundance of experience, or even the overflow of traumatic episodes, but the experience of my inexperience to hear and learn³¹. What I learn in such an encounter are not just facts about another's life or even facts about my own, but that I can be challenged, awakened to an attending to my attending. It is this vigilance that may lead to new forms of living-on after the event ; new forms of bearing witness that initiate thought that has no rest, that can neither be completed

nor end. In this sense they may form a hopeful remembrance of the Shoah³².

The contrast between spectatorial and summoned sensibilities suggest not merely that there are different ways of «viewing» audio visual testimony but that there are different ways to live historically, each with contrasting assumptions regarding the relation between remembrance and learning. It is not a matter of attempting to adjudicate which among differing forms of engagement is the superior, reducing remembrance to one correct form. Indeed, one might choose or find oneself impelled to participate at different times in each of the forms of remembrance discussed within this paper. Furthermore one might become open to attending to video testimony with doubled yet contradictory sensibilities. Such would be the ambivalence that a mature public memory must inhabit.

However, there are serious problems that need to be addressed regarding the narrowing of remembrance within institutionalized forms which encourage particular sensibilities and objectives for the study of the past. This is not just a matter of the rationalization of education into measurable outcomes. It is actually much more basic. At root is the fundamental problem of how we attend to the experiences of others.

In other words, how we read, how we view, and how we listen. These are not simply pre-given capacities but are historically specific normalized practices which, in any given epoch, are ingrained in what it means to live in consort with others, to live as though the lives of other people mattered. Recent writings on the dominance of vision in processes of knowing have emphasized the impact of a spectatorial sensibility on how it is we come to know and with what consequences³³. There is good cause to ask how this dominance currently informs engagements with audio-visual testimony and whether such dominance is implicated in the narrowing of remembrance. This may sensitize us to how the settings in which testimony is seen and heard (the archive, the school, the museum, the Internet) encourage some sensibilities while discouraging others. Furthermore, and following the thought of Levinas, it may open us to «see in the way that one touches, rather touching in the way that one sees»³⁴. If so, we may further strengthen audio-visual testimony of the Shoah as an inheritance of hope, a hope that may hold the present open to a lessening of violence and an increase in justice and compassion.

³¹ Roger I. SIMON, Claudia EPPERT, Mark CLAMEN, and Laura BERES, *Binding Remembrance and Hope in Bearing Witness to the Testament of the Vilna Ghetto*, 1997 (unpublished paper).

³² For an extended discussion of what such a practice of remembrance might become see Roger I. SIMON, Claudia EPPERT, Mark CLAMEN, and Laura BERES, Op. cit. Copies available through the author.

³³ Jonathan CRARY, *Techniques of the Observer: On Vision and Modernity in the Nineteenth Century*, MIT Press, Cambridge, Mass, 1990; David Michael LEVIN, *Modernity and the Hegemony of Vision*, University of California Press, Berkeley, 1993; Martin JAY, Op. cit.; John WILLINSKY, *Learning to Divide the World: Education at Empire's End*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 1988.

³⁴ Edith WYSCHOGROD, *Emmanuel Levinas: The Problem of Ethical Metaphysics*, Martinus Nijhoff, The Hague, 1974.

JACQUES WALTER

Maître de conférences

Centre de Recherche sur les Médias

Université de Metz - France

Dispositifs télévisuels et identités médiatiques des survivants

«Vie et mort dans les camps nazis»

Cet article s'inscrit dans un travail sur la mémoire du génocide des Juifs et sur les témoignages de survivants dans les médias, en particulier tels qu'ils sont construits par la télévision. Sur ce sujet, pour la France, il faut noter que les études sont peu nombreuses et qu'elles se centrent davantage sur les films de fiction ou sur les documentaires¹ ; en outre, les émissions qui ressortent des formes plus spécifiquement télévisuelles, comme les débats de plateaux ou les journaux, n'ont pas fait l'objet d'investigations systématiques. Et pourtant une part importante de la mémoire historique passe par

ces canaux. Leur étude, qui pose de nombreux problèmes méthodologiques², reste donc largement à faire. C'est en ayant conscience de ces limites que nous proposons l'analyse d'un débat avec des déportés sur le thème «Vie et mort dans les camps nazis». Celui-ci a eu lieu sur la chaîne Antenne 2, le 6 mars 1979, dans le cadre de l'émission *Les Dossiers de l'écran*, émission qui suivait la diffusion du dernier épisode de la fameuse série *Holocauste*.

Mais pourquoi revenir près de vingt ans en arrière ? Ce n'est certes pas pour livrer une nouvelle analyse d'un téléfilm qui a déjà fait

¹ A. INSDORF, *L'Holocauste à l'écran*, Ed. du Cerf, «coll. CinémAction», Paris, 1985. [1ère éd. américaine : 1983].

² Cette question sera abordée dans notre communication à la *Troisième Rencontre Audiovisuelle Internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis*, organisée à Bruxelles sous les auspices de la Fondation Auschwitz, les 11, 12 et 13 juin 1998.

couler beaucoup d'encre, mais plutôt pour examiner les modalités de participation à un débat de déportés mis en position de témoins. Qui plus est, ce débat est antérieur à la sortie de *Shoah*, le grand oeuvre de Claude Lanzmann, qui a ouvert un autre régime de témoignage des survivants ; du reste, à cette période, en France, on ne parle pas encore de la « Shoah » : à l'instar des États-Unis, c'est bien le terme « Holocauste » qui est utilisé, y compris par Claude Lanzmann³. De plus, cette édition des *Dossiers de l'écran*, liée au passage d'*Holocauste*, a eu un indéniable retentissement dans l'espace public. Elle a cristallisé tant des réactions que des analyses critiques dans la presse. Par ailleurs, dans la littérature spécialisée, on la mentionne assez souvent en mettant notamment en évidence certains propos tenus par Simone Weil qui était invitée⁴. Bref, « Vie et mort dans les camps nazis » constitue une sorte de référence dans la programmation télévisuelle consacrée à l'extermination. Toutefois, l'examen de cette littérature révèle que l'intérêt se porte plus sur l'acte de diffusion de la série que sur le débat télévisé. Aussi entendons-nous relier ces deux perspectives.

En effet, avec le recul, nous pouvons nous demander si *Holocauste* et la figure hautement emblématique de Simone Weil n'ont pas contribué à occulter une interrogation sur la construction médiatique du témoignage des survivants qui étaient pourtant présents sur le plateau des *Dossiers*. Dans le cadre d'une télévision ambitionnant une fonction éducative, cette construction met en jeu des phénomènes de connaissance et de reconnaissance, d'accords et de désaccords sur un événement et sa mémoire, qui vont au-delà d'une « affaire » ou d'une « crise politico-médiatique »⁵. Notre contribution cherche donc à répondre à trois questions : quelle est la place de ce débat dans les productions consacrées au génocide par la télévision française ? Dans quelle mesure le dispositif de l'émission oriente-t-il la parole des survivants ? Quelles sont les identités médiatiques produites ?

I. Le génocide à la télévision française

Nous l'avons dit d'entrée de jeu, retracer l'histoire de la prise en compte du génocide par la télévision pose des difficultés. Nous

³ Cl. LANZMANN, « De l'Holocauste à *Holocauste* ou comment s'en débarrasser », *Les Temps modernes*, n° 395, Paris, 1979, pp. 1897-1909.

⁴ e. g. H. ROUSSO, *Le syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*, Ed. du Seuil, Paris, 1990. [2ème éd. rev. et mise à jour] ; J.-M. CHAUMONT, *La concurrence des victimes. Génocide, identité, reconnaissance*, Ed. La Découverte, Paris, 1997.

⁵ A. WIEVIORKA, *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli*, Ed. Plon, Paris, 1992, p. 19.

⁶ I. VEYRAT-MASSON, « Entre mémoire et histoire. La Seconde Guerre mondiale à la télévision », *Hermès*, n° 8-9, Paris, 1990, pp. 151-169.

⁷ e.g. *Numéro spécial du Magazine du Temps passé* de Frédéric Rossif, *Trente ans d'histoire* de Marc Ferro et Pierre Renouvin, *Les Grandes batailles* de Henri de Turenne et Jean-Louis Guillaud.

⁸ e.g. *Hommes de caractère* de Henri de Turenne, *16 à Kerbriant* de Jean Cosmos, Jean Chatenet et Michel Wyn.

⁹ H. ROUSSO, Op. cit.

¹⁰ H. ROUSSO, Op. cit. ; A. WIEVIORKA, Op. cit. ; N. WEILL et A. WIEVIORKA, « La construction de la mémoire de la Shoah : les cas français et israélien », *Les Cahiers de la Shoah*, n° 1, Paris, 1994, pp. 163-191 ; J.-M. CHAUMONT, Op. cit.

¹¹ I. VEYRAT-MASSON, Op. Cit., p. 162.

fournirons néanmoins quelques repères afin de situer la place de l'émission à laquelle nous nous intéressons. Ainsi, dans l'espace public télévisuel français, la mémoire de l'extermination n'est-elle pas un bloc homogène. Elle n'est pas indépendante de celle du conflit. Cependant, elle va progressivement se singulariser, gagner en visibilité, si ce n'est s'autonomiser. Un tel processus nécessite notamment une attention à la périodisation, à la diversité et à l'évolution des formats d'émissions, au nombre de ces dernières. Sous cet angle, les travaux d'Isabelle Veyrat-Masson⁶ sont précieux et nous leur empruntons une part importante des données qui suivent. Sur un plan plus conjoncturel, nous examinerons ensuite les conditions particulières de la programmation du débat des *Dossiers de l'écran*. Enfin, nous verrons comment l'institution télévisuelle propose un cadrage préalable de cette émission, cadrage qui conditionne pour partie la teneur des propos.

Les Dossiers de l'écran : un espace privilégié pour la mémoire vive ?

Dans une étude sur la Seconde Guerre mondiale à la télévision - à l'exclusion des journaux télévisés -, Isabelle Veyrat-Masson relève qu'entre 1953 et 1978, 358 émissions ont été consacrées à ce thème (705, en tenant compte du découpage en épisodes et des rediffusions), soit 11 % des émissions historiques. En ce qui concerne les genres, les documentaires à base d'archives - parfois accompagnés d'interviews - constituent une part importante du corpus⁷. À partir des années soixante, les fictions (séries, feuilletons) gagnent du terrain : elles mettent en scène les faits de résistance de héros anonymes⁸. Pour la majorité de ces émissions, les batailles forment le sujet principal ou la toile de fond. Mais il ne s'agit pas que de retracer des combats : à ces occasions, se joue aussi un rapport au passé. En l'occurrence, on exalte prioritairement le combat pour la liberté

d'une France unie. Autrement dit, Vichy est dans l'ombre. De même que le génocide. Ainsi, jusqu'en 1976, dénombrerait-on six émissions portant sur celui-ci (films réalisés par la télévision, émissions religieuses). Cette faiblesse quantitative peut être interprétée comme le signe d'une frilosité de l'institution télévisuelle à l'égard de ces aspects du conflit. Rappelons par exemple qu'il a fallu de longues années pour que *Le chagrin et la pitié* accède à l'écran⁹ ; au demeurant, Simone Weil, lorsqu'elle était membre du conseil d'administration de l'ORTF, s'était opposée à sa diffusion en 1971. Cette faiblesse peut aussi s'expliquer par les variations des rythmes et des formes de la mémoire, ou plutôt des mémoires, du génocide dans l'espace public français et international¹⁰. En tout état de cause, la présence des témoins et des survivants semble plutôt rare à la télévision. Toutefois, *Les Dossiers de l'écran* fournissent un espace d'apparition privilégié.

Caractérisons donc rapidement *Les Dossiers*. Il s'agit d'une émission hebdomadaire, à succès, qui aborde des thèmes très diversifiés en proposant d'abord un film, puis un débat auquel sont invités des spécialistes ou des personnes concernées par le sujet. À bon droit, Isabelle Veyrat-Masson note que, en ce qui concerne le deuxième conflit mondial, notamment pour les aspects relatifs à Vichy et au génocide, les *Dossiers* ont contribué à ce que «le travail d'oubli a été enrayeré à la télévision française.» Mais elle ajoute que «le cadre du débat est ambigu : il donne la parole à tout le monde. En effet, à charge pour le téléspectateur, qui ne dispose pas forcément de toutes les données pour le faire, de juger»¹¹. De plus, le débat, tel qu'il est organisé, serait plutôt propice à la recherche d'un consensus. Cela semble avoir été le cas lorsque le génocide a été abordé dans plusieurs éditions, par exemple «*Le Journal d'Anne Franck*» (1969), «*Les camps de concentration*» (1970), «*Le Ghetto se suicide*

de» (1973), «Plus jamais ça : la déportation» (1975), «Les enfants juifs de la France occupée» (1975). Or, il n'en a pas été ainsi pour «Vie et mort dans les camps nazis.» Pourquoi ? Nous rejoignons Isabelle Veyrat-Masson qui souligne à juste titre que ces émissions à caractère historique et mémoriel ne sont pas indépendantes de facteurs sociaux et politiques. Ainsi, la programmation du débat en 1979, sa configuration et sa thématique sont-elles bien tributaires d'une telle dynamique. Pour la cerner, le travail d'Henry Rouso¹² sur le *Syndrome de Vichy* est particulièrement utile. Si l'on suit sa périodisation des avatars de la mémoire, l'émission se situe dans une période d'«obsession» postérieure à 1974, qui se fixe notamment sur la mémoire juive, en particulier entre 1978 et 1981.

Un débat programmé sous contraintes

Il faut se rappeler qu'à cette époque Robert Faurisson exprime largement ses thèses négationnistes dans des colloques ou dans des journaux (*Le Matin*, *Le Monde*). En outre, *L'Express* (28/10/78) publie un entretien de Philippe Ganier-Raymond avec Louis Darquier de Pellepoix, qui, après Xavier Vallat, fut commissaire général aux Questions juives de 1942 à 1944. Sous le titre «A Auschwitz, on a gazé que les poux», ce «scoop» déclenche une intense polémique

impliquant des journalistes, des politiques (dont le premier Ministre, Raymond Barre, et le ministre de la Santé, Simone Weil), des associations de résistants et de déportés, des institutions juives. De fait, l'un des effets de cet article est de briser le relatif silence sur le rôle de l'Etat français dans la déportation et de mettre massivement cette question dans la sphère publique. En outre, quand on sait que le président de la République faisait fleurir la tombe du maréchal Pétain le 11 novembre de la même année, que, quelques jours plus tard, Serge Klarsfeld déposait plainte contre Jean Leguay, ancien secrétaire général à la police de Vichy et que, dans son «Appel de Cochin», Jacques Chirac stigmatisait le «parti de l'étranger» à l'occasion du débat sur l'élargissement de la Communauté européenne, on comprend que la diffusion d'*Holocauste* ne pouvait, elle aussi, qu'entraîner une polémique qui dura cinq mois. Précisons les circonstances de la programmation.

Une semaine après la publication du sulfureux entretien avec Louis Darquier de Pellepoix, le peintre et écrivain Marek Halter proposait, dans le même journal, une souscription pour que *Holocauste* soit diffusé sur une chaîne française. Cette série américaine, réalisée par Marvin Chomsky (qui avait à son actif *Colombo*, *Kojak*, *Mannix*, *Racines*), montre - sous une forme fictionnelle et populaire - différentes facettes de

¹² H. ROUSSO, Op. cit.

¹³ in J.-P. AYMON, «*Holocauste* et les Français», *L'Express*, 17 janv.-23 fév. 1979, p. 71

¹⁴ F. CASETTI et R. ODIN, «De la paléo- à la néo-télévision. Approche socio-pragmatique», *Communications*, n° 51, Paris, pp. 9-26.

¹⁵ in J.-P. AYMON, «*Holocauste* sur A2 : Simone Weil citée comme témoin», *L'Express*, 27 janv.-2 fév. 1979, p. 93.

¹⁶ H. MENUDIER, «*Holocauste* en France», *Revue d'Allemagne*, XIII, n° 3, Strasbourg, 1981, pp. 571-588 ; F. RAPHAEL, «Bagatelles pour un génocide : *Holocauste* dans la presse de gauche en France (1979-1980)», *Revue des Sciences sociales de la France de l'Est*, n° 14, Strasbourg, 1985, pp. 131-150 ; H. ROUSSO, Op. cit.

¹⁷ H. MENUDIER, Op. cit., p. 580.

¹⁸ J. WALTER, «Une réflexivité sans histoire ? A propos de l'interview de Maurice Papon dans *Le monde de Léa*», *Champs Visuels*, n° 8, Paris, fév. 1998, pp. 112-122.

l'extermination en suivant le destin de deux familles allemandes. Son succès aux Etats-Unis a été immédiat, et de nombreux pays - dont la République fédérale allemande - ont acheté les droits. Pour la France, les chaînes publique n'ont pas fait preuve d'enthousiasme. D'autant que la décision devait se prendre sur fond d'élections européennes (juin 1979), avec le risque d'une instrumentalisation de la série par des partis pour contrer la politique européenne et le rapprochement franco-allemand qui en constitue un axe majeur. En définitive, l'acquisition a été faite par Antenne 2 en novembre 1978 (le PDG d'Antenne 2 a d'ailleurs reconnu que l'influence de l'interview de Darquier de Pellepoix fut décisive)¹³.

La diffusion de la série (dont certaines séquences ont été coupées) s'échelonna du 13 février au 6 mars 1979. Elle sera placée sous le signe de l'éducation, ce qui est somme toute logique dans le cadre des missions que l'on s'accorde à reconnaître à la télévision à cette époque¹⁴. En témoigne une déclaration d'Armand Jammot, producteur des *Dossiers de l'écran*, estimant qu'il faut «organiser un grand débat où la vérité des camps, pour certains totalement inconnue, pour d'autres volontairement occultée, serait rétablie»¹⁵. En témoigne aussi une déclaration de Christian Beullac, ministre de l'Education nationale, en charge par intérim de la Culture et de la Communication qui a adressé un «Message aux parents et aux enseignants de France» (13/2/79), dans lequel il insiste sur le rôle pédagogique du média télévisuel. Celui-ci est donc investi d'une façon rarement égalée jusqu'alors.

Pourtant, les chercheurs qui se sont intéressés à *Holocauste* et aux discussions que la série a fait surgir ont surtout pris en compte les nombreuses réactions publicisées par la presse écrite¹⁶. Ils mettent notamment en perspective les thèmes principaux de la polémique : les origines de l'antisémitisme, le

rôle du régime nazi, le rôle du régime de Vichy, l'unicité de l'Holocauste¹⁷. Il est vrai que ces thèmes constituent en quelque sorte l'agenda possible du débat télévisé. Toutefois, ces travaux - tout aussi pertinents soient-ils - réservent finalement peu de place au débat des *Dossiers de l'écran* et au discours de la chaîne. Or, il nous semble important de revenir au télévisuel afin d'examiner les modalités de la présentation de la série et du débat, telles qu'elles sont proposées par l'institution, principalement dans les journaux télévisés (JT). En effet, même si par rapport à la presse écrite la télévision est moins prolix, les séquences des JT consacrées à *Holocauste* contribuent à orienter le sens de la diffusion et de la réception en favorisant l'émergence de communautés interprétatives et la circulation de positions à l'égard de l'événement¹⁸. Précisons qu'il va de soi que les téléspectateurs (voire les participants au débat) ne sont pas forcés d'adhérer à semblable orientation, mais il est difficile d'en faire abstraction.

Un cadrage sans survivants

L'exploitation des archives de l'Institut national de l'audiovisuel montre que ce cadrage participe du mouvement de transformation d'une dimension militante et polémique, attachée initialement à la diffusion d'*Holocauste*, en un projet à dimension pédagogique, susceptible de provoquer un consensus sur un rapport à événement passé posant problème aux contemporains. Pour ce faire, l'information sur la relation au génocide est médiée par différents types d'intervenants : des téléspectateurs «ordinaires», des experts, des professionnels des médias. Elle s'organise en deux phases : l'une relative à la série en sa totalité ; l'autre au dernier épisode et au débat qui le prolonge.

En ce qui concerne la première phase, pas moins de neuf séquences des journaux d'Antenne 2 sont consacrées à *Holocauste*.

Deux d'entre elles (23/1 et 13/2/79) ont pour objet la réception en République fédérale allemande (cf. l'importance du contexte électoral), *via* une parole ordinaire et une parole experte : on y présente les réactions des téléspectateurs selon les générations, accompagnées d'une analyse d'un psychosociologue ; on présente également la couverture médiatique et on fait allusion à un attentat contre un émetteur de télévision, motivé par la diffusion de la série. Les sept séquences restantes portent directement sur la France. Elles mettent en place une rhétorique qui, globalement, vise à prévenir les critiques à l'égard de l'opération. Ainsi insiste-t-on sur la dimension pédagogique qui valorise le média ; par exemple, les JT (13/2/79, 12h et 20h) répercutent l'appel de Christian Beullac aux enseignants et aux parents : «Ce soir, les enfants seront traumatisés par des images dures. Parents et enseignants prendront conscience de la puissance de la télévision sur l'affectivité de la jeunesse [...] et doivent décider leurs enfants à interpréter ces images. Aujourd'hui, il y a une responsabilité à prendre» ; ultérieurement (26/2/79), un sujet rendra compte des réactions de lycéens d'une classe de seconde, qui sont interrogés par un professeur sur ce qu'évoquent les mots «Juifs», «génocide», «nazis» ; en outre, le JT annonce et promet la diffusion de la série en montrant des extraits, tout en tenant un discours de justification : sur le plateau, Armand Jammot répond aux critiques portées à l'encontre du téléfilm, en particulier le risque d'anti-germanisme ; il pense que *Holocauste* peut contribuer à éviter le retour de semblables événements (13/2/79, 20h). On sollicite également un expert, Alfred Grosser - président de l'Institut d'Etudes Politiques de Strasbourg -, qui, tout en reconnaissant cer-

taines qualités à la série, déplore que la montée du nazisme ne soit pas bien expliquée. Enfin, sur un plan religieux, Paul Amar interviewe Mgr Etchegaray, président de la Conférence épiscopale française ; ce dernier évoque les liens qui unissent juifs et chrétiens et estime qu'un Holocauste est encore à craindre, car «nous sommes toujours tiraillés par la peur» (19/2/79, 20h). De l'examen de ces JT, il ressort une indéniable «bonne volonté» pour que le génocide soit parlé dans la sphère publique, mais il est tout aussi indéniable que pour ce faire, la part accordée à la parole des survivants est inexistante.

En ce qui concerne la seconde phase, la diffusion du dernier épisode d'*Holocauste* est perçue par Antenne 2 comme un «événement» dans l'événement que constitue le passage de la série. Elle devient un objet d'information pour les JT, mais le traitement n'est guère différent du cas précédent, si ce n'est qu'il accentue certains traits. Deux angles sont retenus. D'une part, celui de l'impact sur les téléspectateurs et les médias : on voit les réactions d'une famille allemande face à des images atroces et des kiosques parisiens où sont apposées des affiches sur le téléfilm (5/3/79, 20h). D'autre part, celui des réactions à résonance politique : Dominique Torrès interroge Maurice Plantier, secrétaire d'Etat aux Anciens combattants, sur les sentiments germanophobes susceptibles d'être provoqués par le feuilleton (6/3/79, 18h 30) ; ce à quoi il répond que «certains Français ont sauvé des Juifs et que dans le peuple allemand se sont élevées des voix.» S'affirme donc une tendance au discours à tonalité réconciliatrice. Dans la même veine, au JT de 20h, Patrick Poivre d'Arvor interviewe le Chancelier Helmut Schmidt : celui-ci approuve la diffusion

¹⁹ P. BOURDIEU, «L'opinion publique n'existe pas», Paris, *Les Temps modernes*, n° 318, 1973, pp. 1292-1309.

d'*Holocauste* en RFA, en particulier pour les jeunes générations qui doivent comprendre ce qu'a été le nazisme pour éviter son retour ; et soulignant qu'il n'y a pas de sentiments antisémites en Allemagne, il reconnaît que «ce passé constituera pendant encore très longtemps un handicap pour la politique étrangère allemande.»

En rendant compte de la réception d'*Holocauste*, l'accent est donc mis sur des préoccupations d'ordre essentiellement émotionnel, médiatique et politique, qui laissent de côté celles des anciens déportés. Au demeurant, c'est bien la série et son impact qui sont au cœur des sujets des JT plutôt que le débat «Vie et mort dans les camps nazis», centré sur les victimes, survivantes ou non. Il faudra attendre celui-ci pour que des survivants aient droit à la parole à la télévision, *via* une émission largement fondée sur les questions censées être posées par l'«opinion publique», dont on sait qu'elle est un *artefact*¹⁹. Ce questionnement, qui n'est évidemment pas indépendant des débats en cours, s'inscrit dans un dispositif *ad hoc* ayant lui aussi un impact sur sa configuration.

II.

Dispositif télévisuel et questionnement des survivants

Pour cette édition des *Dossiers de l'écran*, non seulement il faut prendre en compte les polémiques évoquées *supra*, mais encore un conflit du travail dans le monde médiatique qui a perturbé le dispositif initialement prévu par les organisateurs. En effet, à l'origine, deux débats devaient avoir lieu : un premier sur la montée du nazisme avec la participation d'un expert - en l'occurrence Alfred Grosser - et de témoins allemands, dont des survivants de la communauté juive

de Berlin (13/01/79) ; le second sur les camps, avec Simone Weil, des déportés raciaux et politiques, le juge Taylor qui siégea au procès de Nuremberg et des jeunes Français interrogeant les invités en duplex depuis Auschwitz (26/2/79). Si le débat inaugural a été purement et simplement annulé en raison d'une grève pour soutenir les licenciés de la Société française de production, le second a bien eu lieu, mais à une autre date (6/3/79) avec un dispositif quelque peu différent de celui qui était annoncé.

Cependant, voyons d'abord ce qui appartient à la pratique habituelle. A l'instar du modèle télévisuel dominant à cette époque et en adéquation avec le projet des producteurs ou du ministre de l'Éducation nationale, la dimension pédagogique est prégnante. En ce qui concerne le cadre spatial, comme tous les débats des *Dossiers de l'écran*, celui-ci a lieu en studio, dans un espace plutôt sobre, si ce n'est austère (fond noir). Les invités sont installés sur des chaises autour d'une table de salon : d'un côté, se trouvent les anciens déportés ; de l'autre se trouvent les jeunes. Au centre, Joseph Pasteur, l'animateur principal de la discussion qui assure aussi le contact avec SVP (un standard téléphonique que les téléspectateurs peuvent appeler) ; il est secondé par Anne-Marie Lamory qui gère la parole des jeunes et qui est placée près d'eux. Sur un plan filmique, la dimension spectaculaire est restreinte : dans la plupart des cas, la caméra se porte sur la personne qui parle, plus rarement sur celles qui écoutent. En outre, relativement au contenu, comme à l'accoutumée, l'émission est organisée en trois temps : une brève présentation du sujet et des invités, le film qui tient lieu de support et le débat proprement dit. Semblable agencement a l'apparence de la simplicité. Or, dans les faits, il apparaît que cet agencement est sous-tendu par des tensions entre les différentes instances questionnantes (ani-

mateurs, jeunes, SVP), tensions qui ont un impact sur la parole des survivants. Elles sont notamment perceptibles dans les modalités de lancement du débat et dans celles de la prise en compte des téléspectateurs.

Le lancement du débat : entre refus de la polémique et invalidation du dispositif

La présentation est donc moins anodine qu'il y paraît. Elle retient d'abord notre attention parce que l'animateur trace les grandes lignes du débat sous forme de quatre orientations thématiques, qui oscillent entre témoignage et travail attendu d'un historien. La première porte sur le rapport au film qui sert de support : il s'agit de « combler le fossé qui sépare la réalité de l'histoire de la fiction historique » ; du reste, elle a pour corollaire l'attribution explicite d'une fonction aux personnes présentes sur le plateau, celle de témoin : « Cette réalité des camps de la mort, seuls vous qui l'avez vécue, pouvez en témoigner valablement, dire l'horreur que le film ne peut que suggérer ». La deuxième s'ancre davantage dans le registre explicatif de nature historique : aux invités de « dire comment des hommes ont pu concevoir et réaliser une telle entreprise de destruction et d'avilissement », tout en sollicitant l'expérience testimoniale menant à la troisième orientation, soit faire comprendre « comment les victimes n'ont pu y échapper ». La quatrième consiste à revenir à la dimension historique pour expliquer « comment le monde civilisé du XX^e

siècle a pris conscience très tard de cette tragédie ». En somme, cet encadrement initial ne comporte pas d'allusion directe aux polémiques qui ont précédé ; au contraire, il veut placer le débat à un haut niveau de généralité didactique.

Le lancement de l'émission retient ensuite notre attention parce qu'entre ces interrogations et le passage du dernier épisode d'*Holocauste* est intercalé un court reportage sur le voyage d'un groupe de jeunes (18-35 ans) à Auschwitz, trois jours avant l'émission. Le projet initial de duplex depuis le camp a d'ailleurs été abandonné pour diverses raisons : par exemple, Pierre Vidal-Naquet²⁰ y voyait un « spectacle » à « caractère proprement sacrilège et profanatoire ». Toutefois, du point de vue de Joseph Pasteur, qui s'inscrit dans le discours ambiant sur la nécessaire transmission de la mémoire de l'événement, ce sont bien les jeunes qui sont « les plus avides de savoir ». Mais que représente-t-on de ce voyage dans « le plus grand cimetière du monde sans tombe » (selon la formule qui apparaît en incrust) ? A un premier niveau, peut-être principalement une « ambiance. » Le camp est filmé sous la neige, parfois avec des barbelés en avant-plan ; on voit des visages devant les plaques commémoratives, le Canada, le mur des fusillés (travelling avant), un four crématoire (zoom), l'intérieur d'une chambre à gaz, le bloc de la mort. La bande-son comporte des bruits (pas martelés, claquements de fouets, cris, trains...), des bribes de dialogues entre les jeunes, ou entre eux et des déportés qui font

²⁰ P. VIDAL-NAQUET, « Le navet et le spectacle », *Esprit*, n° 4, Paris, avr. 1979, (pp. 119-121), p. 120.

²¹ Cf. LANZMANN, Op. cit. ; ou S. DANÉY, « Le travelling de *Kapo* », *Trafic*, n° 4, Paris, 1992, pp. 5-19.

²² e.g. sur le recueil de témoignages par l'université Yale et les Archives Fortunoff, voir G. HARTMAN, « Apprendre des survivants : remarques sur l'histoire orale et les archives vidéo de témoignages sur l'Holocauste à l'université Yale », *Le Monde juif*, n° 150, janv.-avr. 1994, p. 67-84 ; sur les Archives de l'histoire audiovisuelle des survivants de la Shoah, voir J. WALTER, « Les Archives de l'histoire audiovisuelle des survivants de la Shoah. Entre institution et industrie, une mémoire mosaïque en devenir » in *Cinéma, télévision et histoire* (J.-P. Bertin-Maghit et B. Fleury-Vilatte dir.), Ed. de l'EHESS, Paris, 1998. (A paraître).

visiter le camp («enfer sur terre», «c'est plus grand que ce que j'imaginai», «ça me fait mal tous ces innocents»...), de la musique (musique à tonalité dramatique, mélodée en hébreu...). On «entend» aussi des silences. Mais à un deuxième niveau - davantage symbolique ? -, ce reportage scénarise un voyage qui «redouble» celui qu'ont fait certains des survivants présents sur le plateau, ou celui fait par les victimes (cf. les mouvements appuyés de caméra sur les lieux de mise à mort ou d'élimination des cadavres, autant de procédés dont l'«obscurité» a souvent été critiquée)²¹. A maints égards, ne rendrait-il pas alors inutile la fiction télévisuelle qui suivra ? En tout cas, c'est ce qu'expriment certains jeunes lorsqu'ils sont interrogés après la projection d'*Holocauste*. L'un d'eux déclare qu'il a pris conscience du phénomène concentrationnaire en allant à Auschwitz, tout en ajoutant que «des murs ça ne parle pas, [qu'] il faut des gens qui puissent nous expliquer». Et Anne-Marie Lamory, qui était accompagnatrice du groupe, insiste sur le fait que «les jeunes ont été touchés par les témoins à Auschwitz». Rien ne remplacerait le contact avec les déportés sur les lieux de l'extermination pour prendre conscience de ce qu'étaient la vie et la mort dans les camps. Tel serait le régime efficace de médiation. Dans une certaine mesure, il y a là, en germe, une invalidation du dispositif de l'émission à laquelle ils participent, alors même qu'ils sont en présence de survivants. Ainsi, au moment de la conclusion de l'émission, un jeune affirme qu'il a plus appris en visitant le camp qu'en suivant le débat. D'ailleurs, entre ces deux temps (lancement et conclusion), le dialogue entre jeunes et déportés a été plutôt restreint. D'une part, ils n'ont pas posé de questions sur la vie et la mort dans les camps, mais plutôt des questions latérales («Est-ce que les Allemands savaient ?»); il est vrai que la restitution de l'expérience concentrationnaire sous forme audiovisuelle est source de nombreuses difficultés, aussi bien pour

celui qui témoigne que pour celui qui questionne et écoute²². D'autre part, malgré l'encadrement de leur participation par le biais de l'animatrice qui limite l'interpellation directe (e.g. «Les jeunes se posent les mêmes questions que celles venant de SVP»), ce sont eux néanmoins qui permettent l'intrusion de la polémique dans un débat censé y échapper. En effet, dans le droit fil de ce que nous disions de la programmation sous contrainte, ils interrogent certains participants ou l'animateur sur le rôle de l'Eglise, sur celui de la police française, sur la protection dont bénéficie René Bousquet (secrétaire général à la Police sous Vichy), sur la mise en cause de Robert Hersant (propriétaire de journaux, qui a appartenu au groupe Jeune Front), sur le choix de la diffusion d'*Holocauste* par rapport à celle des *Guichets du Louvre* (un film de Michel Mitrani sur la rafle du Vel' d'Hiv, coproduit par la télévision française).

L'examen de ces éléments du dispositif permet donc de préciser la nature des tensions qui participent à la construction de la parole des survivants et orientent la dynamique et la qualité des échanges. D'un côté, les invités sont sommés de répondre à des questions concernant l'ensemble du processus d'extermination, questions dont les réponses excèdent certainement une compétence fondée sur leur seule expérience. De l'autre, se manifestent les limites de l'entreprise en raison du primat du contact avec le lieu même de l'extermination, ce qui ne favorise pas l'émergence de la parole attendue par les organisateurs et provoque un retour à la polémique. Mais des tensions apparaissent également à l'examen de l'autre grande instance questionnante que serait l'opinion publique.

SVP : contemporains vs déportés ?

Parmi les caractéristiques du dispositif, nous avons signalé que les téléspectateurs sont représentés par SVP. C'est-à-dire qu'ils sont

incités à réagir et à poser des questions par téléphone à un service spécialisé. Guy Darbois, assisté de Bernard Etienne, trie les appels consignés sur des fiches et opère une synthèse qui se traduit par des thèmes de discussion soumis aux participants. Durant cette émission, le contact avec SVP aura lieu à trois reprises. Selon son animateur, les téléspectateurs sont dans l'ensemble favorables à la diffusion du film et les appels antisémites ou antisionistes sont rares (quelques-uns sont lus à titre d'exemples). Mais est-ce à dire que l'ensemble de ces appels permet un questionnement sur la vie et la mort dans les camps, comme le promet le titre de ces *Dossiers*.

De nombreuses réactions sont sélectionnées par Guy Darbois, et un classement s'avère productif pour repérer ce que l'on attend des invités. Ainsi, sur plus d'une dizaine de thèmes, trois concernent-ils directement les survivants en tant que tels : la vie dans les camps, la passivité des victimes, l'unicité de l'extermination. Proche de l'événement dans le temps, un autre thème a trait à l'attitude des Alliés, à celle des institutions religieuses ou caritatives, à celle des populations. Cependant, c'est manifestement l'impact sur le présent ou le futur qui domine. En effet, la majorité des questions

émanant de SVP sont relatives à la présence et au traitement de criminels de guerre en France et en Allemagne, au pardon à accorder aux Allemands, à la conservation des camps, aux risques de résurgence du nazisme, aux autres génocides (antérieurs ou postérieurs à celui dont il est question dans cette émission). Si certains thèmes sont abordés au cours du débat, tous ne font pas l'objet d'un traitement systématique. Par exemple, après la première intervention de SVP durant laquelle la plupart de ces sujets de discussion ont été rapportés, Joseph Pasteur enchaîne sur les réactions des jeunes présents sur le plateau, réactions dont on a vu qu'elles tendaient notamment à limiter la pertinence du dispositif d'échange. En outre, quand SVP relaye les appels d'anciens déportés qui saluent leurs camarades et estiment que le film propose une vision des camps « inférieure à la réalité » - en l'occurrence qu'il était plus dur d'y vivre que d'y mourir - Joseph Pasteur n'y revient pas (pour lui, on a déjà répondu). Une certaine parole des déportés est donc évacuée, comme nous le verrons plus précisément *infra*.

En somme, les invités sont certes présents pour témoigner de leur vécu, mais, avant tout, ils sont amenés à s'exprimer sur ce qui préoccupe les contemporains qui n'ont pas

²³ P. SORLIN, «Une mémoire sans souvenir», *Hors Cadre*, n° 9, Paris, 1991, (pp. 27-38), pp. 35-36.

²⁴ *Ibid.*, p. 29.

²⁵ Les anciens déportés - pour des raisons raciales ou politiques - participant au débat sont Maurice Benroubi, Jacques Bursztyjn, Jeanne-Marie Galut, Tadeusz Horbowski, Hugues Steiner, Marie-Claude Vaillant-Couturier, Simone Weil, Georges Wellers. Sont également présents sur le plateau Jean Galut, qui accompagne son épouse, et C. Shirley qui a découvert un camp avec l'*US Army*.

²⁶ Ces nuances sont à rapprocher de celles apportées par d'autres déportés, comme Primo Levi (*Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, Ed. Gallimard, Paris, 1989, p. 82) : «Nous, les survivants, ne sommes pas les vrais témoins. [...] Nous, les survivants, nous sommes une minorité non seulement exiguë, mais anormale : nous sommes ceux qui, grâce à la prévarication, l'habileté ou la chance, n'ont pas touché le fond. Ceux qui l'ont fait, qui ont vu la Gorgone, ne sont pas revenus pour raconter, ou sont revenus muets, mais ce sont eux, les 'Musulmans', les engloutis, les témoins intégraux, ceux dont la déposition aurait eu une signification générale. Eux sont la règle, nous l'exception.»

²⁷ M. POLLAK, et N. HEINICH, «Le témoignage», *Archives de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 62-63, Paris, 1986, pp. 3-29.

connu la déportation. Autrement dit, il y a là vraisemblablement une autre tension, qui était déjà perceptible dans le cadrage télévisuel de l'émission. Rappelons avec Pierre Sorlin, se référant à Durkheim, que l'émergence des souvenirs intervient de «manière externe, générale et contraignante». En l'espèce, «la communauté (c'est-à-dire [...] chacun de ses membres s'orientant dans la direction que suivent également les autres) se mobilise pour donner consistance à un certain ordre de souvenirs et tend vers les points du passé qu'elle fait resurgir, auxquels elle confère une nouvelle actualité»²³. Il est vrai que ce dispositif télévisuel ne permet guère d'exprimer ce que permet celui du film *Shoah*. Au sujet de ce «monument», Pierre Sorlin²⁴ précise que «ce qui le distingue de tout ce qui était auparavant accessible est la douleur de la parole ; rien n'était oublié et pourtant ce qui restait totalement présent ne s'exprimait pas». Reste maintenant à évaluer en quoi consiste cet ordre de souvenirs dérivés de questionnements qui contribuent à façonner des identités médiatiques.

III. Les identités médiatiques des survivants

Nous avons relevé que les invités, anciens déportés, étaient placés d'emblée en position de témoins par l'animateur. Il les présente sommairement en indiquant les circonstances de leur arrestation et les camps dans lesquels ils ont été déportés²⁵. En revanche, on ne sait pratiquement rien sur leur milieu d'origine ou sur les tâches auxquelles ils étaient affectés (*Revier ? Sonderkommando ?* etc., ces affectations n'étant évidemment pas indifférentes à la nature des propos). Quoi qu'il en soit, la position testimoniale est acceptée par les participants, quitte à en préciser le sens²⁶. Par exemple, Simone Weil

ou Jacques Bursztyń parlent au nom de ceux qui ont été assassinés. Ou bien Hugues Steiner déclare qu'il a été avant tout une «victime» et qu'il ne se veut ni «héros», ni «juge» ; il se veut «témoin», ce qui signifie - de son point de vue - «messenger de mauvaises nouvelles du passé». Pour autant les invités sont-ils de simples porte-parole, ou des porteurs d'une parole dénuée de tout fondement judiciaire ? Michaël Pollack et Nathalie Heinrich²⁷ ont apporté une contribution importante à cette question. Ils signalent notamment que les modes de sollicitation influent sur l'organisation et l'orientation du témoignage. Aussi distinguent-ils la démarche spontanée (autobiographie) de celle qui est sollicitée de l'extérieur ; cette dernière est patente dans des dispositifs juridiques (procès) ou historiques (dépositions devant des commissions) ; ils relèvent également l'existence de démarches mixtes. Dans le cadre de ce dispositif télévisuel, les personnes présentes sont sollicitées de l'extérieur et leur discours est plutôt orienté vers une forme de jugement ou vers la production d'une connaissance de nature historique ou sociologique. Mais le récit de vie peut aussi affleurer. En conséquence, il nous semble que, sous une forme quelque peu schématique, la parole testimoniale des survivants est dépendante de plusieurs pôles identitaires, dont le poids n'est pas nécessairement équivalent et qui peuvent parfois être en tension les uns avec les autres. En effet, les invités sont amenés à s'exprimer en tant qu'experts ou historiens. Mais n'est-ce pas *in fine* au détriment de la reconnaissance de leur identité de victimes ?

L'identité experte

D'évidence, le débat télévisuel n'est pas cadré sur le modèle du procès (*e.g.* les différentes parties ne sont pas représentées). Toutefois, les participants sont conduits à porter des jugements dans un cadre qui n'est certes pas judiciaire, mais proche de celui

de l'expertise. Si l'on se réfère à la sociologie de cette dernière, on sait qu'elle intervient dans une situation de rupture (un événement) par rapport au cours ordinaire. On sait aussi qu'elle appelle une mesure et un jugement mobilisant des critères éthiques et techniques, tout en se référant à un savoir réputé scientifique et à des savoirs de sens commun, dont la distribution est variable. Avec cette émission, on se trouve effectivement dans une situation de rupture par rapport au silence sur l'extermination ; de plus, le choix du support est discuté dans l'espace public. Aussi, en raison des contestations accompagnant la diffusion de *Holocauste* et de la difficulté - si ce n'est de l'impossibilité - de représenter ce que fut la vie et la mort dans les camps, les invités sont-ils amenés à se prononcer sur la qualité du téléfilm.

A l'invitation du présentateur, dès l'ouverture du débat, tel est le cas pour Jacques Bursztyrn. Sur la base de son expérience, il atteste la conformité de la fiction télévisuelle par rapport à la réalité concentrationnaire, il prend acte de la justesse de la chronologie, il souligne l'intérêt de la monstration de la révolte, notamment celle des jeunes. En quelque sorte, ce discours fonctionne comme un moyen d'authentification du récit. Il fonctionne aussi comme un moyen de validation du support retenu. En l'espèce, l'invité approuve le recours au «romanesque» qui «est la seule forme par laquelle on peut s'identifier». De son côté, Simone Weil argumente, elle aussi, en faveur de la diffusion du téléfilm et récuse tout sentiment «masochiste». Pour elle, il faut le montrer aux Français «par fidélité à ceux qui ne sont pas rentrés». Elle étaye son argumentation par le fait que les déportés avaient la conviction qu'on ne les croirait pas s'ils

revenaient et racontaient ce qu'ils avaient vu et vécu. De plus, elle met en évidence une différence entre cette fiction et les documents d'actualité qui montrent l'horreur, mais qui n'«expliquent» pas. Ici, la mise en récit fournirait des clés de compréhension d'un événement réputé impensable. L'approbation du passage d'*Holocauste* est également motivé par l'espoir qu'il contribuera à ce que semblable événement ne se renouvelle pas. Toutefois, le jugement expert ne se fait pas que dans un sens positif. Nous observons des modulations allant de la critique partielle, qui mobilise aussi l'expérience en tant que victime, à la remise en cause totale, non sans mobiles politiques.

En effet, Simone Weil porte une critique à l'égard de la représentation filmique. Elle n'hésite pas à parler d'«erreur psychologique» en se référant au fait que «ce que les Allemands avaient détruit en nous, c'était surtout l'humanité». En conséquence, elle réfute une vision des relations entre déportés, fondées sur la gentillesse ou la solidarité ; elle explique que ceux-ci étaient parfois devenus des «bêtes» en donnant l'exemple d'une scène où l'on voit un déporté voler la couverture d'un mort ; or, selon elle, ces vols avaient lieu souvent au détriment d'un vivant. Il faut noter que ce passage du débat a retenu l'attention des commentateurs dans les médias. Certes, on peut estimer que cela est dû à la personnalité du locuteur (un ministre en exercice, ancienne déportée de surcroît qui ne s'était guère exprimée sur le sujet) ou à l'aspect surprenant du propos (c'est une des lois de la sélection de l'information au sens journalistique), mais plus profondément on a affaire à l'expression du quotidien de la vie dans les camps, à une parole qui restitue ce qui est enfoui et qui fait

²⁸ M. POLLACK, *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Ed. Métailié, Paris, 1990 ; A. WIEVIORKA, Op. cit.

rarement l'objet d'une publicisation télévisuelle (rappelons que le débat a eu lieu en 1979). En quelque sorte, la narration de ce type de comportement contrarie des identités dominantes, celle du déporté supposé docilement conduit à l'abattoir ou celle du déporté résistant héroïquement²⁸. Toujours à l'aune de l'éthique, dans le cours du débat, Jacques Bursztyn critique le téléfilm parce qu'il ne montre pas l'indifférence de certaines institutions, en particulier celle de l'Église catholique et de son chef (quand bien même une partie du clergé a-t-elle aidé des Juifs).

Ces jugements semblent partagés par les invités. Cependant, si l'identité experte est commune à plusieurs témoins, cela ne signifie pas pour autant qu'il y ait systématiquement accord entre eux (d'une façon générale, une expertise entraîne souvent une contre-expertise). Toujours à propos d'*Holocauste*, un déporté polonais, Tadeusz Horbowski, récuse totalement cette production. Estimant que les Américains ne sont pas capables de faire un film sur l'extermination, il fait le panégyrique du film «tourné par les SS» dans le ghetto de Varsovie, et diffusé par la télévision polonaise sous le titre *Requiem pour 500 000*. Cette intervention s'inscrit dans une dimension conflictuelle relative à la singularité du génocide sur laquelle nous reviendrons. Nonobstant ce jugement négatif, mais marginal, la position d'expertise ne permet-elle pas globalement de couper court aux accusations à l'encontre du téléfilm et, somme toute, d'accréditer la représentation qu'il fournit, quand bien même est-elle nuancée sur certains aspects importants ? Ce faisant, une telle expertise de la représentation proposée contribue vraisemblablement à limiter l'expression par les survivants de leur expérience de victime dans les camps, puisqu'elle ne ferait que redoubler la fiction. Il devient compréhensible qu'une part non négligeable des débats

s'ancre dans une configuration à dominante historienne, ce qui pose la question de l'articulation d'un savoir scientifique et d'un savoir provenant de l'expérience. Question d'autant plus épineuse, puisqu'il n'y a pas de «spécialistes» sur le plateau.

L'identité historienne

Dans la logique de cette émission, typique d'une télévision à dimension éducative, les invités sont amenés à fournir des connaissances de nature historique sur plusieurs aspects de l'extermination, censées correspondre aux attentes des téléspectateurs dont SVP ou le présentateur se font les interprètes (voir *supra*). Ces explications viennent parfois en réponse aux rares questions des jeunes présents sur le plateau. Elles peuvent enfin correspondre aux débats du moment, notamment ceux qui ont provoqué la diffusion d'*Holocauste*. Mais il ne s'agit pas que d'explications. Celles-ci se doublent fréquemment de justifications. Pourquoi ? Les invités ont à gérer une sorte d'empilement identitaire : il leur faut concilier la mise à distance requise par la démarche explicative et leur implication en tant que victimes. Qui plus est, en forçant quelque peu le trait, certaines interrogations sont susceptibles de les culpabiliser.

A cet égard, le traitement de la question de la supposée passivité des victimes est significative. Les témoins fournissent des explications d'ordre général en se référant à des considérations d'ordre historique ou sociologique. Ainsi Jacques Bursztyn évoque-t-il l'aveuglement des Juifs allemands, qui ont participé au premier conflit mondial et qui ont cru à l'Allemagne de l'après 1918, et en arrive à mettre en cause un «optimisme tragique dans le judaïsme». De son côté, Simone Weil s'emploie à démontrer que les Juifs de France n'avaient pas conscience de la situation. C'est pourquoi elle s'efforce de faire comprendre ce qu'elle nomme un

«engrenage» (tampon sur les cartes d'identité, port de l'étoile jaune, etc.). De la même façon, Jacques Bursztyn plaide pour que l'on explique le fonctionnement de la «machine». Ce type d'explications fait aussi l'objet d'une montée en généralité justificatrice, au sens où, par exemple, Hugues Steiner insiste sur le fait que la passivité n'est pas le seul apanage des Juifs, mais qu'elle s'applique aux Allemands, aux populations occupées qui n'ont pas ou guère réagi face à la déportation et à l'extermination. Georges Wellers (historien, mais qui n'est pas présenté comme tel) met en évidence, lui aussi, le fait que la passivité était caractéristique de tous les déportés. Il fournit des explications liées à l'organisation du «système concentrationnaire» : le déporté n'est jamais seul, ce qui rend difficile les velléités de «complot» et engendre une peur face à une action qui aurait des conséquences négatives sur le groupe. Il donne également des informations sur la mystification ayant cours à Drancy (lettres rassurantes, dépôts de valeurs avec des bons en zlotys qui seraient remboursés au camp...). Le couplage, ou l'oscillation, entre explication et justification est plus manifeste encore dans le discours qui s'appuie sur une expérience personnelle. Par exemple, Hugues Steiner explique dans quelles circonstances il s'est évadé, avec treize personnes, du train qui le menait à Auschwitz, tout en soulignant qu'une partie de ceux qui étaient dans la voiture n'ont rien fait pour favoriser cette évasion par peur des représailles. Il serait possible de faire une démonstration identique sur les tensions à l'oeuvre dans le traitement de la question relative à la connaissance que l'on avait de l'extermination ou de ses prémisses, en particulier du point de vue des groupes voués au génocide.

Toutefois, comme dans la configuration experte, il n'y pas unanimité sur tous les sujets. Notamment en ce qui concerne l'unicité du génocide. Par exemple, Maurice Benroubi aborde ce point en soulevant contre l'omniprésence des mots «Juifs, Juifs, Juifs», au détriment d'autres catégories de victimes. Mais c'est surtout Tadeusz Horbowski qui développe ce sujet. Non sans vigueur, il s'emploie à démontrer l'ampleur des massacres perpétrés à l'encontre de la population polonaise et il s'attache en particulier à l'élimination des élites et au fait que les premiers gazages au Zyklon B ont été effectués sur des prisonniers polonais et russes. Il en arrive à l'affirmation que tout ceci s'inscrivait dans un processus d'«extermination biologique de la nation polonaise». Cette position provoquera un début de controverse avec Hugues Steiner sur les rapports entre Polonais et Juifs. A ce stade du débat, pointe l'une des manifestations de ce que Jean-Michel Chaumont²⁹ nomme «la concurrence des victimes», dont on connaît les tenants et aboutissants dans le champ des historiens.

Le pôle identitaire historien est donc très présent dans ce débat. Il nous semble que ce phénomène est certes dû à la configuration du dispositif télévisuel et à la demande des contemporains qui n'ont pas vécu la période, mais peut-être aussi à l'état de la recherche française sur l'extermination. Est-ce vraiment un hasard s'il n'y a pas d'historien ès qualités sur le plateau et que les invités sont amenés à être investis de la sorte ? A cette époque, rares sont les chercheurs (Joseph Billig, Léon Poliakov, Olga Wormser-Migot...) qui consacrent leur énergie à l'étude de la déportation ou du génocide et dont les travaux soient médiatisés ; en

²⁹ J.-M. CHAUMONT, Op. cit.

³⁰ Ibid.

outre, les ouvrages de grands spécialistes étrangers (au premier rang desquels Raul Hilberg) ne sont pas encore traduits. De fait, les mises en forme explicatives ou les rationalisations sont largement le fruit des survivants, que ce soit par le biais de figures emblématiques ou par celui de groupements de déportés sur des bases politiques, nationales ou ethniques. A cet égard, nous pouvons noter que s'il y a bien des discussions sur l'unicité du génocide, on ne trouve pas trace, dans ce débat, d'une «glorification» de l'extermination par les survivants juifs, phénomène dont Jean-Michel Chaumont³⁰ voit l'émergence à partir de 1967. En quoi consiste alors le troisième pôle à dominante victimaire ?

L'identité victimaire

Lorsqu'on visionne ce débat on ne peut qu'être frappé par l'écart entre la promesse du titre «Vie et mort dans les camps nazis» et les propos tenus. En effet, si la (sur)vie dans les camps est bien annoncée par Joseph Pasteur comme un thème majeur de la soirée, elle ne fait guère l'objet de questions frontales. D'ailleurs, plusieurs commentateurs ont estimé que ce débat n'avait rien apporté que l'on ne sache déjà. Mais, de notre point de vue, ce n'est pas la nouveauté qui importe, mais plutôt les modalités d'apparition de l'identité liée au processus de victimisation des autres et de soi. Au fond, il est possible de distinguer deux régimes. Le premier serait indirect : comme nous l'avons signalé, l'expérience peut survenir lors d'une explication fournie dans le cadre historien, ou bien fonctionner comme argument dans le cadre expert ; auquel cas, elle peut s'inscrire dans une discussion permettant une appropriation par des participants, voire par une partie du public (cf. les articles de presse). Le second régime, rare dans ce débat, serait direct : la narration de l'expérience peut constituer l'objet central d'une intervention ; elle provoque alors moins une relan-

ce de la discussion qu'une écoute respectueuse, mais parfois proche d'une forme d'incompréhension.

Pour le premier cas de figure, en ce qui concerne la mort, Joseph Pasteur interroge Marie-Claude Vaillant-Couturier qui a accordé une interview à l'*Humanité* où est évoquée la «mort propre». Elle explique que cette expression provient des réactions de plusieurs de ces compagnes de déportation dont les maris avaient été fusillés pour acte de résistance, et qui, dans une certaine mesure, avaient eu la «chance» de mourir debout, et non dans la déchéance produite par le camp (ce que corrobore Simone Weil à propos de sa mère, qui, durant un an, connut l'avitissement de l'univers concentrationnaire). A cette occasion, Marie-Claude Vaillant-Couturier rappelle - en se référant à la demande d'une déportée qui n'est pas sur le plateau - que des enfants juifs venant de Hongrie ont été jetés vivants dans des fournaies. En ce qui concerne la survie, elle précise que les conditions de vie des Juifs étaient plus terribles que celle d'autres catégories de déportés. Elle rend compte de l'organisation de la résistance à l'intérieur du camp et de l'atrocité de la répression. Pour sa part, Jacques Bursztyn explique qu'il a fait partie d'un groupe tentant de réguler les relations entre déportés pour assurer un partage équitable des faibles ressources. Le lecteur se souviendra aussi des propos de Simone Weil sur la frontière entre l'humanité et l'animalité, qui ont été repris par les médias. En somme, dans ces propos, les invités attestent de l'horreur et des réactions face à celle-ci. Et c'est bien par une forme de rationalisation de l'expérience que s'ouvre une possibilité de dialogue entre survivants, qui sont principalement en position de témoins de la victimisation des autres. Mais il est deux intervenants dont le régime de prise de parole n'est pas le même, en particulier parce que l'interpel-

lation pour témoigner de l'expérience est plus directe. L'effet est différent.

Intéressons-nous d'abord à Jeanne-Marie Galut, qui fut déportée en tant que Tzigane. Après avoir donné quelques éléments sur la proximité et les différences de la déportation des Tziganes avec celle des Juifs, elle livre un récit de vie, non sans difficultés liées au maniement de la langue française. Mais ce ne sont pas les seules raisons. De toutes les personnes présentes, elle est la seule à exprimer explicitement les sévices dont elle, ou ses proches, ont été victimes. Ainsi, elle raconte comment elle a été battue à coups de pelle pour avoir ramassé des épiluchures de carottes. Elle raconte encore comment l'un de ses cousins, qui ne travaillait pas assez vite, a été assassiné par le même moyen, ou comment d'autres parents ont été tués à coups de bâton. Si l'évocation de tels souvenirs est une façon de re-présenter l'expérience concentrationnaire, elle a aussi la propriété de rendre évidente la relation entre une expérience privée et l'actualité du discours. C'est-à-dire que le témoignage provoque de l'émotion, des pleurs. Ou qu'il engage la croyance religieuse : lorsque Joseph Pasteur demande au témoin comment elle a eu «la force de survivre», elle répond «Dieu m'a tenue.» De telles modalités rendent l'intervention guère discutable. En outre, il n'y en a pas d'autres du même type dans cette émission. Il n'y a donc pas de confrontation possible avec des narrations aussi impliquantes. Diverses raisons peuvent être avancées (pudeur, personnalité des témoins, fonctions dans le camp, etc.), mais il faut certainement tenir compte de la logique du débat : arrimée à une volonté pédagogique par les organisateurs de ce dernier, elle est de

surcroît davantage tributaire des problèmes posés par la déportation aux questionnants que de la souffrance qu'ont connue et que connaissent encore les victimes survivantes. Ceci peut d'ailleurs conduire à une sorte d'impasse communicationnelle.

Examinons les deux interventions très courtes de Maurice Benroubi, sollicité en ces termes par Joseph Pasteur : «Racontez-nous ce que vous avez vu.» Question ô combien massive et éloignée des protocoles permettant le retour sur un passé douloureux, comme dans d'autres dispositifs testimoniaux. Et le témoin de répondre en commençant par rectifier une formule utilisée par le présentateur qui avait retracé le destin d'un invité en ajoutant que ce dernier avait été déporté en «enfer». Puis, sans transition, si ce n'est un «Vous m'excuserez», il passe à un souvenir, celui de Juifs allemands qui voient passer des Stukas au-dessus du camp et qui s'exclament : «Ils sont beaux nos avions» ; il explique brièvement que, malgré ce que les Allemands faisaient, les Juifs avaient leur passé et il conclut : «C'est tout, excusez-moi.» Et le débat se poursuit sur ce que les Allemands savaient des camps. Dans une autre intervention, un peu plus longue, ce témoin livre sa perception des SS : «Vous savez c'étaient des bandits qu'on avait habillés en SS dans les camps. Ceux qui étaient dans les camps ce n'étaient pas de vrais SS, car de vrais SS n'auraient pas été, pour l'idéal, mettre des enfants dans les fours crématoires [...], c'étaient des droits communs.» Il précise encore que, au camp, le sol était jonché de billets de banque et que personne ne les ramassait, que les SS n'en faisaient rien et qu'ils ne pouvaient pas correspondre avec leur famille. Peut-être conscient des diffi-

³¹ Voir M. POLLACK, *Op. cit.*

³² N. NEL, «Le désir d'identité dans la conversation TV», *L'Image*, n° 3, Paris, déc.1996, p.143-156.

³³ J. BOURDON, «Le flash et le papier peint : mémoires de télévision», in *La télévision et ses téléspectateurs* (J.-P. Esquenazi dir.), Ed. L'Harmattan, Paris, 1995, pp. 13-31.

cultés de réception de ses paroles, il (s')interroge : «Vous comprenez monsieur Pasteur ?» ; et le présentateur répond : «Très bien monsieur.» Néanmoins, compte tenu du ton employé par celui-ci, il est possible d'en douter. Bien sûr, il s'agit là d'une interprétation, mais il n'en demeure pas moins qu'il y a un problème parce que ce sont des fragments de souvenirs (tout souvenir est d'ailleurs fragment), qui sont livrés hors de tout effort de contextualisation, de rétablissement de l'implicite permettant de dégager leur sens. Effort d'autant plus nécessaire que ces paroles s'écartent d'une forme de discours commun, si ce n'est stéréotypé, sur l'expérience concentrationnaire³¹. Et quand Jacques Bursztyń tente de discuter ces propos, le présentateur bloque la discussion. Comment ne pas revenir ici à la remarque de Pierre Sorlin sur l'expression de la «douleur» de la parole, qui nécessite un autre cadre pour favoriser son émergence et son écoute. A la limite, n'aurait-on pas affaire à un témoin gênant par rapport au dispositif de l'émission qui se veut espace de visibilité et de dicibilité³² d'une parole explicative ou d'un récit aisément compréhensible ou recevable ?

Répondre à cette question mène à ce qui est devenu une sorte de lieu commun. En l'occurrence que les invités sont dans une situation paradoxale. Ils ont accepté de participer au débat et parlent en fonction d'un «ordre de souvenirs» qui s'impose à eux. En tant qu'experts, ils jugent de la représentation de ce qu'ils ont été, représentation produites par d'autres ; fortement investis d'une identité historique, ils fournissent des explications à ceux qui n'ont pas vécu ce qu'ils ont vécu ; et quand ils s'essaient à exprimer leur propre expérience victimaire, celle-ci a du mal à se frayer un chemin. D'ailleurs, à plusieurs reprises, ils énoncent que, pour eux, demeure de l'indicible. Par exemple, Jacques Bursztyń affirme clairement qu'on ne peut pas tout raconter (il évoque par exemple

l'odeur de chair brûlée), ou tout expliquer ; Tadeusz Horbowski estime qu'on manque de paroles pour décrire ce qu'a été Auschwitz ; Georges Wellers souligne qu'il est difficile de faire comprendre ce que les déportés ont vécu et que, dans une certaine mesure, ces événements sont incommunicables. Dans ces conditions, ce débat, comme toutes les prises de parole par des témoins de l'extermination, n'est-il pas un compromis entre le dicible et l'indicible ? Ce qui varie est peut-être la part de l'un et de l'autre, en raison notamment de l'agencement singulier des dispositifs ou du contexte social et mémoriel. Ce qui nécessite une étude comparative que nous comptons bien élargir.

Conclusion

De notre point de vue, il faut donc se méfier des généralisations abusives sur le rôle de la télévision dans la construction de la mémoire de l'extermination. Et les tentations d'y succomber ne manquent pas. Elles mènent facilement à dénoncer le caractère réducteur du média. Pour aller en ce sens, il suffirait d'évoquer les suites qui ont été données à ce débat le lendemain dans les JT. A l'inverse des annonces de l'émission, les sujets sont centrés sur un survivant. En l'occurrence, Simone Weil dont nous avons souligné qu'elle était une figure emblématique : à 18h 30, on diffuse l'extrait de ses propos sur la destruction de l'humanité des déportés ; à 20h, le téléspectateur peut (re)voir Simone Weil sur le plateau des *Dossiers de l'écran* et quelques séquences d'*Holocauste* ; il assiste aussi à deux scènes d'hommage : des petits Alsaciens adressent un compliment au ministre et lui offrent un bouquet ; le ministre décore de la Légion d'honneur une déportée, sous les applaudissements... Néanmoins, la vie et la mort dans les camps se réduiront-elles à si peu dans la mémoire des téléspectateurs ? En fait, la formation de celle-ci est mue par des processus d'ap-

propriation, somme toute, complexes, qui font l'objet de recherches prometteuses³³.

Quoi qu'il en soit, dans les articles consacrés à l'ensemble de l'« affaire » *Holocauste*, s'il y a peu d'analyses précises du débat en tant que tel, les jugements sur le média télévisuel abondent. Une livraison d'*Esprit* est significative à cet égard. Différents contributeurs au « Journal à plusieurs voix » se sont intéressés à ces moments de télévision, or celle-ci trouve grâce uniquement aux yeux de Joseph Rován qui pourtant n'en a pas, d'ordinaire, une haute idée : « Puisque seule la télévision peut être l'antidote de la télévision, nous avons eu une démonstration convaincante de ce que pourrait être une télévision éducatrice, une télévision 'éduquante', une télévision d'éducation populaire »³⁴. Les autres se livrent à des condamnations sans appel du média. Ainsi, aux motifs de sa proximité avec une « nouvelle forme d'obscurantisme religieux » et du primat de la relation interpersonnelle sur la technique, Isabelle Orgogozo³⁵ réfute son caractère pédagogique pour faire comprendre l'événement. De son côté, Paul Thibaud³⁶ pense que « la télévision a dans cette affaire multiplié les occasions de se leurrer, la plus naïve des idées qu'elle suscite étant que l'on peut sans difficulté, sans aucun frais et sans aucun effort transporter des millions de gens d'un lieu ou d'un temps à un autre. » Ce sont là des critiques parmi d'autres, qui sont loin d'être toujours dénuées de pertinence. Cependant, la télévision n'est pas un monolithe.

Mieux vaudrait se pencher sur les télévisions et adopter une posture de recherche différente, pas plus systématiquement

enchanteresse que dénonciatoire. D'abord parce que le média n'est pas à ce point autonome : les conditions de production, de programmation et de réception ne sont pas intangibles. Ensuite parce que les dispositifs, auxquels on ne s'attache pas assez pour comprendre les dynamiques mémorielles, évoluent. L'interaction des uns avec les autres influe sur l'élaboration de mémoires et non d'une mémoire. De fait, l'économie des témoignages des survivants dans cette édition des *Dossiers de l'écran* n'est pas nécessairement identique, par exemple, à celle d'une *Marche du siècle* consacrée au procès Barbie³⁷. Du reste, certaines mises en forme de témoignages audiovisuels ont accédé au petit écran - *Shoah* étant le cas paradigmatique - et contribuent à modifier le rapport à l'événement. Demain, ce sera peut-être le tour de ceux recueillis par l'université Yale ou par la Fondation créée à l'initiative de Steven Spielberg, dont la numérisation est en cours. En outre, apparaissent, en France, les premiers CD-Rom sur l'extermination³⁸ ; les suivants intégreront éventuellement des matériaux télévisuels. Et quand on sait que se développe ce qu'il est convenu d'appeler la télévision interactive, nous pouvons faire l'hypothèse que les discussions sur l'articulation de la connaissance et de la reconnaissance de la Shoah *via* une multiplicité de supports, ou sur la définition des « bonnes » formes mémorielles ont de l'avenir. D'ores et déjà une chose est certaine : viendra un jour où plus un survivant n'aura son mot à dire. Mais nous aurons toujours à travailler sur tous ceux qu'ils nous ont légués, quelque soit le média utilisé.

³⁴ J. ROVAN, « Holocauste 1979 », *Esprit*, n° 4, Paris, avr. 1979, (pp. 116-118), p. 117.

³⁵ I. ORGOGOZO, « Ce que téléviser veut dire », *Esprit*, n° 4, Paris, avr. 1979, (pp. 118-119), p. 119.

³⁶ P. THIBAUD, « Se rappeler... », *Esprit*, n° 4, Paris, avr. 1979, (pp. 121-124), p. 122.

³⁷ J.-F. DIANA, « Le procès télévisé : émergence d'un dispositif original. Le cas du procès Barbie », in *Télévision, justice et régulation* (J. Walter, dir.), Ed. L'Harmattan, Paris, 1998. (A paraître).

³⁸ J. WALTER, « Archives historiques, mise en mémoire et dispositifs virtuels. Les *Histoires du Ghetto de Varsovie* » in *Dispositifs, scènes et mondes virtuels* (N. Nel dir.), Ed. L'Harmattan, Paris, 1998. (A paraître).

CARLA GIACOMOZZI,

Stadtarchivarin

Stadtgemeinde Bozen - Italien

GIUSEPPE PALEARI,

Hauptbibliothekar

Stadtbibliothek der Gemeinde Nova Milanese -

Italien

«Geschichte und Erinnerung» und «...per non dimenticare»

Erfahrungen von zwei Gemeinden Italiens

Die Verfasser

Die Verfasser arbeiten in zwei öffentlichen Körperschaften in Norditalien.

Carla Giacomozzi ist Archivarin des Stadtarchivs der Stadtgemeinde Bozen, Provinzhauptstadt mit nahezu 100.000 Einwohnern, wo vom Sommer 1944 bis Ende April 1945 ein NS-Durchgangslager eingerichtet wurde.

Giuseppe Paleari ist Verantwortlicher der Biblioteca Civica Popolare der Gemeinde Nova Milanese, eine Stadt im Mailänder Hinterland mit 21.000 Einwohnern. So wie in anderen Ortschaften Norditaliens war in Nova Milanese während des 2. Weltkriegs der Widerstand tätig und drei Noveser wurden in die NS-Lager deportiert.

Grundsatzprogramme

Zu verschiedenen Zeiten haben beide Gemeindeverwaltungen zwei Grundsatzprogramme zur Kenntnis der politischen italienischen Deportation ausgearbeitet, und zwar «*Storia e Memoria: il Lager di Bolzano - Geschichte und Erinnerung: das Bozner Lager*» der Stadtgemeinde Bozen, das seit 1995 läuft und «... *per non dimenticare*» (=... *um nicht zu vergessen*), an dem die Gemeinde Nova Milanese seit 1993 arbeitet. Beide Grundsatzprogramme beschäftigen die besagten Verfasser nicht vollzeitig, da sie auch in den anderen Bereichen ihrer Arbeit (Archiv und Bibliothek) ständig tätig sind. Außerdem werden alle Initiativen von einer einzigen Person ausgeführt, d.h. ohne eine

eventuelle Hilfe von Kollegen oder Mitarbeitern.

Erst seit 1996 arbeiten die Gemeindeverwaltungen von Bozen und Nova Milanese konkret zusammen.

Zielsetzung

Das Ziel jeder Initiative - sowohl im Bereich der Datensammlung als auch deren Bekanntgabe und Verbreitung - ist, allen und *besonders den Jugendlichen* eine konkrete Möglichkeit zur Kenntnis einiger Seiten der Geschichte der italienischen und europäischen NS-Lager zu bieten.

Grundsatzprogramme

1. Phase : Datensammlung

Anfänglich wollten die Verfasser ihre Arbeit dem obengenannten Ziel folgend organisieren, doch mußten sie bald bemerken, daß es in Italien nur *spärliches Lehrmaterial* über die Deportation, und insbesondere über die politische Deportation gibt¹. Dementsprechend hat sich ihre Arbeit hauptsächlich auf die Nachforschung, die Herstellung und die Vorbereitung von Primärquellen orientiert (und das bis heute noch) ; darunter verstehen sie :

- Zeugenaussagen
- Lieder
- Schriftliches und audiovisuelles Material

Zeugenaussagen : Durchführung von Videointerviews

Vorzugsquellen der Verfasser bleiben die Erinnerung und die Erinnerungen der ehem. Deportierten. In diesem Hinblick unterstützen die Gemeindeverwaltungen von Bozen und Nova Milanese das Programm zur Sammlung von Videointerviews. Sein Zweck ist die Produktion einer umfangreichen Reihe von Videointerviews auf VHS für die Schulen ihrer Regionen.

Die Verfasser führen die Interviews besonders mit den ehem. politischen italienischen Deportierten durch, und das mit den nachstehenden Mitteln und nach folgender Methodologie :

Ausrüstung

Das Stadtarchiv der Stadtgemeinde Bozen und die Biblioteca Civica Popolare der Gemeinde Nova Milanese verfügen über eine Videokamera in digitalem Format (Mini DV) sowie über ein Videoaufnahmegerät im SVHS Format, das für die Realisierung der Master benutzt wird. In der Biblioteca Civica Popolare der Gemeinde Nova Milanese führen die Verfasser alle Phasen der Postproduktion anhand einer spezifischen Software durch. Die Vervielfältigung des Masters (etwa 100 Kopien für jedes Video) wird an einen Freiberufler übergeben ; später werden auf Anfrage kostenlose Kopie der Videos an die Schulen verteilt.

¹ Ein gutes Beispiel für diesen «Mangel an Primärquellen» ist das Bozner Lager : Erst 1995 war es nach der Sammlung und Anordnung von öffentlichen und privaten Dokumenten möglich, eine Wanderausstellung mit Fotos und Dokumenten zu veranstalten. Die Ausstellung und der entsprechende Katalog sind ein erster Beitrag, um eine 50 Jahre lange Lücke über die vier NS-Lager in Italien aufzufüllen. Man denke an das Bozner Lager, durch das mehr als 11.000 Personen gekommen sind, was ein Viertel der gesamten italienischen Deportation (aus Gründen der Politik und der Rassenzugehörigkeit) bedeutet. Und dabei ist es traurig und besorgniserregend feststellen zu müssen, jedoch gebührt es, auf die unzureichende Aufmerksamkeit der Fachintellektuellen hinzuweisen, die trotz der allgemeinen Verbreitung solcher Nachforschungen, sie bisher praktisch ignoriert haben.

Finanzierung

Die öffentlichen Geldbeiträge für die Realisierung dieses Materials sind sehr knapp. Zudem können die Verfasser mit keinerlei privater Unterstützung rechnen.

Orte und Art und Weise der Produktion

Zwei sind die Anlässe, in denen die Verfasser bis heute Aufnahme gedreht haben, und zwar während öffentlicher internationaler Gedenkveranstaltungen und (öfters) mit den ehem. Deportierten persönlich, d.h. bei ihnen zu Hause oder auch im Büro (also nicht in einem für Interviews ausgestatteten Raum). Beide Drehtruppen bestehen aus einer einzigen Person, auf welcher die ganze technische Verantwortung lastet; dabei müssen die Verfasser einerseits mit einer Videokamera aufnehmen und gleichzeitig dem Überlebenden bei der manchmal auch schweren Erinnerung nach folgendem Schema helfen:

- wann, wo, warum und von wem wurde er/sie inhaftiert;
- eventuelle Verhöre;
- in welchem Gefängnis und mit wem wurde er/sie inhaftiert;
- die Fahrt vom Gefängnis zum DuLag/KZ;
- in welches DuLag/KZ wurde er/sie transportiert (Entblößung, Glattscheren, Immatrikulation);
- die verrichtete Zwangsarbeit (eventuelle Name der Firma, die Art der Arbeit, in welchen Ortschaften);
- die Befreiung.

Manchmal arbeiten beide Verfasser zusammen, so daß eine fixe Videokamera die ganze Geschichte aufnimmt während die zweite einige Einzelheiten festhält.

Postproduktion

Beide Verfasser arbeiten darauf an allen Phasen der Postproduktion, d.h. an der

Schaffung des Masters. Als Insert der Videos werden nur Einzelheiten des Überlebenden und eventuell auch persönliche, zeitgenössische Dokumente (z.B. originaler Entlassungsschein, originales Dreieck, originale Matrikelnummer) benutzt.

Für das Video wird immer Musik gewählt, die entweder von ehem. deportierten Künstlern im NS-Lager oder nach der Befreiung komponiert wurde oder von anderen in Erinnerung an jene Zeiten geschaffen wurde.

Zur Kategorie der Videointerviews zählen auch jene Interviews, die bei besonderen Angelegenheiten gedreht werden, wie z.B.

- die Reise nach Bozen und Dachau mit zwei ehem. deportierten Priestern (September 1997); die entsprechenden Kosten wurden von beiden Gemeindeverwaltungen getragen; aus dieser Erfahrung wird ein eigenes Video montiert werden;
- die Reise nach Mauthausen und Gusen anlässlich des 10. Jahrestages der Seligsprechung des französischen, in Gusen verstorbenen Priesters Marcel Callo (Oktober 1997); diese Veranstaltung wird ein dreisprachiges Video bilden (italienisch, deutsch, französisch);
- die zahlreichen Aufnahmen von Tagungen, Gedenkveranstaltungen und -reisen (Dokumentationstätigkeit) in verschiedenen Städten Italiens in den letzten Jahren.

Lieder

Während der Nachforschungen und der Interviews konnten die Verfasser viele Lieder wiederfinden, die in den KZ selbst komponiert und heimlich oder auch offiziell gesungen wurden. Daraufhin haben sie einen Chor von Freiwilligen gebildet und zwei Konzerte in Bozen und Nova Milanese veranstaltet. Beide Konzerte fanden im Rahmen

der zweisprachigen Veranstaltung «*La Memoria in Rassegna - Video di Resistenza, Deportazione e Liberazione / Erinnerungen Revue passieren lassen - Videos über Widerstand, Deportation und Befreiung*» statt. In den kommenden Tagen werden die Verfasser einen Antrag an die Europäische Kommission stellen, um einen Geldbeitrag für die Anfertigung einer CD + Booklet + Video VHS der Aufnahmen dieser Konzerte zu erhalten. Mit dem Nettoverdienst möchten die Verfasser ein neues Programm auf europäischer Ebene unterstützen, und zwar die Sammlung und die entsprechende Veröffentlichung aller, über das Thema «Deportation» in den KZ-Denkmalern, Museen und Fachinstituten verfügbaren Materialien.

Schriftliches und audiovisuelles Material

Fragebogen

Auf Antrag an die «Sektion Nachforschungen» der Associazione Nazionale Ex Deportati Politici (und vielleicht auch aus gegenseitiger Sympathie) wurden dem Stadtarchiv der Stadtgemeinde Bozen mehrere Hunderte von Privatadressen der ehem. Deportierten zur Verfügung gestellt. Es handelt sich leider nicht um *alle* italienischen Überlebenden, doch nur um diejenigen, die mit der ANED in Kontakt stehen und die jedes Jahr den Mitgliedsbeitrag zahlen. Weitere Adresse wurden von den Empfängern selbst besorgt. Das Stadtarchiv von Bozen hat einen zweisprachigen und äußerst ausführlichen Fragebogen zusammengestellt, der an alle bekannten ehem. Deportierten, zusammen mit einem vormarkierten Umschlag für die Antwort, direkt nach Hause geschickt wurde. Im Zeitraum von 10 Monaten wurden dem Bozner Stadtarchiv mehr als 550 ausgefüllte und von den ehem. Deportierten selbst unterschriebene Fragebögen zurück-

geschickt. Manchmal wurde auch spontan Dokumentationsmaterial beigelegt. Das gesamte Material ist eine unersetzbare Informationsquelle über Daten, Orte, Namen, Matrikelnummer, NS-Lager, Außenlager, Zwangsarbeit und die Unternehmen, für welche die Häftlinge arbeiten mußten.

Mit all diesem kostbaren Material arbeiten die Verfasser zur Zeit an der Bildung einer Datenbank für internen Gebrauch, die zum Teil schon vorprogrammiert worden ist.

Veröffentlichungen und VHS

Die Verfasser sammeln sowohl in den Büchereien und Fachgeschäften als auch bei den ehem. Deportierten selbst alle verfügbaren Bücher, Zeitschriften, Artikel, Tagebücher, Lehrmaterial, VHS oder auch einfache Zeitungsausschnitte, die sich auf die Deportation und insbesondere auf die Geschichte des Bozner Lagers beziehen. Das ganze Material wird (hoffentlich) bald in einem strukturiertem Amt allen Interessierten zur Verfügung gestellt. Dazu sollten auch die VHS und alle Bücher über das allgemeine Thema der NS-Lager gehören, die durch Ankauf oder Bücheraustausch allmählich erworben wurden bzw. werden.

Grundsatzprogramme 2. Phase : Die erworbenen Kenntnisse Weitergeben

Die gesamte Arbeit ist den Jugendlichen gewidmet. Die idealen und konkreten Empfänger aller Tätigkeiten sind somit die Schulen in deutscher, italienischer und ladinischer Sprache.

Videoreihe «IT - i testimoni» (=IT - Die Zeugen) (1993 - noch im Gange)

Die Gemeinde Nova Milanese hat bis heute nahezu 80 italienische, deutsche und französische ehem. Deportierte interviewt. Aus einigen Zeugenaussagen wurden fünf Videos montiert, die den Schulen zur Verfügung gestellt wurden (Dauer 20'-35'). Ein Video wurde den deportierten Frauen gewidmet und enthält sieben Zeugenaussagen (Dauer 60'). Soweit mit der zur Verfügung stehenden Zeit vereinbar, wird diese Reihe sobald als möglich fortgesetzt.

Die Interviews teilen sich folgendermaßen auf: 20 Frauen, nahezu 60 Männer, darunter 9 Priester; die gesammelten Zeugenaussagen beziehen sich auf folgende KZ: Bozen und Außenlager (43), Mauthausen und Außenlager (37), Triest (2), Fossoli (5), Flossenbürg (4), Dachau (12), Allach (1), Ravensbrück (6), Kamenz (1), Auschwitz (3), Buchenwald und Außenlager (3), Bergen Belsen (2), andere KZ.

Die Videos sind kostenlos.

Geschichtlicher Schutz der Mauer und des Bahngleises (Mai 1995 - noch im Gange)

Das Stadtarchiv hat einen Antrag ans Denkmalamt der Provinz Bozen gestellt, mit der Bitte sowohl die einzigen Überreste des Bozner Lagers (die Einfriedungsmauer) als auch das Bahngleis der Deportation in der Bozner Industriezone unter Schutz zu stellen. Bis vor 1995 haben die Gemeinde- und Landesverwaltung Mauer und Bahngleis völlig in Vergessenheit geraten lassen. Vor dem Eingang des ehem. Bozner Lagers steht noch heute keine Anzeigetafel. Das Gleiche geschieht für das Bahngleis. Jedoch gibt es große, *kulturelle* Schwierigkeiten, um beide Orte definitiv aufbewahren und unter Schutz stellen zu wollen.

Wanderausstellung «Lager a Bolzano - Lager in Bozen» - mit Katalog (Oktober 1995)

Die Ausstellung besteht aus 34 Tafeln mit Fotos, Dokumenten und Zeichnungen des Bozner Lagers. Das Material kommt vor allem von ehem. Deportierten. Die Bildunterschriften sind zweisprachig. 1996 wurde eine Kopie der Ausstellung speziell für die südtiroler Schulen vorbereitet; bis heute wurde sie in fünf Schulen ausgestellt.

Die Ausstellung wurde bisher in folgende Städte gezeigt: Parma, Nova Milanese, La Spezia, Abbiategrosso, Triest, Sassari, Alghero, Verbania.

Die Bilder der Ausstellung sind auch im Katalog enthalten, wo die Geschichte des Bozner Lagers, so wie sie aus Archivalien, Büchern und Zeugenaussagen hervorgeht, geschildert wird.

Die Anmietung der Ausstellung ist kostenlos. Der Katalog kostet L. 10.000.-

Video «Lager a Bolzano - Lager in Bozen» (September 1996)

Der ideale audiovisuelle Teil der Ausstellung ist dieses Video (Dauer 12'), das die Geschichte und die Struktur des Bozner Lagers anhand von Zeichnungen, Fotos und mit fünf kurzen Zeugenaussagen von ehem. Deportierten zeigt.

Das Video ist kostenlos.

Videoreihe «Sacerdoti nei Lager» (=Priester in den KZ) (1996)

Die Gemeinde Nova Milanese hat alle italienischen Priester interviewt, die in den KZ eingesperrt wurden. Aus den neun Zeugenaussagen (nur ein Priester wollte nicht teilnehmen) wurden drei Videos für die Schulen montiert (Dauer 30'-50').

Die Videos sind kostenlos.

La Memoria in Rassegna - Video di Resistenza, Deportazione e Liberazione / Erinnerungen Revue passieren lassen - Videos über Widerstand, Deportation und Befreiung - Mit Katalog (April 1997)

Audiovisuelles Archiv der Erinnerung

Es handelt sich um die erste Initiative auf italienischem Gebiet, die eine Sammlung von Videos von öffentlichen Einrichtungen und Privatpersonen über die obengenannten Themen vorbringt. Beide Gemeindeverwaltungen haben 69 Videos erhalten, die an drei Abenden kurz vorgeführt wurden; alle Videos wurden von den Verfassern zuerst genau gänzlich angesehen, geordnet und in einem zweisprachigen Katalog beschrieben. Die 69 Videos bilden ein erster Schritt auf dem Weg zum konstituierenden Audiovisuellen Archiv der Erinnerung.

Diese Initiative wird von nun an alle zwei Jahre stattfinden (1999).

Der Katalog ist kostenlos.

Videoreihe «I Testimoni - Die Überlebenden» (September 1997 - noch im Gange)

Die Stadtgemeinde Bozen hat eine Reihe von Videos begonnen, welche die Zeugenaussagen der ehem. Deportierten des Bozner Lagers enthält. Darin wird die Muttersprache des Überlebenden beibehalten. Bis heute wurden elf ehem. Deportierte interviewt und die ersten drei Videos mit sieben Zeugenaussagen montiert (Dauer 30'-40'). Die Videos werden den Schulen übermittelt.

Die Videos enthalten Interviews an eine Frau und sechs Männer; alle Zeugenaussagen beziehen sich auf das KZ Bozen und seine Außenlager.

Die Videos sind kostenlos.

Tagung «Die NS-Lager in Italien» (November 1997)

In Bozen hat das erste nationale Treffen von vier Referenten für Nachforschung und Didaktik der vier NS-Lager in Italien stattgefunden. Daran nahmen auch 250 Studenten und 12 ehem. Deportierte teil; 200 Personen konnten aus Platzmangel nicht dabei sein. Diese Tagung war auch die Gelegenheit für die Referenten, sich über die jeweiligen Probleme und Objekte zu konfrontieren. Ein weiteres Ergebnis war, daß nach der Tagung die Referenten beschlossen haben, zusammen schriftliches und audiovisuelles Material zum Thema der vier NS-Lager in Italien zu produzieren.

Der Eintritt war frei.

Lehrprojekt (Schuljahr 1997/98)

Im Laufe der Jahre hat sich die Anwesenheit der Verfasser in den Schulen in einem Lehrprojekt konkretisiert, das den Schulamtsleitern und den Lehrern selbst mit Erfolg vorgestellt² und im laufenden Schuljahr versuchsweise gestartet wurde.

Das zweisprachige Lehrprojekt nennt sich «*Conoscere e comunicare i Lager - Was ein Lager ist: Vergangenheitsbewältigung im Klassenzimmer*» und richtet sich an Mittel- und Oberschüler mit italienischer, deutscher und ladinischer Sprache. Dabei wird die Vorbereitung der Lehrkräfte besonders berücksichtigt, für welche Bibliographien und Filmographien verfaßt wurden und

² Aus dieser Feststellung geht klar hervor, daß - zumindest in den Regionen der Verfasser - die Schule großes Interesse an der Lokalgeschichte zeigt, daß sie jedoch dazu geeignetes Lehrmaterial benötigt, wie z.B. das Medienverzeichnis und die Informationsblätter des Lehrprojektes «*Was ein Lager ist: Vergangenheitsbewältigung im Klassenzimmer*».

denen Videos zur Verfügung gestellt werden. Für die Schüler wurden Informationsblätter ausgearbeitet und werden Ausstellungen, Tagungen und Treffen mit ehem. Deportierten in den Schulen veranstaltet.

Seit Jahren ist die Gedenkfahrt der Studenten in die KZ eine der Hauptaufgaben der Verfasser ; auch dabei steht Lehrmaterial zur Verfügung (u.a. Informationsblätter/ Fragebögen über den Besuch der NS-Lager). Jede Phase der Verwirklichung des Lehrprojektes wird stets mit Hilfe von Fotos, Videoaufnahmen und kurzen Interviews dokumentiert.

Das Lehrprojekt und das Lehrmaterial sind kostenlos.

Ausstellungen (Januar-Juni 1998)

Als Rahmenveranstaltung des Lehrprojektes hat das Stadtarchiv Bozen eine Reihe von fünf Ausstellungen über die Deportation in Italien und in Europa organisiert. Die bis jetzt veranstalteten Ausstellungen wurden von zahlreichen interessierten Personen und von Schulklassen besucht. Dabei handelt es sich sowohl um Schulklassen, die am Lehrprojekt teilnehmen, als auch um Klassen, die das Lehrprojekt erst anlässlich der Ausstellung kennenlernen. Für den Besuch der deutschsprachigen Schulklassen wurde ein Informationsblatt verfasst. Die fünfte Ausstellung wird aus den von den Schülern und Studenten im Rahmen des Lehrprojektes erarbeiteten Werken bestehen.

Der Eintritt ist frei.

Begegnungen mit ehem. Deportierten (Februar-April 1998)

Als weitere Rahmenveranstaltung des Lehrprojektes hat das Stadtarchiv Bozen sechs Begegnungen mit ehem. Deportierten organisiert. Es handelt sich um der Öffentlichkeit zugängliche Abende. Am darauffolgenden Morgen wird die Begegnung in den Schulen wiederholt. Unter den ehem. Deportierten wurden Geisel, Priester,

Frauen, Partisanen, Geschwister, deutsch- und italienischsprachige Südtiroler ausgewählt, die in die folgenden NS-Lager überstellt wurden : Bozen, Dachau, Mauthausen, Gusen, Ebensee, Auschwitz, Buchenwald, Hersbruck, Flossenbürg. Für jeden Deportierten wird ein zweisprachiger Lebenslauf mit Angaben über die von ihm erlebten NS-Lager vorbereitet.

Der Eintritt ist frei.

Mitwirkungen mit ausenstehenden Einrichtungen Programm PICO der RAI- Mailand, auf dem Netz EUTELSAT II (Dezember 1996)

Die RAI (=das italienische öffentliche Fernsehen) hat der Deportation eine Sendung von 50' gewidmet, die beide Gemeindeverwaltungen von Bozen und Nova Milanese mit Schulkindern und drei ehem. Deportierten gestaltet haben. Das Programm zählte zur didaktischen Programmreihe PICO (=Progetto Istruzione Comunicazione Orientamento = Projekt für Erziehung Kommunikation und Schulberatung) in Zusammenarbeit mit dem italienischen Schulministerium und wurde in ganz Europa ausgestrahlt.

Programm der RAI-Bozen (April 1997)

Mit der RAI - Sektion Bozen wurde ein Programm von 80 Minuten mit Interviews an elf ehem. Deportierten, die im Lager inhaftiert wurden oder durchs Lagers gekommen sind, aufgebaut. Aufgrund des Erfolges und des damit erweckten Interesses wurde das Programm ein zweites Mal ausgestrahlt.

Die Kassette mit diesem Programm wird den Schulen kostenlos zur Verfügung gestellt.

Schlusswort

Die gesamte Arbeit beider Gemeindeverwaltungen von Bozen und Nova Milanese hat stets Erfolg erfahren. Das große Interesse und die bemerkenswerte Teilnahme von zahlreichen Jugendlichen und Lehrkräften sprechen dafür, daß die Objektivität der Verfasser, trotz aller leicht vorstellbaren und täglichen Schwierigkeiten, ihre Wichtigkeit haben und als richtig angesehen werden.

Résumé :

«Histoire et Mémoire» et «... pour ne pas oublier» :

les expériences de deux Municipalités d'Italie

Les auteurs, Carla Giacomozzi et Giuseppe Paleari, travaillent dans deux administrations publiques de deux villes du Nord de l'Italie, Bolzano (où, de l'été 1994 à la fin Avril de 1945, les nazis avaient installé un camp de passage) et Nova Milanese, près de Milan.

Leurs Programmes de Travail

Les deux administrations ont commencé leurs programmes pour contribuer à la connaissance du phénomène de la déportation politique en Italie à deux époques différentes : la municipalité de Nova Milanese travaille depuis 1993 à son projet intitulé «... per non dimenticare (... pour ne pas oublier)» et la municipalité de Bolzano a commencé en 1995 son projet «Storia e Memoria : il Lager di Bolzano (Histoire et mémoire : le camp de Bolzano)».

C'est seulement depuis 1996 que les deux municipalités travaillent ensemble.

Leurs Objectifs

Le but de chaque initiative - pour rassembler le matériel et les différentes données et ensuite pour leur diffusion - est celui de donner à tout le monde et en particulier aux jeunes la possibilité de connaître certaines pages de l'histoire des camps italiens et, en général, européens.

Le travail se développe essentiellement en deux phases :

PREMIÈRE PHASE : RÉCOLTER LES INFORMATIONS ET LES DONNÉES

Etant donné qu'il n'y a que très peu de matériel didactique sur la déportation, et surtout sur la déportation pour des raisons politiques, les auteurs se sont principalement concentrés sur la recherche, la production et la diffusion des sources primaires. Cette activité est constituée par :

- les interviews des anciens déportés : leurs témoignages sont ensuite montés sur vidéo - auxquels s'ajoutent les vidéos tournées pour des occasions spéciales comme les voyages/pèlerinages sur les lieux de camps, des réunions d'étude, des cérémonies etc. ;
- les chansons composées et chantées dans les camps nazis (il est, entre autres, prévu de diffuser sur CD un concert qui a eu lieu à Bolzano et Nova Milanese) ;
- le matériel écrit et audiovisuel : un questionnaire envoyé aux anciens déportés du camp de Bolzano a permis de recueillir une quantité importante d'informations jusqu'à présent inconnues.

DEUXIÈME PHASE : DIFFUSER LES CONNAISSANCES ACQUISES

Les résultats de tout le travail de recherche sont avant tout adressés aux étudiants des écoles, dans les trois langues de la région (italien, allemand et une variante du rhéto-roman).

Quelques exemples :

- la série de vidéos «IT - i testimoni» (les témoins) ;
- la sauvegarde de la partie restée du mur d'enceinte du camp de Bolzano ainsi que des restes de la voie dont partaient les transports au-delà des Alpes ;
- l'exposition itinérante «Lager a Bolzano - Lager in Bozen» (avec catalogue) qui a déjà été préparée dans différentes autres villes d'Italie comme Parme, La Spezia, Trieste, en Sardaigne etc. ;
- une vidéo «Lager à Bolzano - Lager in Bozen» avec témoignages, photos et dessins ;
- trois vidéos - parmi d'autres - sur les prêtres déportés ;
- l'initiative «La Memoria in Rassegna» (La mémoire en revue) lors de laquelle ont été montrés des extraits de 69 vidéos tournées par des organismes publics ou par des particuliers, sur la résistance, la déportation et la libération ;
- le congrès sur les quatre camps nazis en Italie avec un intervenant pour chacun des camps, auquel a aussi participé un grand nombre d'étudiants dont beaucoup n'ont pas trouvé place dans la salle ;
- un projet didactique pour les étudiants du premier et du second cycle, avec du matériel didactique pour les étudiants et les enseignants pour apprendre à connaître la déportation ;
- les expositions ;
- les rencontres avec les anciens déportés ;
- deux programmes pour la télévision : l'un avec la RAI (télévision italienne) - section de Bolzano, et l'autre avec la section de Milan à l'intérieur de la série didactique PICO.

LISTE DES THÈMES PROPOSÉS POUR EXPLORATION PAR LES MEMBRES DU COMITÉ DE RÉDACTION DU CAHIER

(SUIVIS DES NOMS DES PERSONNES LES AYANT SUGGÉRÉS)

THEMES PROPOSES POUR UNE EXPLOITATION SCIENTIFIQUE DU TEMOIGNAGE AUDIOVISUEL

La façon dont l'Allemagne - et peut-être aussi d'autres pays - se situe par rapport à l'histoire (Nathan BEYRAK) ; Le reflet de l'Holocauste dans les médias, dans les arts, dans la société israélienne (Nathan BEYRAK) ; Les témoignages des survivants et la perception de l'insertion du nazisme dans la vie quotidienne (Izidoro BLIKSTEIN) ; Etudes comparatives sur la vie des survivants dans leur pays d'adoption (Izidoro BLIKSTEIN) ; Le discours nazi et l'intertextualité du racisme et l'antisémitisme d'après les rescapés interviewés (Izidoro BLIKSTEIN) ; Analyse sémiotique et linguistique des témoignages des survivants de la Shoah (Izidoro BLIKSTEIN) ; Les Juifs en Suisse (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; Les enfants cachés (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; Les différentes formes de perception des événements chez les rescapés (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; Etude comparative du rescapé en ex-Allemagne de l'Est et en ex-Allemagne de l'Ouest (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; Les rescapés qui ont été sauvés par leurs convictions (Manette MARTIN-CHAUFFIER) ; La Shoah au regard de la Bible : influence des conceptions philosophiques de la Tora et du Talmud sur le comportement des Juifs face au nazisme (Michel ROSENFELDT) ; Les personnes âgées dans le ghetto de Theresienstadt d'après les témoignages oraux et écrits (Anita TARSI) ; La signification de la «faim» selon les différentes situations et circonstances : dans les ghettos, les camps, les lieux de caches, les forêts, selon l'âge, le sexe, etc. (Anita TARSI) ; Les changements intervenant dans les valeurs sociales et familiales durant la vie dans les ghettos, les camps, les lieux de caches et les forêts (Anita TARSI) ; L'impact des connaissances générales et de la mémoire collective sur les perceptions des rescapés et leurs propres expériences (Anita TARSI) ; Le rôle de l'activité créatrice et artistique sous la domination nazie d'après les rescapés (Anita TARSI) ; Analyse du «non-événementiel» à travers les témoignages audiovisuels (Yannis THANASSEKOS) ; Problèmes et tensions identitaires dans les témoignages audiovisuels (Yannis THANASSEKOS) ; Temps historique et temps du récit à travers le témoignage audiovisuel (Yannis THANASSEKOS) ; Identité politique et identité communautaire chez les rescapés interviewés (Anne VAN LANDSCHOOT) ; Les représentations de la famille et de la fratrie à travers les témoignages audiovisuels des rescapés (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA) ; Les femmes et l'univers concentrationnaire : les expérimentations médicales, le travail forcé dans les usines ou complexes industriels SS et les enfants, les naissances, etc. (Loretta WALZ) ; La réaction des enfants séparés de leurs parents et cachés dans divers milieux et institutions (Josette ZARKA)

THEMES LIES A LA FORME ET A LA METHODE DU TEMOIGNAGE AUDIOVISUEL

Méthodologie en histoire orale (Nathan BEYRAK) ; Etudes comparatives sur la méthodologie d'enregistrement des témoignages des survivants (Izidoro BLIKSTEIN) ; Les temps consacrés aux différentes étapes de la vie du témoin par le témoin lui-même (Manette MARTIN-CHAUFFIER) ; Méthodologie et contenu des histoires orales (Joan RINGELHEIM) ; Comparaisons et contrastes avec les autres sortes de projets d'histoire orale (Joan RINGELHEIM) ; Les interviews audiovisuelles qui se déroulent au domicile du témoin : les règles méthodologiques à respecter et les aspects relationnels intervieweur/interviewé particuliers à ce type d'interviews (Michel ROSENFELDT) ; La forme du témoignage oral et audiovisuel (Joanne RUDOF) ; Evaluation critique du matériel, comparaison en profondeur des différentes méthodes d'interview et de leurs paramètres médiatiques (l'écrit, l'audio, la vidéo), leur durée, leur localisation (à la maison, dans un studio, à l'extérieur), le rôle donné à l'interviewer, ... (Anita TARSI) ; Le support audiovisuel : des matériaux pour l'historien ? (Anne VAN LANDSCHOOT) ; Le témoin-sujet et son rapport à l'interviewer. L'interviewer-sujet et son rapport au témoin (Anne VAN LANDSCHOOT) ; Le rapport du témoin à son image (Régine WAINTRATER) ; Les entretiens post-témoignage (Régine WAINTRATER) ; Le problème de la limitation de l'entretien. Est-il souhaitable d'établir une limite (limite ou contenant) ? (Régine WAINTRATER) ; Le langage non-verbal et son rapport au texte (Régine WAINTRATER) ; L'apport de l'image au témoignage (Régine WAINTRATER) ; Le témoignage audiovisuel : un texte comme les autres ? (Régine WAINTRATER) ; Analyse transversale des témoignages : comparaison suivant les pays d'origine (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA) ; La place du langage verbal et du langage non-verbal dans le témoignage (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA) ; Comparaison entre les enregistrements vidéo et les enregistrements audio (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA) ; Les effets du témoignage sur le témoin et sur celui qui recueille son témoignage (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA)

THEMES LIES AUX PROBLEMES DE CONSERVATION ET DE DIFFUSION DU TEMOIGNAGE

La création d'une base de données mondiale relative à tous les survivants de l'Holocauste qui ont donné leur témoignage sur support audiovisuel : Combien de témoignages nos équipes ont-elles enregistrés ? Combien de témoignages ont-ils été enregistrés par l'équipe de Spielberg ? Combien de témoignages récoltés par une équipe ont-ils été copiés par une autre équipe ? Combien de survivants doivent encore donner leur témoignage ? Combien de survivants n'ont-ils témoigné que sous la forme orale ? Combien de survivants n'ont-ils témoigné que sous la forme écrite (témoignage partiel ou complet) ? Quels sont les éléments essentiels au témoignage ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; L'impact des nouvelles technologies sur l'enregistrement, la conservation, la récupération et l'utilisation des témoignages audiovisuels (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; La survie des collections (Joan RINGELHEIM) ; Méthodes de catalogage des interviews des rescapés de l'Holocauste pour leurs usage et traitement futurs (Anita TARSI)

THEMES LIES A L'UTILISATION ET A LA TRANSMISSION DU TEMOIGNAGE

Les témoignages littéraires et artistiques (cinéma, télévision, théâtre, peinture etc.) sur l'univers concentrationnaire (Izidoro BLIKSTEIN) ; L'enjeu du témoignage dans la transmission (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; L'utilisation des témoignages des survivants de l'Holocauste dans l'enseignement primaire, secondaire et supérieur : Quels sont les sujets utilisés pour enseigner l'Holocauste ? Quelles sont les questions les plus souvent posées par les étudiants ? Quels sont les matériels de base essentiels pour les enseignants ? Quels sont les cours préparatoires destinés aux enseignants qui sont actuellement à leur disposition ? Quelles ont été les réactions des étudiants ? Comment introduire des éléments relatifs aux témoignages en dehors des cours d'histoire, par exemple au cours de musique, d'art, de littérature, de religion, de philosophie, etc. ? Comment déterminer au mieux les effets, l'importance et le succès des diverses utilisations du témoignage ? De quelle manière les événements futurs interféreront-ils sur l'enseignement de l'Holocauste en général et sur la façon de considérer les témoignages audiovisuels en particulier ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; L'intégration des témoignages audiovisuels dans les musées du monde entier : Dans quelle mesure les musées ont-ils introduit les témoignages dans leurs collections permanentes ? A quels problèmes ont-ils été confronté et comment les ont-ils résolus ? Dans quels pays peut-on trouver les exemples les plus intéressants d'intégration du témoignage dans les musées ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; Les effets des témoignages audiovisuels sur les deuxième et troisième générations (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; L'usage et l'abus des intérêts personnels relatifs à l'Holocauste dans la mémoire publique et la documentation (Joanne RUDOF) ; L'usage scientifique de l'histoire orale et des témoignages audiovisuels (Joanne RUDOF)

AUTRES

Résumés de témoignages présentant un intérêt significatif (Nathan BEYRAK)

LIST OF THE RESEARCH THEMES
PROPOSED BY THE MEMBERS OF THE EDITORIAL
BOARD FOR TREATMENT
IN THE INTERNATIONAL JOURNAL
(WITH NAMES OF PROPOSERS)

RESEARCH THEMES

The way Germany is coping with history, and perhaps also other countries (Nathan BEYRAK) ; The Holocaust as reflected in the media, in the arts, in Israeli society (Nathan BEYRAK) ; The testimonies of survivors and the perception of the insertion of nazism in the daily life (Izidoro BLIKSTEIN) ; Comparative studies on the life of survivors in their host countries (Izidoro BLIKSTEIN) ; The language of the nazis and the intertextuality of racism and antisemitism according to the interviewed survivors (Izidoro BLIKSTEIN) ; Semiotic and linguistic analysis of the testimonies of survivors of the Shoah (Izidoro BLIKSTEIN) ; The Jews in Switzerland (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ; The persecuted children (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ; The different forms of the perception of collective events (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ; Survivors in the former German Democratic Republic (G.D.R) and in the Federal Republic of Germany (FR.G). A comparative study (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ; The survivors saved by their convictions (Manette MARTIN-CHAUFFIER) ; Shoah from the biblical viewpoint : philosophical conceptions' influence of Tora and Talmud on jewish attitude towards nazism (Michel ROSENFELDT) ; Old People in Ghetto Theresienstadt, based on written memories and related oral testimonies (Anita TARSI) ; The meaning of «hunger» in various situations and circumstances (ghettos, camps, hiding places, forests, age, gender, etc.) (Anita TARSI) ; The changes in social and family values during life in ghettos, camps, hiding places and forests (Anita TARSI) ; The reflection of general knowledge and collective memory in the survivor's perceptions of his own experiences (Anita TARSI) ; The role of creative and artistic activity under Nazi domination as it is reflected in survivors' testimonies (Anita TARSI) ; Analysis of the «non-factual» in the audio-visual testimonies (Yannis THANASSEKOS) ; Identity problems and tensions in the audio-visual testimonies (Yannis THANASSEKOS) ; Historical time and time of report in the audio-visual testimony (Yannis THANASSEKOS) ; Political identity and common identity of the interviewed survivors (Anne VAN LANDSCHOOT) ; The representations of the family and of the fratrie in the audio visual testimonies of survivors (Régine WAINTRATER and Josette ZARKA) ; Women in concentration camps : medical experiments, hard labour in SS-enterprises, children, births, etc. (Loretta WALZ) ; The reaction of children separated from their parents and hidden in several milieus and institutions (Josette ZARKA)

THEMES CONCERNING THE FORM AND METHOD
OF THE AUDIOVISUAL TESTIMONY

Oral History Methodology (Nathan BEYRAK) ; Comparative studies on the methodology of recording the testimonies of survivors (Izidoro BLIKSTEIN) ; The time dedicated to the different stages of the life of the survivor (dedicated by himself) (Manette MARTIN-CHAUFFIER) ; Methodology, content of oral histories (Joan RINGELHEIM) ; Comparisons and contrasts to other

kinds of oral history projects (Joan RINGELHEIM) ;Audiovisual interviews at the witness' home : methodological rules wich have to be respected and particular relational aspects between interviewer/interviewee (Michel ROSENFELDT) ;The shaping of oral/video Testimonies (Joanne RUDOF) ; Comprehensive evaluation of the material, an in-depth comparison of the different interviewing methods and their many parameters such as media (writing, audio, video), duration, location (home, studio, outdoor), the role of the interviewer, ... (Anita TARSI) ;The audio visual support : materials for the historians (Anne VAN LANDSCHOOT) ;The subject of the testimony and its impact on the interviewer.The interviewer's subject and its impact on the interviewee (Anne VAN LANDSCHOOT) ; The connection between the witness and his picture (Régine WAINTRATER) ;The effects of the testimony on the survivor and on the person who records his testimony (Josette ZARKA and Régine WAINTRATER) ;The conversation after the testimony (Régine WAINTRATER) ; The problem of the limitation of the conversation. Is it desirable to make a limit ? (Régine WAINTRATER) ;The importance of the picture for the testimony (Régine WAINTRATER) ;The non-verbal language and its impact on the text (Régine WAINTRATER) ;The audio-visual testimony : a text like another ? (Régine WAINTRATER) ;Transversal analysis of the testimonies : Comparison according to origin countries (Régine WAINTRATER and Josette ZARKA) ;The importance of verbal and non-verbal language in the testimony (Régine WAINTRATER and Josette ZARKA) ; Comparison between the video recordings and the audio recordings (Régine WAINTRATER and Josette ZARKA)

THEMES CONCERNING THE PROBLEM OF CONSERVATION AND PRESENTATION OF THE TESTIMONIES

The impact of technological innovation on the recording, preservation, retrieval and utilization of the audio-visual testimonies (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ;The creation of a world wide data base to include the total number of survivors of the Holocaust who have already given their audio-visual testimony : A. How many have been recorded by our member groups ? B. How many have been recorded by the Spielberg group ? C. How many of A have been duplicated by B ? D. How many remain to give testimony ? E. How many have given only an aural testimony ? F. How many have given only an incomplete or partial written testimony ? G. What elements are essential and/or desirable for inclusion ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ;The survey of collections (Joan RINGELHEIM) ; Methods of cataloging Holocaust survivors interviews for future use and processing (Anita TARSI)

THEMES CONCERNING THE UTILIZATION AND THE TRANSMISSION OF THE TESTIMONIES

Literary and and artistic testimonies (cinema, television, theatre, paintings etc.) about concentration camps (Izidoro BLIKSTEIN) ;The using of video testimonies for educational purposes (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ;The utilization of testimonies by Holocaust survivors for educational purposes at primary, secondary and tertiary level : What issues are involved in teaching the Holocaust ? What questions are most often raised by the students ? What background materials are essential for teachers ? What teacher training courses are currently available ? What have been the students' reactions ? How can subject areas in addition to History, i.e. music, art, literature, religion, philosophy, etc., introduce elements of testimonies ? How can one best determine the effect, significance or success of the various utilization's of the testimonies ? How will the events of the future affect the teaching of the Holocaust in general and in particular with

regard to the audio visual testimonies ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ;The integration of audio-visual testimonies in museums throughout the world : To what extent have museums included testimonies in their permanent collections ? What problems have been encountered and how have they been resolved ? Where are the most notable examples located ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ;The effect of the audio visual testimonies on the 2nd and 3rd generations (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ;The use and misuse of personal accounts of the Holocaust in shaping public memory and in the documentaries (Joanne RUDOF) ;The research use of oral history and video testimonies (Joanne RUDOF)

OTHER

To summarise specific testimonies of special interest (Nathan BEYRAK)

